

# EDITO

Mieux vaut (bâ)tard que jamais ! Cet adage remanié marque l'ambition de notre projet : effectuer un retour aux sources.

Le mook est la rencontre entre le magazine et le livre, une particularité qui nous permet de réinvestir le journalisme engagé du début du XXème siècle et replacer l'auteur au cœur du récit. Réalistes rêveurs dans un monde où l'information rapide et en continu est devenue l'un des facteurs de santé économique du journalisme, nous osons le décalage. Le temps est devenu un luxe que nous avons décidé de nous permettre. Nous squattons. Nous questionnons. Nous prenons le temps de déranger et d'investir les lieux où nous ne sommes pas attendus.

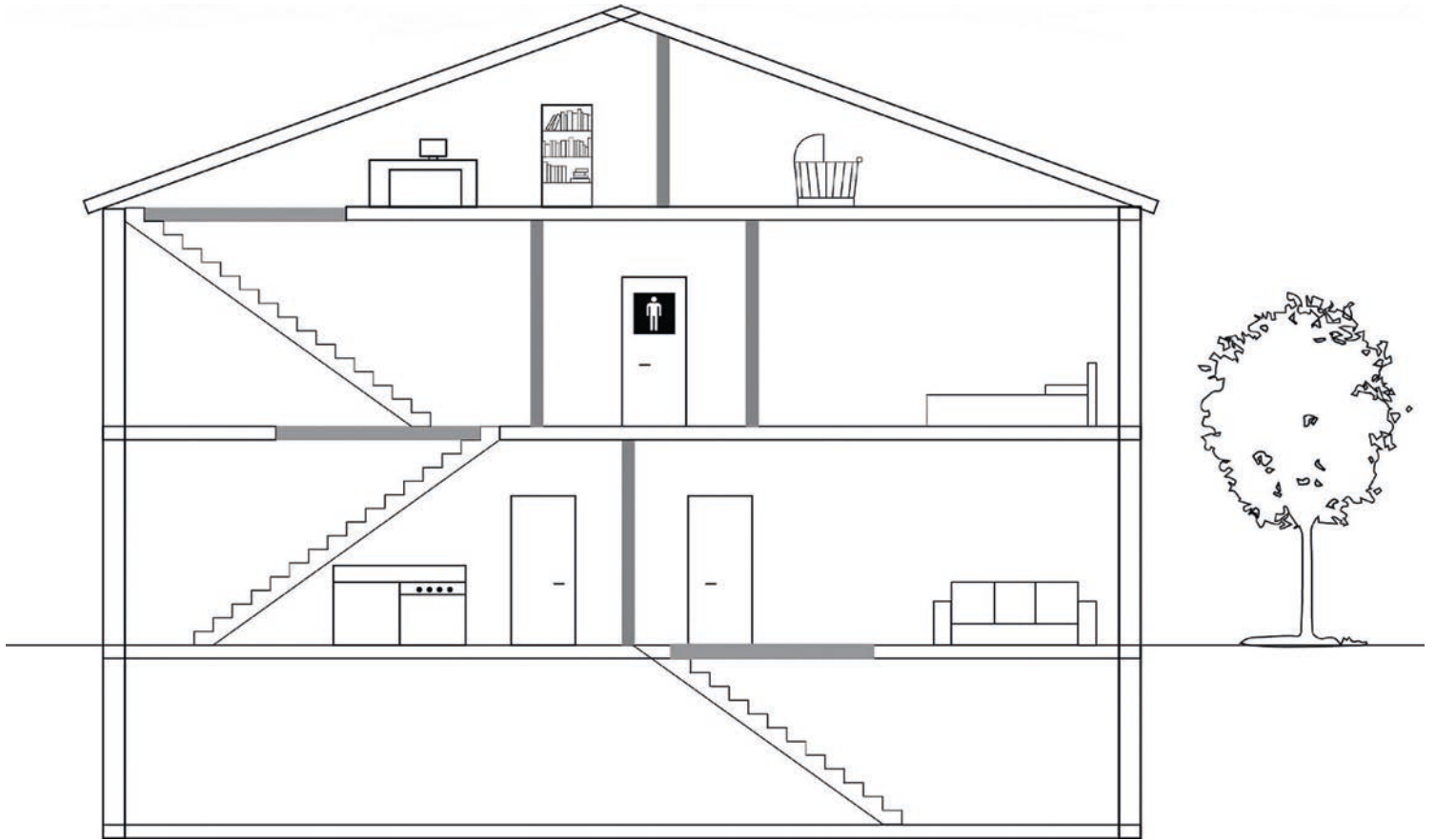
Notre équipe rédactionnelle, elle-même « batârde », croise le journalisme et la littérature. Étudiants d'horizons différents, nous tirons profit de cette hybridité pour multiplier les angles d'approche. Nous partageons cependant un même objectif : mettre à jour et dénoncer certaines réalités sociales qui nous sembleraient injustes, emplies de préjugés ou encore très complexes. Nous dépoussiérons avec patience ces sujets qui s'oublient en zappant d'un coup de télécommande.

Le résultat de cette « bâtardise » revendiquée définit la pluralité de Squat, objet où l'écriture se décline sous toutes ses formes : des reportages au long cours et des articles de fond, de la fiction, des récits humoristiques et même de la poésie. Car nous voulons mettre à nu ces réalités en les habillant chacune d'un format particulier. Si informer est une chose commune, la manière de le faire est en effet souvent déterminante. Nous jouons donc avec les mots. Nous leur offrons des gabarits qui s'éloignent parfois de ceux du journalisme traditionnel. Page après page, nous squattons des univers en y apposant notre patte. Nous exploitons pleinement notre hybridité pour créer des atmosphères contrastées mais œuvrant dans un but commun : vous immerger.

Lire Squat, c'est prendre le temps. Regarder, décrypter, s'imprégner de l'ambiance, comme ce chat de gouttière protéiforme qui squatte, mi-observateur, mi-acteur. Trois coups de crayon, et chaque article prend vie à travers sa présence.

Dans ce lieu que nous avons investi, posez-vous. Respirez. Et souvenez-vous que :

« MIEUX VAUT BATARD QUE JAMAIS »

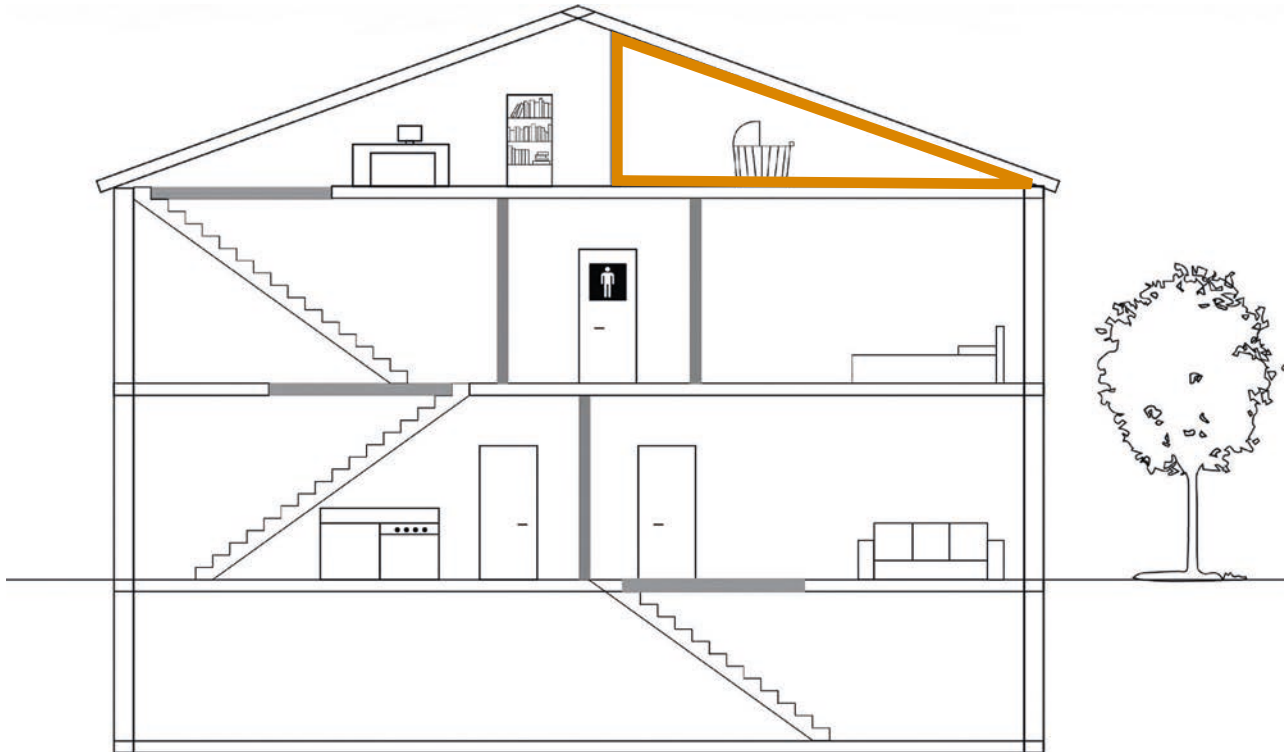


# SOMMAIRE

<b>1. CHAMBRE DES ENFANTS</b>		
MATERNITÉS ILLÉGALES .....	9	
PROCRÉER POUR EXISTER ? .....	13	
<b>2. BUREAU</b>		
L'ÉDITION À COMPTE D'AUTEUR : LE CHANT DES SIRÈNES .....	25	
DESSINE-MOI LE QUÉBEC .....	33	
<b>3. ESCALIERS DU HAUT</b>		
MON BEAU CHATEAU DE FRANCE.....	45	
...L'AUTEL D'UN SACRIFICE VAIN ? .....	51	
<b>4. CHAMBRE CONJUGALE</b>		
	<b>DOSSIER</b>	
	TROIS DERNIERS COUPS, LEVER DE RIDEAU .....	57
	PASSAGE(S) À TABAC .....	51
<b>5. TOILETTES HOMMES</b>		
JE EST UNE AUTRE .....	81	
<b>6. ESCALIERS DU BAS</b>		
ARIGONA & CYNTHIA AUX PORTES DE LA FORTERESSE EUROPE.....	91	
<b>7. CUISINE</b>		
BATTEMENTS DE COEUR .....	103	
DES VERS DANS LE BROOKIE .....	109	
<b>8. SALON</b>		
CINQ RYTHMES, MILLE ET UN TEMPOS .....	115	
CULTURE WEB : COMMENT RÉUSSIR SON FAIL.....	123	
<b>9. CAVE</b>		
INFORTUNÉE CULTURE .....	131	
CINQUANTE NUANCES DE GREY : ÇA VA FAIRE (PAS) MAL.....	141	
<b>10. JARDIN</b>		
AUTEURS, ÉDITEURS ET INTERNET : FRACTURE OUVERTE .....	151	



# CHAMBRE D'ENFANTS



MATERNITES ILLEGALES  
PROCREER POUR EXISTER ?



# MATERNITES ILLEGALES

*Sanaa, Rose, Maria et Aïcha sont enceintes. Ces quatre femmes vivent dans l'illégalité, sans papiers. Pendant quelques mois, elles pourront enfin souffler. À partir de la 21<sup>e</sup> semaine de grossesse, l'État belge accorde un répit aux femmes enceintes en situation irrégulière. Bien qu'elles ne soient plus expulsables, l'angoisse liée à l'instabilité de leurs conditions les empêche souvent de vivre pleinement leur grossesse. Les risques pour leur bébé sont ainsi décuplés. Les femmes enceintes en situation illégale sont d'ailleurs sujettes à six fois plus de fausses-couches que la moyenne nationale.*

Les parcours de Sanaa et de Rose passent par deux associations spécialisées dans l'accompagnement psychologique à la parentalité. *Aquarelle* et *Le Souffle de Vie* visent particulièrement les femmes enceintes sans-papiers. Aïcha est, en plus, confrontée à l'angoisse du logement. Pour l'héberger, plusieurs options s'offrent à elle. Le Samu social ou le centre Ariane ne refusent jamais les femmes enceintes. Un hôtel du centre-ville leur ouvre également ses portes en période de grand froid. Maria y a récemment trouvé refuge.

## « Le bien-être permet de bien naître... »

Plus que sept mois. Pour Sanaa, une Marocaine de 39 ans, le compte à rebours est lancé. Sur le sol belge depuis dix ans, elle n'a toujours pas ses papiers. Pourtant, en cette froide matinée de février, Sanaa est heureuse. L'aide médicale urgente (AMU) lui a enfin été accordée. Ses frais médicaux seront dorénavant entièrement pris en charge par le CPAS. Son compagnon, un Syrien de sept ans son cadet, est régularisé. Il travaille dans la restauration, mais son salaire ne suffit pas à payer tous les frais. Sanaa dépend totalement de lui. *« J'ai peur parfois qu'il me quitte, je serais totalement démunie. Sa famille ne m'aime pas, ils font pression sur lui. J'espère qu'avec le bébé, ils changeront leur opinion sur moi. »*

Comme tous les mois, Sanaa a rendez-vous avec les sages-femmes de l'association au CHU Saint-Pierre. Situé au cœur

des Marolles, le quartier le plus démuné de Bruxelles, l'hôpital est réputé pour sa vocation sociale. *Aquarelle* est une association basée au sein même du bâtiment. Son but est d'accompagner médicalement et socialement les femmes enceintes en situation de précarité. Leur devise : « Le bien-être permet de bien naître... ».

Au sixième étage du bâtiment 200, une vaste salle d'attente est entourée par une série de portes cachant les multiples cabinets médicaux. La pièce est bondée. Les femmes enceintes sont souvent accompagnées de leur mari, parfois d'enfants. Des écrans diffusent, en boucle, des recommandations et des conseils pour chaque trimestre de la grossesse. Après de longues minutes d'attente, le tour de Sanaa est arrivé. Dorine, une jeune travailleuse médico-sociale d'origine camerounaise, la fait entrer dans le cabinet de consultation. La pièce est exiguë. Un bureau, deux chaises et une petite commode contenant des prospectus sur la grossesse remplissent totalement l'espace. Le parfum prononcé de Sanaa se charge de combler les derniers recoins. Dorine prend rapidement place derrière son ordinateur. Son travail consiste à aider les femmes enceintes de l'association *Aquarelle* à se mettre en ordre du point de vue administratif. Elle discute avec elles pour connaître ou suivre leurs situations sociale et financière. La jeune femme est donc ravie d'entendre que Sanaa a obtenu la carte pour le remboursement des soins médicaux par le CPAS. *« Et la relation avec la famille de ton compagnon, ça s'est amélioré ? »*

La future maman, un peu surprise par la question, confie : « *Ils sont musulmans radicaux, moi, je suis assez moderne, je ne porte pas le voile, je me maquille... Ça ne leur plaît pas. Moi, je trouve que je suis bien, c'est le cœur qui compte.* » Après une légère hésitation, elle termine : « *Mais mon compagnon, il est très bien. Je n'ai rien à lui reprocher. Quand je lui ai annoncé que j'étais enceinte, il a rigolé, je pense qu'il était content.* »

Pour l'aspect plus médical de sa situation, Linda, une sage-femme d'une quarantaine d'années, s'occupe de Sanaa. « *Comment allez-vous aujourd'hui ? Le bébé se porte bien ?* », demande-t-elle d'entrée de jeu, avant même de s'asseoir. « *J'ai un peu peur* », confie Sanaa. « *J'ai peur que le bébé ne soit pas normal, ou pire, qu'il ne vive pas. J'ai 39 ans quand même, c'est risqué.* » Pour la future maman, ce bébé est une chance inespérée. La pression qu'elle s'inflige par rapport à la santé de son futur enfant s'ajoute à l'instabilité financière à laquelle elle doit déjà faire face. Linda, peu attentive, cherche frénétiquement une feuille en papier. Machinalement, avec un léger accent flamand, elle lance : « *N'ayez pas peur, ma chère dame, nous allons vous aider. On va tout vérifier, on va écouter son petit cœur.* » Elle l'invite à se déshabiller et à s'installer sur la table afin de l'ausculter. Tout va bien. Un autre rendez-vous est prévu pour le mois d'après. Sanaa reçoit des vitamines à prendre tout le reste de sa grossesse.

Françoise, une autre sage-femme d'Aquarelle attend déjà derrière la porte. Munie de son agenda et de son téléphone portable, elle discute en anglais avec une autre patiente au milieu de la salle d'attente. En voyant Sanaa, elle se dirige tout de suite vers elle. « *On va descendre, je vais vous montrer le vestiaire. C'est là que vous pourrez aller chercher les vêtements pour la naissance. Il y a aussi des vêtements de grossesse si vous en avez besoin, c'est gratuit* », explique-t-elle en marchant d'un pas rapide dans les couloirs de l'hôpital. Sanaa la

suit, en silence. Au vestiaire, de grandes étagères débordent d'habits d'enfants. Des bénévoles distribuent des paquets de vêtements aux futures mamans. Certaines d'entre elles font des demandes plus spécifiques comme des lits, des poussettes, des jouets parfois. Les colis ne sont distribués que quand les femmes connaissent le sexe de l'enfant. Sanaa doit donc encore patienter. Elle se dirige alors vers le rayon des vêtements de grossesse et choisit une ou deux tenues. Dans la salle voisine, Françoise s'occupe de la patiente anglophone plus avancée dans sa grossesse. Elle lui explique comment va se passer l'accouchement à l'aide d'illustrations. Elle diffuse aussi un film tourné au cœur de la maternité du CHU Saint-Pierre. Entre

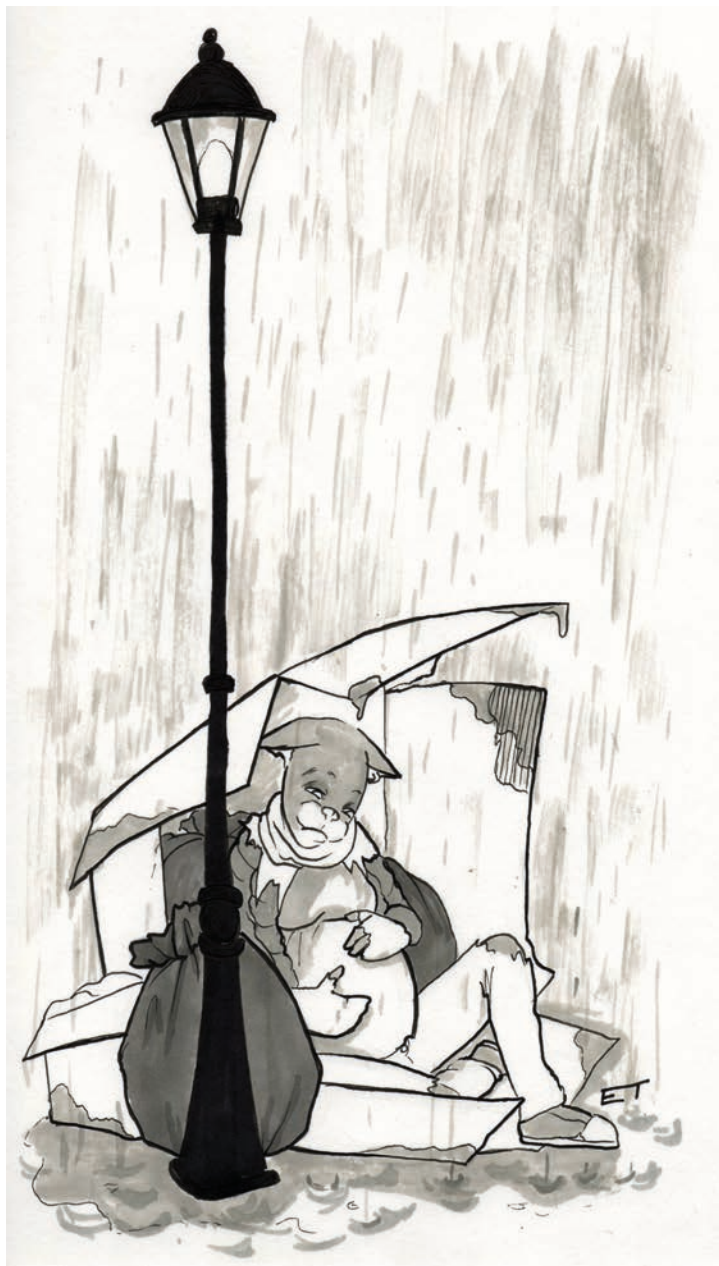
*J'ai peur que le bébé ne soit pas normal, ou pire, qu'il ne vive pas. » Pour Sanaa, ce bébé est une chance inespérée. La pression qu'elle s'inflige par rapport à la santé de son futur enfant s'ajoute à l'instabilité financière à laquelle elle doit déjà faire face.*

deux images, la sage-femme fait l'interprète, en espagnol, pour aider une collègue du vestiaire. Elle revient vers Sanaa pour s'excuser : « *C'est la course ici vous savez, pas le temps de souffler. Je ne travaille ici que le vendredi donc il faut bien que je rassemble un maximum de rendez-vous* ». La future maman acquiesce en souriant, elle est confiante. Chaque mois, Sanaa reviendra chez Aquarelle pour faire suivre sa grossesse.

## Parenthèse amicale

Au bout d'une petite rue pavée de Woluwe-Saint-Lambert, une jeune femme emmitouflée dans une grosse doudoune marron s'arrête devant une immense demeure. C'est Rose, une Congolaise d'une trentaine d'années enceinte de huit mois. Sur la porte vitrée de la maison, une affiche indique : « Souffle de vie ASBL ». Il s'agit d'une association créée en 1987. Elle a pour but d'aider, à long terme, les femmes enceintes en détresse. Une écoute est apportée à celles qui en ont besoin. Un vestiaire est également mis à leur disposition pour obtenir des vêtements, mais aussi des poussettes, des jouets ou encore des meubles. Ghislaine Frey, la responsable de l'association à Bruxelles, ouvre la porte avec un grand sourire. Elle souhaite la bienvenue à Rose. Une petite table ronde trône au





milieu de la pièce. Aux murs, plusieurs petits tableaux représentent tantôt la nature, tantôt des symboles religieux. Une grande étagère remplie de livres et de bibles s'étend sur toute la longueur du mur. Il fait bon. À l'extérieur, la neige s'est mise à tomber. Ce matin, Rose vient faire le point avant l'accouchement. Son compagnon ne vit pas avec elle, il travaille à Paris et lui envoie de l'argent chaque mois pour qu'elle puisse louer un petit appartement. Pour se nourrir et s'habiller, elle doit se débrouiller seule. Rose a déjà un petit garçon, Ryan. Elle l'a eu deux ans plus tôt avec un autre homme. *« Il me frappait. J'ai dû partir, loin. C'est comme ça que je me suis retrouvée en Belgique »*, confie la jeune maman. *« Souleyman, lui, il est gentil. On ne se voit pas beaucoup, mais au moins il va reconnaître l'enfant, il envoie de l'argent aussi. »*

Charles, le mari de Ghislaine se joint aux deux femmes. Le couple âgé d'une cinquantaine d'années pratique ces entretiens depuis plus de dix ans. Animés d'une foi profonde et après avoir perdu trois enfants, ils ont décidé de vouer leur vie à l'entraide. Très concernée, Ghislaine demande : *« Alors, comment vas-tu ? Comment se passe ta grossesse ? »*. Elle sort ensuite une feuille en papier sur laquelle elle notera au fur et à mesure les informations et les demandes de la jeune femme. *« Il me faudrait des vêtements pour le bébé et une poussette double. J'aurais aussi besoin d'un manteau pour moi. Il fait froid et je n'arrive plus à fermer le mien »*, commence directement la future maman en caressant doucement son ventre. *« Peut-être que vous avez du lait en poudre aussi, car je n'ai pas assez de montées de lait, j'ai peur que le bébé ne puisse pas manger assez. »* Ghislaine écoute avec attention, tout en écrivant. Elle lui conseille de boire de la tisane de fenouil, pour favoriser la lactation. En apprenant que Rose et Ryan ne mangent pas à leur faim, Charles déplie un grand prospectus sur lequel toutes les adresses des banques alimentaires à Bruxelles sont mentionnées.

Rose évoque ensuite son besoin d'être soutenue et de confier ses angoisses et ses doutes à des personnes de confiance. La responsable du Souffle de vie lui parle des familles de parrainage. Ces familles accompagnent les femmes enceintes en difficulté

dès le début de la grossesse, et pendant plusieurs années après. Elles apportent surtout un soutien amical, mais peuvent également s'investir davantage en les aidant financièrement ou en les hébergeant quelque temps. Raymond et Nicole Bègue, un couple de retraités, n'ont pas hésité à se lancer dans l'aventure. L'homme raconte encore tout ému : « *Nous nous occupons d'Anne-Marie depuis presque huit ans. Notre cœur était prêt. Au début, nous ne savions pas à qui nous aurions affaire, nous avions un peu peur de ne pas savoir quoi lui dire. À présent, c'est notre fille. Nous lui rendons des services, nous faisons des activités ensemble. C'est une réelle relation d'amitié.* » Chaque famille ne s'occupe donc que d'une seule femme à la fois. Il arrive que le lien ne se crée pas tout de suite, parfois jamais. « *Il faut qu'il y ait une forte volonté des deux côtés. L'alchimie ne peut pas se produire s'il y a de la réticence. On ne force personne après tout* », explique Ghislaine d'une voix presque fluette.

Pour respirer un peu et s'éloigner de ses tourments quotidiens, Rose peut également bénéficier d'une autre alternative. L'Envie de Souffler un gîte social construit en pleine campagne par le Souffle de Vie. Pour une modique somme, les membres de l'association peuvent y loger le temps d'un week-end. Touria, une Marocaine de 32 ans, profite régulièrement de l'opportunité. Pour elle et ses enfants, le gîte est une véritable bouffée d'air frais. Régularisée depuis presque sept ans, elle continue à faire appel à l'association pour obtenir des vêtements. Touria travaille comme couturière, mais vit toujours dans une relative précarité.

Au neuvième étage d'une tour d'appartements sociaux à Anderlecht, elle ouvre la porte avec un grand sourire. Ses yeux d'un bleu perçant captent l'attention. Elle est vêtue simplement, son appartement aussi est modeste. « *On n'est pas riches, mais, merci à Dieu, on s'en sort bien* », crie-t-elle du fond de la cuisine. Un cake à la main, elle vient s'asseoir dans son salon marocain et continue : « *Ça n'a pas toujours été aussi facile pour moi, je suis passée par des moments très difficiles dans ma vie.* » La jeune maman est arrivée en Belgique

en 2001, elle s'est mariée avec un Belge converti à l'islam. « *Dès le début, il était violent, il m'insultait, il a même voulu me faire manger du porc. En fait, il détestait les Arabes. Très vite, il m'a jetée à la rue, sans un sou.* » Touria a voulu rentrer au Maroc, mais elle a rencontré un autre homme, un Rifain, son mari actuel. Sa situation s'est grandement améliorée et, après la naissance de son premier enfant, elle a obtenu ses papiers. Quand elle était enceinte, la jeune femme s'est tournée vers l'association Le Souffle de Vie. Elle se souvient, émue : « *J'y suis surtout allée pour obtenir des vêtements gratuits. Je me suis ensuite rendu compte que Ghislaine et Charles pouvaient m'apporter bien plus. J'ai donc aussi reçu un soutien psychologique et social. Ils sont très gentils, je ne les remercierai jamais assez.* »

### L'angoisse du logement

Du soutien, Maria en aurait bien besoin. Il y a encore quelques jours, cette jeune sud-américaine était hospitalisée pour cause de complications liées à sa grossesse. Elle logeait chez des amis depuis plusieurs mois avec son compagnon, Miguel. Ils ont récemment été mis à la porte. Le service *Aquarelle* du CHU Saint-Pierre leur a rapidement trouvé un logement provisoire. Au cœur de l'hiver, les foyers et maisons d'accueil sont pleins. Les maisons maternelles n'accueillent tout bonnement pas les sans-papiers. Un salaire du CPAS doit leur être versé. Par contre, pendant cette période, l'hôtel Mozart, situé au centre-ville de Bruxelles, héberge et nourrit en priorité des familles et des femmes enceintes dans le besoin.

L'hôtel est luxueux. Le style arabo-andalou côtoie des tableaux et des meubles français du 18e siècle. On entend une musique classique tonitruante en toile de fond. Maria et Miguel dorment dans la chambre 23, au deuxième étage. « *C'est un soulagement de pouvoir dormir en sécurité* », s'exclame Maria dans un français approximatif. « *Je ne me sens plus la force de changer chaque fois de logement, surtout avec un bébé dans le ventre.* » La jeune femme a les traits tirés. Elle reste couchée sous les draps une bonne partie de la journée. Son compagnon alterne les petits boulots au black pour gagner un peu

d'argent. En plus de loger à l'hôtel, le couple peut également manger chaque jour gratuitement dans le restaurant attenant. Derrière toute cette générosité se cache un homme humble et altruiste. Ben, ou plutôt Ahmed Ben Abderrahmane est le propriétaire de l'hôtel. Ce Marocain de 60 ans, animé d'une foi profonde, donne tout ce qu'il gagne. « *Des fois, je pleure, car je n'ai pas assez pour donner.* » Depuis 22 ans, pendant les mois de janvier et février, il loge près de 30 sans-abris, surtout des femmes isolées ou avec enfants. Les seules contraintes demandées : pas d'alcool et une douche par jour. Les hôpitaux bruxellois savent que « monsieur Ben » offre le gîte. Ils lui envoient donc régulièrement des malades dans le besoin. Il arrive aussi que l'homme accueille des gens chez lui. En ce moment, une femme de 50 ans atteinte d'une insuffisance rénale loge dans l'ancienne chambre de son fils. Pendant cette période, dans son restaurant de 120 couverts, près de 500 repas sont distribués chaque soir. « *Il faut avoir du cœur, le bien ne se monnaie pas* », sourit l'homme. Vêtu d'un tablier, les manches retroussées, il assure lui-même le service. Ben ne fait pas de distinction entre les personnes qu'il aide. Autour de ses tables, des hommes et des femmes de toutes origines mangent côte à côte. Remuant laborieusement dans une immense casserole remplie de lentilles, il lâche très sérieusement : « *On est tous au même niveau, la tombe sera identique pour chacun d'entre nous.* »

Bien que l'hôtel Mozart apporte une réelle aide au logement des femmes enceintes en difficulté, il ne peut rivaliser avec le Samu social. Cette ASBL possède cinq centres répartis dans toute la région bruxelloise. Elle se place ainsi en première ligne concernant l'accueil d'urgence et l'accompagnement psychomédico-social des personnes en détresse. Mais en raison d'une trop grande affluence, la direction du Samu social limite les intrusions. Car la quiétude des pensionnaires est la priorité de l'organisation. Les femmes enceintes ont en effet besoin

*Christophe Thielens, porte-parole du Samu social : « Les personnes en détresse ne veulent pas toutes recevoir de l'aide. Elles sont parfois dans le déni et ne veulent pas admettre qu'elles sont dans le besoin. »*

d'encore plus de calme que les autres résidents. Elles sont d'ailleurs considérées par l'ASBL comme extrêmement vulnérables. Christophe Thielens, le porte-parole du Samu social, précise : « *Les femmes enceintes sont généralement envoyées par les hôpitaux, les CPAS, la police ou encore le secteur associatif. On leur trouve toujours une place. En 15 ans d'existence, le Samu social n'en a jamais refusé.* » Aussi, l'hébergement proposé est généralement adapté à leurs conditions. Ces femmes-là ne seraient jamais plus que deux dans une chambre. Si l'intimité est déjà mieux préservée que dans des dortoirs de huit personnes, le confort n'est pourtant pas vraiment au rendez-vous. « Cer-

tains affirment qu'il vaut mieux ne pas rendre les centres trop confortables, sinon les gens ne feront plus de démarches pour trouver un autre logement. » L'homme n'est pas complètement d'accord avec cette idée. Il pense qu'il faut tout de même faire un effort pour améliorer l'infrastructure. Pour lui, les sans-abris qui se présentent doivent pouvoir dormir dans la dignité. Il insiste : « *Le Samu social n'est pas seulement un abri de nuit. On apporte aussi un accompagnement psychologique, social et médical soutenu aux personnes qui le souhaitent.*

*Dès leur arrivée au centre, un plan de sortie de rue est immédiatement mis en route.* » Quoi qu'il en soit, les femmes enceintes ne restent pas très longtemps au Samu social. Quelques jours, parfois quelques semaines, mais pas plus. La situation doit rester provisoire.

Aïcha, une Camerounaise de 25 ans enceinte de cinq mois, n'y serait restée que deux jours. Selon Dorine, l'assistante sociale de l'association Aquarelle, les conditions de vie ne lui convenaient pas. Elle se sentait seule et trop loin du quartier dans lequel elle avait pris ses repères. En parlant de la situation de la jeune femme, Dorine semble extrêmement déçue. Il faut dire qu'elle s'était démenée pour lui trouver rapidement un logement. « *Aïcha vivait chez une amie depuis plusieurs mois, mais elle ne pouvait plus l'héberger. Depuis lors, elle refuse de coopérer avec nous. Aucune démarche n'a été entreprise et elle*

*ignore toutes les recommandations. Il faut qu'elle se bouge, car elle ne sera bientôt plus toute seule. »*

Au Samu social, ces comportements sont régulièrement observés. Christophe Thielens, un brin fataliste, déplore : « *On ne peut pas forcer les gens à recevoir de l'aide. Les refus peuvent parfois s'expliquer par le déni. Les personnes en détresse ne veulent pas admettre qu'elles sont dans le besoin. Elles pensent aussi parfois que les solutions vont venir toutes seules, sans efforts. »*

Sans effort, Rose n'aurait pourtant pas pu accoucher de son deuxième enfant, une petite fille. Elle devra encore redoubler de persévérance pour pouvoir rester en Belgique, car le répit que l'État lui avait accordé touche à sa fin. Dès lors que les femmes en situation illégale ne sont plus enceintes, les procédures d'expulsions refont surface. Un ordre de quitter le territoire peut déjà être prononcé un mois après la naissance. Sauf si l'enfant a été reconnu préalablement par un homme doté d'un titre de séjour belge. Dans ce cas, seule la mère reste encore expulsable. La tentation de retomber enceinte au plus vite est donc vive pour ces femmes. Si bien que cette sécurité passagère prend quelquefois le dessus sur le réel désir d'enfant.

Sofia DOUIEB

# PROCREER POUR EXISTER ?

*Dans mon lit, je ne parviens pas à m'endormir : des bribes du repas de famille achevé quelques heures plus tôt me reviennent en boucle. Durant celui-ci, la conversation a malencontreusement dévié sur mon choix de ne pas avoir d'enfant. J'ai eu droit au « tu n'as que 23 ans, tu changeras d'avis » et je suis à peu près sûre que les mots « immature » et « égoïste » ont été distinctement prononcés.*

Ces remarques sont habituelles, mais celle qui m'a laissée sans voix est venue de mon beau-frère : « *Linda, tu as conscience que les maris pardonnent plus facilement à leur épouse leur prise de poids et changement de corps avec l'âge si elles ont eu des enfants...* » Je n'ai rien trouvé à redire face à l'incongruité de ses paroles. Mon silence offrant la victoire au camp adverse, la conversation a pu enfin se porter sur un autre membre de la famille. J'imagine à présent tout ce que j'aurais pu rétorquer et je finis par m'endormir sur ces pensées. Je me retrouve alors dans un couloir où plusieurs salles se font face. Je sais où je dois aller car tout est indiqué sur la brochure tendue par ma sœur un peu avant : « *Vas-y, tu y trouveras des gens qui pensaient comme toi, mais qui ont changé d'avis.* » J'évite soigneusement la salle destinée à la réunion des alcooliques anonymes et je trouve enfin celle qui m'intéresse. Je passe la porte pour me retrouver dans cette pièce où chacun se regarde. Venir ici est le premier pas vers la guérison dit-on. On me tend une chaise et la séance commence. C'est la première fois que je me rends à une réunion de ce genre, tandis qu'eux semblent se connaître. J'ai peur qu'on m'interroge, mais finalement une femme d'une quarantaine d'années se lève et prend la parole : Bonjour, je m'appelle Sophie et je suis childfree.

Bonjour Sophie, répondent-ils tous en chœur.

Cela fait maintenant quatre ans et sept mois que je me prends en main et accepte le fait de m'épanouir dans la maternité. Avant je refusais l'idée de devenir mère, mais j'ai rencontré des personnes qui m'ont

ouvert les yeux sur mon égoïsme et mon anormalité. Je ne pouvais décemment pas continuer à vivre uniquement pour moi-même, refuser mon rôle inné de mère. Depuis, j'ai donc arrêté la pilule et trois mois plus tard, je suis tombée enceinte. Je ne suis plus montrée du doigt, j'ai l'impression d'appartenir à une communauté et même si parfois, malheureusement, des bribes de mon ancienne vie me reviennent avec un pincement au cœur, je peux vivre au grand jour et être considérée comme une femme accomplie.

Tout le monde applaudit Sophie, sauf moi. Les témoignages se succèdent, mais dans mon esprit, tout devient flou. J'entends un certain Patrick évoquer les ultimatums de sa femme auxquels il a cédé, il est content d'être père même s'il évite encore un peu trop le foyer, regrette-t-il. Ensuite, Marie parle de sa maternité comme d'une conversion, elle est ici pour convaincre les indécis d'adhérer à la parentalité. Nora évoque à demi-mots sa déprime post-natale, ses hésitations, mais précise que le groupe l'a bien aidée pour éviter de retomber dans le gouffre du non-désir d'enfant. Puis vient la pause café-croissants. Je vais vers Nora et je l'interroge sur sa déprime, et ce qu'elle me répond me glace le sang : « Depuis l'adolescence, voire même avant, je ne me sentais *pas faite pour être mère, j'ai fait des études d'anthropologie, je voulais voyager et découvrir le monde. Ce que j'ai fait pendant quelques années, mais mon compagnon voulait un enfant. Je suis fille unique donc mes parents étaient pressés de se faire appeler papi et mamie.*

*Durant deux ans, j'ai fait traîner les choses, mais j'ai finalement accepté, j'en avais marre des reproches, de cette pression et puis, comme tout le monde me le disait, ce n'est difficile que la première année, après, l'enfant devient de plus en plus autonome et je l'aimerai tellement que je n'imaginerais plus ma vie sans lui. Cependant, après l'accouchement, c'était plus complexe que prévu, j'ai arrêté de travailler et j'ai sombré lentement.* » Je peine à trouver les mots pour lui répondre, mais elle s'empresse d'ajouter, clôturant ainsi l'échange : « *Mais je ne regrette rien ! Mon fils est merveilleux, je suis sûre que cela ira mieux avec le temps, ma vie n'est pas si mal, je suis mère, c'est le plus beau métier du monde.* » La séance reprend, mais dans mon esprit, le signal d'alarme clignote. Je prends mes affaires et je claque la porte.

Je me réveille en sursaut. Ce rêve me laisse une impression désagréable, comme si j'avais un aperçu de ce que pourrait être ma vie si je laissais les choses telles qu'elles sont. Un militantisme que je ne soupçonnais pas s'élève en moi. À ce moment précis je serais presque devenue *femen*. Je ne me suis jamais considérée comme féministe, ce n'est pas par conviction socio-politique que je ne veux pas d'enfant, contrairement à certains détracteurs qui associent féminisme et non désir d'enfant. Cependant, à force d'être confrontée à ce genre de niaiseries révoltantes, je commence à comprendre qu'on ne nait pas féministe, on le devient. Je m'en fais la promesse : je trouverai mes réponses ailleurs et je déjouerai les stéréotypes, pour que plus personne ne se sente *childfree* anonyme.

Je me mets immédiatement à la recherche de personnes ne désirant pas d'enfant. Je contacte toutes mes connaissances pour qu'elles me mettent en lien avec des *childfree* de leur entourage. Par le bouche-à-oreilles, je récolte ainsi plusieurs réponses positives. Les questions étant très personnelles, certains se sont désistés, ne souhaitant pas exposer une partie de leur vie à une inconnue. D'autres ont répondu avec franchise et sans une once de honte. Cette recherche m'a déjà appris

*les maris pardonnent plus facilement à leur épouse leur prise de poids et changement de corps avec l'âge si elles ont eu des enfants*

une chose essentielle : je ne suis pas seule. Le monde n'est pas divisé entre ceux qui ont des enfants et ceux qui ne peuvent pas en avoir : entre les deux, il y a ceux qui ont délibérément décidé de ne pas concevoir ou adopter d'enfant. Ces catégories ne sont pas homogènes : il n'y a pas un type de parent, comme il n'y a pas un type de non-parent.

### Des *childfree* en chair et en os

J'ai rencontré Christine (1), belgo-marocaine et institutrice maternelle qui adore son métier, pour qui la présence d'enfants au quotidien est un bonheur. Pourtant, à cinquante ans aujourd'hui, elle se rend compte qu'elle n'a jamais eu l'envie de fonder une famille. Elle aime tous les enfants, me dit-elle,

contrairement aux parents qui n'aiment que les leurs. C'est le cas également de Marie, l'assistante maternelle de 38 ans que j'ai interrogée, elle n'a pas réussi à avoir un enfant naturellement et s'est donc « fait une raison » à vingt-cinq ans. Son métier et sa vie de couple lui suffisent. Leurs compagnons respectifs partagent leur choix, celui de Christine ne voulait pas d'enfant non plus et celui de Marie a eu deux enfants d'une précédente union et n'a pas souhaité en avoir d'autres. J'ai rencontré Sophie,

une orthoptiste française de 42 ans qui s'occupe de temps en temps de ses neveux et préfère être marraine que mère. Elle adore son métier et ne se voit pas avec des enfants au quotidien. Jean, vendeur de voitures de 35 ans, n'a jamais voulu avoir d'enfant et décrète vivre très bien sans. J'ai fait également la connaissance d'un couple de kinésithérapeutes, Julie et Stéphane, 28 et 29 ans : ni l'un ni l'autre ne désire avoir d'enfant. Julie évoque son absence d'envie d'être mère et Stéphane un mode de vie incompatible avec la parentalité. Ce couple partage la même vision de la vie. Ce qui n'est pas le cas de David, électricien belgo-italien de 31 ans, qui s'est confié à moi : il ne désire pas avoir d'enfant, contrairement à sa compagne, qui en voudrait dans un futur plus ou moins proche. Elle n'aime pas particulièrement s'occuper d'enfants, mais a



peur de regretter son choix. A l'heure actuelle, ils ne savent pas qui cèdera à l'autre, aucun des deux n'a envie de rompre, ils repoussent la décision à plus tard. J'ai également rencontré trois personnes jeunes, entre 23 et 24 ans qui sont sûres de ne pas vouloir d'enfant. Il s'agit d'un jeune homme, Xavier, étudiant en ingénierie biochimique et de deux jeunes femmes, Katie, auxiliaire de conversation en français langue étrangère et Sarah, *junior management assistant*. Evidemment, tous trois ont conscience qu'ils pourraient peut-être changer d'avis avec le temps, mais j'ai perçu en eux, surtout chez Sarah et Xavier, une conviction sûre et déterminée : ils n'aiment pas la compagnie des enfants et semblent savoir ce qu'ils attendent de la vie. Katie est moins certaine de la pérennité de son choix, mais si elle change d'avis un jour, ce sera dans un futur éloigné. Toutes les personnes interrogées ont pris conscience de leur choix vers 20 ans : Stéphane s'en est rendu compte le plus tôt, à quinze ans, à la naissance de ses neveux et nièces, et ce sont David, Marie et Sophie qui l'ont su le plus tard, à 25 ans. Cette conviction forte a de quoi remettre en question la réplique tant entendue par les jeunes *childfree* : « *tu es trop jeune pour savoir, tu changeras d'avis.* »

Personne ne demande aux parents de se justifier, les *childfree* se heurtent par contre systématiquement au « pourquoi ». Enfance difficile ? Carrière ? Problèmes financiers ? Peut-être, mais ces raisons n'empêchent pas d'autres d'avoir un enfant. Les personnes interrogées ont tendance à évoquer deux types d'arguments : les raisons socio-idéologiques et celles liées à un mode de vie incompatible avec la vie de famille. Parmi les premières, Katie évoque le fait que la Terre est déjà surpeuplée, avis partagé par deux autres participants de l'enquête. Elle ne veut pas non plus infliger à un enfant de vivre dans le monde actuel, rempli de malheurs et de cruautés en tous genres. Le mode de vie personnel est évoqué par la plupart des *childfree* interrogés. Sarah et Katie insistent sur leur besoin de liberté, leur volonté de ne pas se sacrifier pour un autre être et Katie ajoute également qu'elle n'a pas envie d'accoucher. D'autres ont parlé du manque d'envie général lié à la maternité. Xavier

a peur de perdre sa complicité avec sa compagne si un troisième être venait à s'immiscer entre eux. Les hommes affirment également qu'avoir un enfant nécessite trop de temps et trop d'argent.

Chacun a évoqué les rapports qu'il entretient avec les enfants et encore une fois, il n'y a pas de consensus : certains adorent la compagnie d'enfants. D'autres sont indifférents, s'en occupent de manière occasionnelle. Et d'autres encore les fuient le plus possible. Les *childfree* interrogés n'hésitent pas à parler de leur choix à leur entourage et répondent calmement aux interrogations qui leur sont adressées. Cependant les réactions des interlocuteurs ne sont pas toujours agréables, certains ont été choqués par ce choix. David précise que lorsqu'il était plus jeune, on lui disait souvent que c'était normal de ne pas vouloir d'enfant à son âge, il changerait d'avis un jour. A présent qu'il entre dans la trentaine, les personnes se montrent parfois moins compréhensives. La pression se fait sentir. Xavier et Christine évoquent la jalousie camouflée des gens : leurs réactions hostiles cachent, selon eux, le fait qu'ils envient la liberté des personnes sans enfant. Christine ajoute qu'on les considère souvent comme des égoïstes, alors que ce serait un défaut à reprocher à certains parents : l'unique raison valable de faire un enfant est l'amour, or c'est plus souvent pour satisfaire un intérêt personnel que certains couples se lancent dans l'aventure, d'après elle. Le manifeste anti-nataliste de Théophile de Giraud (2) va également dans ce sens, non sans esprit de provocation. Il identifie les véritables et secrètes raisons pour lesquelles des personnes décident d'avoir et d'élever un enfant selon lui : par instinct de reproduction, sadisme d'infliger à un autre être les souffrances de la vie, narcissisme, égoïsme/possessivité, besoin de retour en enfance, imitation, jalousie, vanité, désir d'afficher en public leur progéniture ou encore par tyrannie.

Quand Sophie précise qu'elle ne se voit pas mère, on lui

répond souvent qu'avec ses propres enfants, c'est différent, mais elle ne croit pas à cet instinct maternel qui fait office de dogme. Jean affirme que les gens ne veulent pas comprendre son choix. Sarah vit assez bien les réactions des gens, qui se contentent généralement de lui dire qu'elle est trop jeune pour se connaître, mais ce qui l'attriste davantage, c'est la réaction de ses parents : déçus car ils n'auront pas de petits-enfants. Il existe de nombreux mouvements collectifs anti-natalistes et néomalthusianistes qui opposent à la conception un argument écologique : ne pas concevoir participe à la décroissance démographique, ce qui permettrait à la Terre d'être moins polluée et moins pillée de ses ressources naturelles. Ainsi, les raisons de chacun peuvent faire référence à un choix de vie personnel ou à un mouvement de pensée collectif. Cependant, dans les deux cas, il ne s'agit pas d'égoïsme ou d'immatrité, mais de points de vue et de priorités différents. Il serait malvenu de taxer d'égoïsme un écologiste voulant préserver la Terre en ne procréant pas, tout comme il serait inconvenant de pousser à la conception une personne n'ayant ni l'envie ni le temps de s'occuper d'un enfant.

Quand les *childfree* interrogés évoquent la parentalité, ils usent volontiers des mots comme « lourde responsabilité », « choix important » et « don de soi ». Ces expressions sont révélatrices : la parentalité est un choix, tout comme la non-parentalité. Être parent est un mode de vie, qui n'est pas forcément fait pour tout le monde. Il est important de se poser les bonnes questions et si les contraintes paraissent trop importantes, si l'envie n'y est pas, pourquoi se forcer ? Pourquoi se conformer et céder aux attentes sociales ?

### Choisir c'est renoncer

À écouter ces témoignages, petit à petit, je reprends confiance en moi et en mon choix. Mais ce n'est pas pour autant que les *childfree* ont acquis une légitimité sociale. Preuve en est l'absence de dénomination pour désigner



quelqu'un qui ne veut pas d'enfant : je suis obligée d'utiliser des périphrases en français alors que l'allemand et l'anglais se sont enrichis d'un terme (Kinderlosigkeit en allemand et childfree en anglais). Cette lacune terminologique renvoie inévitablement à la stigmatisation sociale, comme si une armée de ventres ronds se braquait devant les dictionnaires. Les personnes ne voulant pas d'enfant soulèvent des interrogations par leur simple existence : la parentalité n'est plus une évidence, mais une question. Comme le dit si bien l'adage, choisir c'est renoncer, mais dans les deux cas : enfanter implique un renoncement à une certaine vie que l'on menait auparavant ou que l'on aurait pu vivre. La non-parentalité implique quant à elle de renoncer à un schéma de vie préétabli par des siècles de conventions sociales et de besoins démographiques. Elisabeth Badinter (3) affirme que la société actuelle est gouvernée moralement et socialement par un état d'esprit naturaliste, impliquant un retour à la nature, concrétisé par une idéalisation de la parentalité, la valorisation de « l'instinct maternel » et des pratiques éducatives « ancestrales » (allaitement et « cododo » (4) par exemple). La contraception hormonale, dont la vente a été autorisée dans les années 1960, avait libéré la femme, facilitant le contrôle des grossesses et lui rendant ainsi l'accès aux professions plus aisé. La contraception a donc donné le choix de concevoir un enfant, mais elle a également créé une nouvelle pression pour les femmes : il faut être une mère parfaite, se rendre totalement disponible pour l'enfant car il n'a pas demandé à naître, contrairement à ses parents qui ont délibérément fait ce choix. Le poids des responsabilités, réelles ou inventées par la société, devient très souvent écrasant pour les parents, en particulier pour les mères, « victimes » privilégiées des théories naturalistes culpabilisatrices.

Dans notre société actuelle, la bonne mère est écolo (les couches jetables sont des attaques effrontées à l'environnement)

*La non-maternité est souvent vue dans la société comme une forme de déviance par rapport à la normalité*

et arrête de travailler les premières années après l'accouchement pour éviter que son enfant ne ressente l'abandon. Elle accouche naturellement pour vivre pleinement l'expérience enrichissante de la naissance et allaite car il ne faudrait pas empoisonner son bébé avec des produits artificiels. Ces idées peuvent paraître extrêmes, pourtant elles circulent de manière plus ou moins explicites dans certains discours médiatiques, associatifs, médicaux et scientifiques. A titres d'exemples, la Leche league (5), qui mène une croisade contre le lait artificiel ou encore les Hôpitaux Amis des Bébés qui, par leur simple appellation, se chargent de culpabiliser les mères décidant de ne pas allaiter. Le naturalisme remet au goût du jour « l'instinct maternel » avec l'idée sous-jacente qu'une femme ne désirant pas d'enfant en est dépourvue et donc souffre d'une anomalie pathologique. La non-maternité est souvent vue dans la société comme une forme de déviance par rapport à la normalité, la non-mère peut vite être assimilée à une non-femme.

À force de mythifier la parentalité, le naturalisme devient son propre ennemi. Il entraîne deux conséquences chez les personnes qui ne se reconnaissent pas dans cette définition de la parentalité : les frustrations et la culpabilisation chez celles et ceux qui ne s'épanouissent pas dans leur rôle de parent ou le rejet total de la parentalité, associée à l'idée de sacrifice. Les parents sont confrontés à des dilemmes difficilement conciliables. En effet, ils doivent se consacrer pleinement à leur rôle de parent, mais sont dévalorisés socialement s'ils ne travaillent pas. L'enfant est censé être le ciment du couple, mais est également source de multiples contrariétés entraînant disputes et parfois séparations. Et enfin, un bon parent s'épanouit dans son rôle, mais doit en même temps faire passer les désirs et besoins de l'enfant avant les siens et donc, renoncer à son épanouissement personnel. En recueillant les

témoignages de childfree, j'ai remarqué que des raisons semblables de ne pas avoir d'enfant revenaient chez les hommes et les femmes et pourtant, dans l'inconscient collectif, il est moins acceptable pour une femme de ne pas désirer être mère. Elles sont davantage concernées par les stigmatisations relatives à leur choix. Il est plus acceptable socialement parlant qu'un homme ne soit pas particulièrement intéressé par les enfants, mais une femme ne peut pas, selon des préjugés bien répandus, être complètement heureuse sans être mère. Etant donné qu'un homme peut devenir père jusqu'à la fin de sa vie, il y a moins d'urgence à ce qu'il change d'avis. Tandis qu'une femme est dépendante de son « horloge biologique », il est donc primordial et urgent, aux yeux de certains, qu'elle revienne sur le « droit chemin ».

Il s'avère que les personnes sans enfant ont souvent pleinement intégré les préceptes normatifs de la parentalité idéale : c'est la thèse de Charlotte Debest (6), sociologue, qui affirme que les *childfree* ont non seulement intériorisé les préceptes normatifs du « bon parent », mais les véhiculent en ayant un avis très tranché sur le rôle de ceux-ci. Ils ne veulent pas d'enfant en partie car ils entourent la parentalité d'un grand nombre de contraintes. La maternité telle qu'elle est prônée par le naturalisme est une notion assez récente dans l'histoire de l'humanité occidentale. Les Françaises aristocrates (puis de la haute bourgeoisie par mimétisme) ne s'occupaient pas personnellement de leur progéniture, mais les laissaient aux bons soins d'une nourrice. Allaiter et avoir des enfants constamment autour de soi était de mauvais goût et signe de bassesse sociale. Ce n'est qu'après l'*Emile* de Rousseau et la montée de la pensée nataliste au XIXe siècle que la maternité a été réinvestie par les mères, accompagnée d'un sentiment de culpabilité et de devoir qui désormais ne les quitte plus.

*Et si finalement, la solution était de désacraliser la parentalité pour la définir comme un mode de vie comme un autre ?*

Plusieurs théoriciens ont tenté de classer ces personnes ne voulant pas d'enfant. Pour Edith Vallée (7), psychologue, les femmes ne désirent pas d'enfant pour trois raisons : elles se sentent déjà accomplies dans leur vie professionnelle, artistique et/ou personnelle ; elles se sentent trop fragiles et ne veulent pas transmettre cette fragilité à leur enfant ou elles ont laissé les circonstances de la vie décider pour elles, mais c'est une forme de choix non assumé. Pour Elisabeth Badinter, les couples ne voulant pas d'enfant sont soit passifs soit actifs : les actifs font un choix délibéré et considéré comme définitif au moment où ils le font, tandis que les passifs reportent la conception à plus tard, jusqu'à ce que le choix ne soit plus possible ou qu'ils deviennent « sans enfant actifs ». Actuellement, les couples décident d'avoir des enfants de plus en plus tard. Ils préfèrent d'abord profiter de la vie à deux, mener une carrière, être sûr de trouver le compagnon/ la compagne idéal(e). Dès lors, il arrive parfois que le moment parfait pour concevoir un enfant n'arrive jamais.

### Des *childfree* qui dérangent

Je ne parvenais pas à mettre des mots sur mon absence d'envie de devenir mère. Ces témoignages recueillis et mes recherches m'éclairaient davantage et me confortent dans l'idée qu'il n'y a rien d'anormal ou de honteux à envisager un plan de vie sans enfant. Je cerne mieux les tenants et aboutissants du sujet, plus vaste qu'il n'y paraît. Cependant, une question me taraude : pourquoi les *childfree* dérangent-ils autant ? Et qui dérangent-ils ? L'Etat, par essence, est nataliste, il a besoin des générations futures pour faire survivre la société. C'est pour cette raison qu'il met en place une série de moyens de pression plus ou moins explicites pour pousser à la conception, moyens qui vont de la culpabilisation par le biais de découvertes et sondages psycho-scientifiques à des politiques familiales avantageuses (et donc désavantageuses pour les personnes

sans enfant). Actuellement en Belgique, les allocations familiales octroyées sont croissantes en fonction du nombre d'enfants dans le foyer : les parents reçoivent un plus grand montant pour le deuxième enfant, encore plus élevé pour le troisième et ainsi de suite. Cette répartition financière est fortement critiquée et débattue actuellement dans le monde politique belge. En effet, des discussions penchent vers une uniformisation des sommes accordées pour chaque enfant (sans distinction de rang dans la fratrie) voire vers l'octroi d'un montant plus élevé pour le premier enfant par rapport aux suivants. L'état actuel de la politique d'allocation est pro-natale : elle encourage les parents à avoir plusieurs enfants. Les discussions vont vers une conception étatique moins pro-natale, mais rien n'est encore fait. L'enjeu économique pousse peut-être certaines personnes à revenus modestes à multiplier les grossesses. De plus, le manque de place en crèches et les difficultés pour les femmes de combiner activité professionnelle et vie de famille découragent peut-être les couples plus aisés à fonder une famille nombreuse. On a véritablement affaire à une politique schizophrénique : d'un point de vue économique, l'Etat encourage les grossesses, mais ne facilite pas socialement les familles avec enfant.

À moindre échelle, les grands-parents potentiels sont également souvent embarrassés par le non désir d'enfant de leur progéniture. Ils veulent perpétuer leur héritage (symbolique et/ou matériel) et voir leur enfant suivre le même mode de vie qu'eux. Quel *childfree* n'a pas entendu une phrase telle que « *tu me feras bien un jour un petit enfant ?!* » Les amis et la fratrie, non plus, n'apprécient pas qu'on puisse mener avec joie une vie différente. Pour ceux qui ont des enfants davantage par convention que par choix délibéré, qui ne se sentent pas heureux dans leur vie familiale, voir des *childfree* leur renvoie une image négative de leur propre vie. Cette vision fait remonter à la surface des frustrations indicibles. Sans vouloir comparer ce qui n'est pas éthiquement comparable, quand un parent

me dit « c'est tellement génial d'avoir un enfant, tu ne peux pas passer à côté de cela », je ne peux m'empêcher de penser aux toxicomanes qui essaient de tenter d'autres personnes pour qu'elles sombrent avec eux. Je ne nie pas que certains sont heureux dans leur rôle de parent, mais pourquoi se vouloir prosélyte ? Ma nature paranoïaque me fait peut-être imaginer un grand complot, mais c'est tout de même suspect.

Et si finalement, la solution était de désacraliser la parentalité pour la définir comme un mode de vie comme un autre ? La société nous pousse à charger symboliquement des termes qui ne désignent que des choix de vies. Bien sûr, devenir parent est une décision importante, impliquant une certaine maturité. Cependant, choisir de ne pas devenir mère ou père n'est pas pour autant le signe d'un manque de maturité. Au contraire, il faut avoir l'intelligence et la perspicacité de se dire : ce n'est pas pour moi. Ce choix peut évoluer, mais il ne doit pas être vu comme un problème, seulement une alternative à une vie parentale. De plus, la « parentalité » recouvre un grand nombre de conceptions. En effet aujourd'hui en Occident, être parent ne désigne plus uniquement la famille traditionnelle avec le père, la mère et leurs enfants. Des parents célibataires élèvent seuls leurs enfants et des familles recomposées et décomposées se multiplient, pour ne citer que les organisations familiales les plus courantes. Le terme de « féminité » est également lourd de sens pour certains. Dans l'esprit de beaucoup, celle-ci s'acquiert par la maternité. Et pourtant, pour beaucoup de *childfree*, la maternité est un repoussoir de la féminité. Ne faudrait-il donc pas accepter une multitude de définitions à ce terme, plutôt que de tirer sur chacun des bouts de la corde ?

C'est gorgée de toutes ces idées que je m'endors le soir venu. Le subconscient faisant bien les choses, je me retrouve à nouveau à une réunion de *childfree* anonymes. Au moment où la séance débute, je me lève précipitam-

ment pour ne laisser à personne l'occasion de débiter des niaiseries culpabilisatrices. On me laisse alors la parole :

Bonjour, je m'appelle Linda et je suis childfree.

Bonjour Linda, répondent-ils tous.

J'ai 23 ans, tout le temps de changer d'avis, mais à l'heure d'aujourd'hui, je n'en ai pas l'intention.

Mon compagnon partage mon avis, nous avons de multiples projets, mais les couches, les réunions de parents et la vie à trois n'en font pas partie. Je ne culpabilise pas de ne pas apprécier la compagnie des enfants. Je ne me trouve pas étrange de ne pas vouloir être mère et je ne jalouse pas la vie de parents. Je respecte leurs choix et j'en attends autant de leur part. Je ne suis pas malheureuse et si, à 70 ans, j'éprouve des regrets de ne pas avoir été mère, je me replongerai dans mes souvenirs faits d'épanouissements et de rencontres. Je ne vais pas centrer ma vie sur un petit être qui n'existe pas. Ce que je ne connais pas ne peut pas me manquer. Chaque vie est différente, toujours faite de choix et de renoncements. Il incombe à chacun de la mener de sorte de pouvoir se regarder dans le miroir et se dire : j'ai été celui/celle que j'aurais voulu être. Je m'appelle Linda, je suis childfree et cela me convient.

Je m'assieds dans le silence le plus complet. Et c'est alors que j'entends quelqu'un taper des mains. C'est Nora, elle me sourit. Patrick s'y met aussi, suivi de quelques autres. La présidente de la réunion décide alors d'avancer la pause café-croissants. C'est alors que je me réveille, à l'odeur des croissants prêts pour le petit-déjeuner.

Gul-Linda GERMAIN

(1) Tous les noms des participants à l'enquête ont été modifiés.

(2) Théophile de Giraud, *L'art de guillotiner les procréateurs*. Manifeste anti-nataliste, Nancy, Le mort-Qui-Trompe, 2006, 207 p.

(3) Elisabeth Badinter, *Le conflit. La femme et la mère*, Paris, Flammarion, 2010, 220 p.

(4) Le « cododo » signifie qu'au moins un des parents dort avec l'enfant.

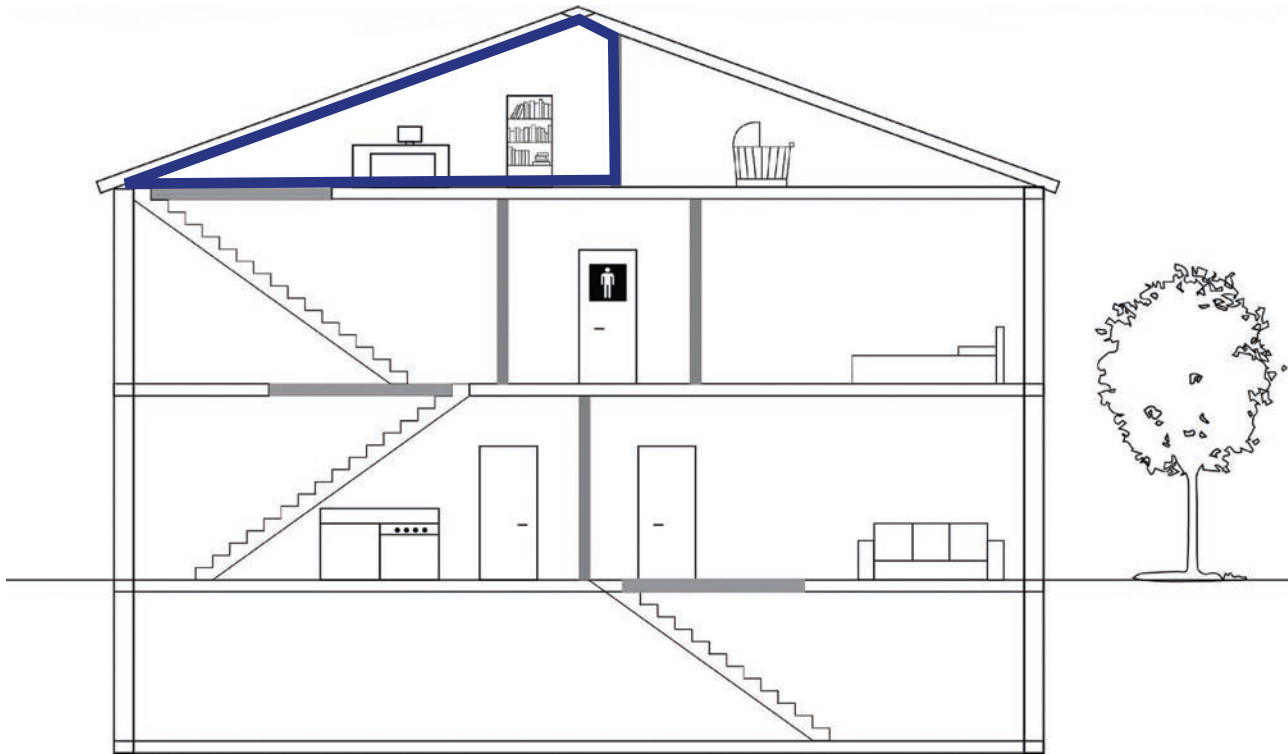
(5) Organisation internationale créée aux États-Unis en 1956 visant à promouvoir l'allaitement maternel, en mettant à disposition des mères des aides, des séances d'information sur l'allaitement et des réunions de soutien.

(6) Charlotte Debest, « Quand les « sans-enfant volontaires » questionnent les rôles parentaux contemporains », *Annales de démographie historique*, 2013/1 n° 125, pp. 119-139.

(7) Marina Carrère d'Encausse et Michel Cymes, « Pourquoi le choix de ne pas avoir d'enfant », *Le magazine de la santé au quotidien*, France 5, [https://www.youtube.com/watch?v=\\_nABV2bE7Jk](https://www.youtube.com/watch?v=_nABV2bE7Jk), s.d., consulté le 10 février 2015.







L'ÉDITION A COMPTE D'AUTEUR :  
LE CHANT DES SIRENES?  
DESSINE-MOI LE QUÉBEC





# L'ÉDITION A COMPTE D'AUTEUR : LE CHANT DES SIRENES ?

*Alors que nombreux sont les auteurs en herbe qui, accumulant les refus éditoriaux, peinent à se faire publier, d'autres, comme Mattia Imperiale, semblent avoir vaincu cet obstacle. À peine envoyé, leur manuscrit a miraculeusement été sélectionné pour la publication. Génies littéraires ? Virtuoses de la plume et du clavardage ? Rien de tout cela ! La réponse se situe dans la publication à compte d'auteur, monstruosité qui gangrène le monde éditorial. Si l'édition à compte d'auteur est parfois choisie par dépit par des écrivains en manque de reconnaissance, il s'avère que de jeunes auteurs innocents tombent également dans les filets de ces vendeurs d'illusions...*

Il y a quelques temps, mes réseaux sociaux se trouvaient investis d'une nouvelle et étrange créature : Mattia Imperiale, écrivain en herbe louviérois publié à Paris. Son nom, qui m'était totalement inconnu jusqu'alors, était relayé par des dizaines d'amis que nous avions visiblement en commun. Les invitations à la découverte de sa nouvelle, Le Flash, se multipliaient et le nombre de partages croissait allègrement. Un écrivain était-il né dans un patelin de la région du Centre ? C'est en tout cas ce que de nombreuses personnes laissaient alors supposer. Curieuse de nature mais totalement débordée, je me promettais d'y jeter un coup d'œil, dans les plus brefs délais.

Les articles de presse et autres reportages sur ce jeune auteur se multipliant dans la presse locale, ma curiosité n'en était que plus attisée... Cette médiatisation fulgurante à l'échelle régionale m'intriguait. Qu'avait-il donc de plus pour susciter un tel engouement ? Était-ce dû à sa crinière noir ébène aux bouclettes subtiles ou à la qualité de sa plume ? Je n'en savais rien et je ne pouvais attendre davantage. Mon ignorance avait assez duré, il me fallait le découvrir sans plus attendre, de mes propres yeux. De plus, l'apprentie écrivaine sommeillant en moi espérait déjà trouver, en Mattia, un partenaire de jeux

littéraires : elle nous rêvait, amis, partageant nos expériences d'écriture.

La magie des réseaux sociaux opérant, ma demande de rencontre lui parvint en quelques minutes. Et c'était mon jour de chance : il participait, le week-end suivant, à une foire du livre régionale dans le supermarché du coin. Je n'avais pas encore lu la nouvelle, j'ignorais même si sa plume valait le déplacement. Mais l'occasion pour moi de découvrir l'auteur était trop belle : je m'apprêtais à le suivre de près dans la promotion de son premier ouvrage. Une aubaine.

## **Une rencontre impériale ?**

Nous étions le 29 novembre. Je m'étais levée aux aurores, alors qu'une brume matinale enveloppait encore les champs et les corons : il avait gelé et le temps s'annonçait radieux. Une telle journée en plein air m'aurait été des plus bénéfiques mais qu'importe : je demeurais déterminée à découvrir qui se cachait derrière le nom majestueux de mon auteur inconnu. La foire ne débutait qu'à 10h. Pourtant, dès 8h30, je foulais les allées de la galerie commerçante. Impatiente, vous disais-je.

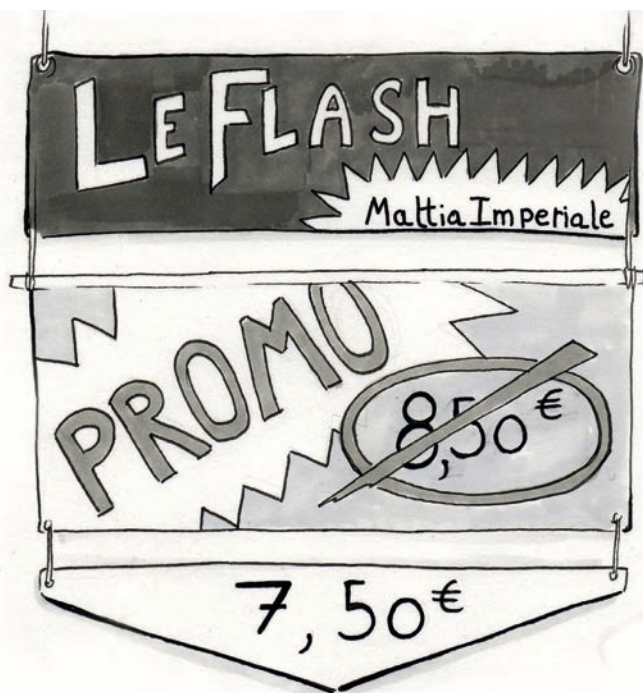
J'avais décidé de lire sa nouvelle en toute dernière minute, dans le lieu même qui allait l'accueillir en dédicaces durant deux longues journées. Je désirais ainsi m'imprégner au mieux du récit afin que, assise à ses côtés, mes questions fusent comme jamais. Confortablement installée dans un petit café, entre la maison du Saint des écoliers et un sapin de Noël précoce, je commandai un cappuccino pour me redonner du courage. Non loin, les familles du samedi armées de leur sempiternel caddie, où était entassée la marmaille, piétinaient de beau matin devant le rideau de fer. Je me mis à lire alors que mes voisins de table lorgnaient dans ma direction. Ici, mon activité devait sembler suspecte. Je me serais roulée par terre qu'ils n'en auraient pas paru plus surpris. Une fille brandissant livre, carnet et stylo de si bon matin, ce n'est pas commun. Et encore ! Par chance, j'avais choisi un café où la bière ne coulait pas encore à flot dès potron-minet. Moi, impertinente ? Si peu. Croyez-en mon expérience de native de la région du Centre : le centre commercial louviérois ne seyait guère à un événement littéraire.

La nouvelle, quant à elle, s'avérait médiocre. Ecœurante de banalités, elle n'offrait aucune audace : du déjà-vu, somme toute. En réalité, on sentait, dans la manière d'écrire du jeune auteur, un médiocre *beigbederisme*. Néanmoins, il fallait l'avouer, le style était acceptable pour une première expérience. Aussi, l'écriture à la première personne dominait et j'y décelais les signes d'une inspiration personnelle. Ce jeune blogueur dépressif, c'était lui, j'en étais persuadée.

Toutefois, en une vingtaine de pages, de nombreuses fautes subsistaient, y compris sur la quatrième de couverture. Ces dernières me mirent la puce à l'oreille. Comment les portes de l'édition s'étaient-elles ouvertes ? Pourquoi l'avait-on choisi lui, et pas un autre ? Mais surtout qui était Edilivre, cette mystérieuse maison d'édition dont je n'avais jamais entendu parler ? Alors que les questions se bousculaient, il s'avancait vers moi avec, en parfait poète, la dégaine mal assurée et les cheveux dans le vent.

*Comment les portes de l'édition s'étaient-elles ouvertes ? Pourquoi l'avait-on choisi lui, et pas un autre ?*

## Le flash : quand vitesse rime avec précipitation



Loin d'un futur prix littéraire, l'auteur nous offre une nouvelle dépressive à la trame narrative plutôt insignifiante. Bien que le nombre de caractères ne fasse en rien la qualité d'un ouvrage, je regrette l'enchaînement particulièrement précipité des événements, empêchant l'attachement du lecteur au narrateur principal : à peine découvert, le voilà mort. Toutefois, malgré les redondances et autres répétitions lexicales, un style se cherche et tente de s'affirmer (si si, relisez la nouvelle une ou deux fois et vous verrez, avec un peu de volonté, qu'un potentiel s'en dégage !). Car, en effet, c'est le manque de maturité et de maturation rédactionnelle qui est ici en cause. À l'auteur je ne pourrais donc adresser, outre les quelques remarques précédentes, que cette célèbre citation de Monsieur Boileau dans son Art poétique :

« Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage,  
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,  
Polissez-le sans cesse, et le repolissez,  
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez. »

Depuis quelques temps, Sébastien, jeune étudiant rêveur, s'adonne à l'écriture. Grâce à son blog, il publie ses états d'âme en ligne. Désabusé, presque blasé, c'est dans son mal-être qu'il puise l'inspiration. Il se laisse porter par la vie, qui se joue souvent de lui, et, à coups de plume, tente de tuer le temps, son pire ennemi. Etranger à tout et à tous, même à son propre corps, il s'enlise dans un tourbillon de pensées particulièrement négatives qui le détache du monde. Pire, de sa propre famille.

Seul Guillaume le comprend. Pour rien au monde il ne jugerait son meilleur ami. D'ailleurs, ce soir, il l'a décrété, Sébastien sortira à ses côtés. Bien décidé à voir les prémisses d'un sourire sur ses lèvres, il a tout organisé : alcools et jeunes filles seront désormais au rendez-vous. Du moins, pour ce soir...

## Blablabla.

Nous étions assis, Mattia et moi-même, depuis plus d'une heure, dans un stand clôturé par de petites barrières de jardin blanches, et pas une seule dédicace ne s'annonçait à l'horizon. Cette foire du livre se présentait davantage comme une foire aux bestiaux. Adieu l'événement littéraire tant espéré. Les badauds nous regardaient paître dans notre enclos et s'arrêtaient à une distance de sécurité conséquente : les livres, c'est dangereux et les auteurs en manque de dédicaces, ça mord ! Nous cherchions presque l'écriveau recommandant de ne pas nourrir les animaux.

Pire encore, le livre était bradé, désincarné, présenté tel un vulgaire objet de consommation. Les auteurs se transformaient en vendeuses de télé-achats. Certains tentaient le tout pour le tout, suppliant du regard chaque passant. Pourtant, malgré leurs efforts, l'enclos littéraire demeurait définitivement vide. Ce week-end s'annonçait long, très long. Heureusement, ma liste de questions l'était tout autant.

Je commençai, pour détendre l'atmosphère, par discuter de l'origine de la nouvelle. J'avais vu juste, elle se basait sur des faits personnels. Particulièrement abattu, l'auteur s'était réfugié dans sa chambre, griffonnant quelques mots. Ces derniers devinrent progressivement une nouvelle, dont il jetait les brouillons dans sa corbeille à papiers. C'est en vidant cette poubelle que sa mère découvrit la vie littéraire à laquelle aspirait Mattia. Son père, quant à lui, ignorait la passion que son fils vouait à l'écriture. Il le réprimandait et l'envoyait dans sa chambre, se transformant en une sorte de muse involontaire. Il s'en vantait d'ailleurs largement : « *Un jour, j'ai engueulé mon fils et il a écrit un livre. Je devrais l'engueuler plus souvent* ». Et le fils d'ajouter : « *Désormais, mon père, c'est mon attaché de presse. Tout le monde, à son boulot, est au courant que son fils a publié une nouvelle. Aujourd'hui, tu peux être sûre qu'il va ramener toutes ses clientes à la dédicace* ». L'occasion était servie sur un plateau d'argent. À la simple évocation des mots *attaché de presse*, il me permettait d'aborder le sujet qui me taraudait depuis quelques heures maintenant : sa maison d'édition.

## Edilivre, le chevalier servant ?

Lors de ma découverte de l'auteur sur les réseaux sociaux, un détail m'avait interpellée. Pourtant novice, il avait réussi à séduire Paris, centre névralgique de l'édition à la réputation séculaire. Comment ? Je m'imaginai que, suivant les conseils de Jean-Baptiste Gendarme dans *Splendeurs et misères de l'aspirant écrivain*, il avait épluché sa bibliothèque à la recherche d'une maison d'édition dont la ligne éditoriale se rapprochait de ses attentes. La raison était tout autre : pris d'une irrésistible envie de se faire connaître, il avait entamé de sommaires recherches sur le net : « *J'ai cherché un éditeur qui acceptait les nouvelles. Le premier qui est apparu, et qui acceptait les formats courts, était Edilivre, une maison d'édition parisienne, et je n'ai pas cherché plus loin. J'ai envoyé ma nouvelle sur un coup de tête, le soir de Noël, alors que rien n'allait dans mes études. Je ne m'attendais pas à ce que ça marche. Pourtant, deux semaines plus tard, j'ai reçu un e-mail m'informant que j'avais été sélectionné et que j'allais être publié* ».

À l'entendre parler, l'histoire relevait presque d'un conte de fées. J'imaginai alors l'éditeur, cheveux au vent, galopant fièrement sur son cheval blanc afin de porter gloire, reconnaissance et légitimité à l'aspirant écrivain. Mattia ajoutait alors : « *Avec le recul, je regrette que la nouvelle soit si courte. J'aurais aimé modifier certaines choses, la retravailler. Et puis, l'éditeur ne fait pas beaucoup de promo : on doit toujours essayer de trouver des contacts un peu partout, dans la presse, ...* »

Un éditeur ne favorisant pas la médiatisation de ses propres ouvrages ? Comme c'était étrange ! Je restais décidément interdite face aux pratiques d'Edilivre, que, naïve, je considérais encore comme une maison d'édition. La première journée de dédicaces se terminait sur un échec cuisant : très rares étaient les lecteurs qui avaient osé s'aventurer dans l'enclos afin d'obtenir une signature. Pire encore : l'intégralité des personnes qui avaient réclamé une dédicace étaient des personnes que Mattia connaissait, de près ou de loin, et qui avaient majoritairement été envoyées par son père. Si son éditeur ne faisait pas son tra-

vail, l'auteur semblait toutefois bénéficier d'un attaché de presse consciencieux.

Le soir même, à peine rentrée, je m'aventurai sur le site d'Edilivre. C'est là que je compris comment l'auteur innocent et avide de publication s'était largement laissé bernier. La promesse était d'or : « *Edilivre vous publie gratuitement aux formats papier et numérique* ». Acceptant les nouvelles à partir de cinq pages A4, « l'éditeur » s'engageait même à reverser jusqu'à 70% des droits d'auteur dès le premier ouvrage mais également à le diffuser largement auprès des libraires et autres plateformes de téléchargement d'e-books tout en le valorisant auprès des différents médias. Grand seigneur se revendiquant de l'édition alternative, il permettait aux auteurs de publier leur ouvrage sans dépenser un seul centime, a contrario des éditions à compte d'auteur. Comme il semblait beau, comme il paraissait gentil Monsieur *Edilivre* ! Une véritable sirène au chant particulièrement délicat et, ô combien attirant.

Suite aux propos de Mattia et à de sommaires recherches, je compris que la réalité était pourtant très différente. L'ouvrage envoyé, l'éditeur répondait dans les deux à trois semaines. Et positivement, s'il vous plaît. Pourtant, au vu des choix qui s'offraient à l'auteur, l'éditeur en question relevait davantage de l'imprimeur. En effet, le comité de lecture était un leurre, une façade illusoire permettant de faire miroiter à l'auteur que son manuscrit avait été choisi. Or, que l'ouvrage soit bon ou particulièrement mauvais – *Edilivre* favorisant « *l'émergence de nouveaux talents et les prises de risque éditoriales* », voilà les yeux et cœurs fragiles prévenus –, tous recevaient la même lettre type, accompagnée du contrat en fichier joint. Dans les faits, tout ouvrage en « *conformité avec la législation en vigueur et la charte Edilivre* » (entendez par là la proscription de « *tous propos racistes, révisionnistes, diffamatoires, ou contraire aux bonnes mœurs* ») était édité. Aucune attention n'était ainsi portée à la plume de l'auteur ainsi qu'à la trame narrative de son ouvrage. Tant qu'il répondait à la charte, il était bon à éditer. De plus, le contact y était froid, impersonnel : une fois de plus, aucun nom n'apparaissait, pas même une

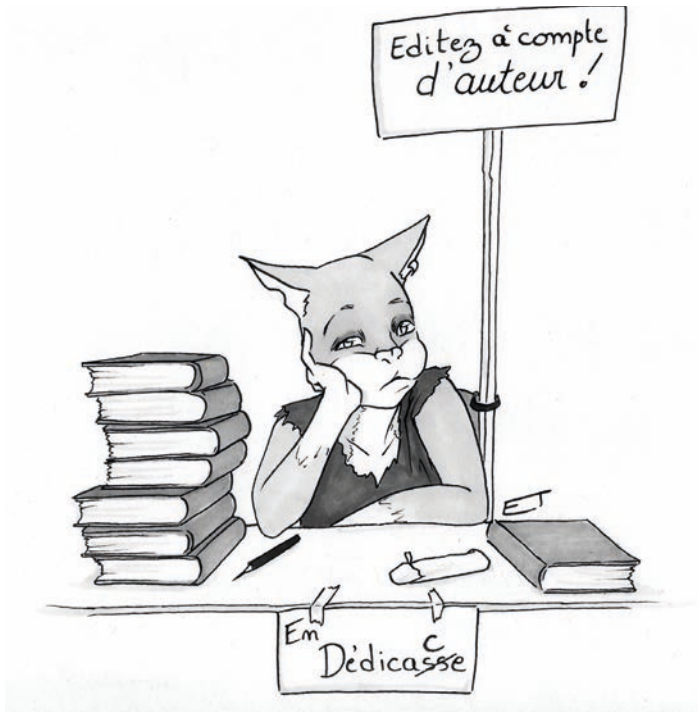
*À l'entendre parler, l'histoire relevait presque d'un conte de fées*

signature. La relation entre l'éditeur et l'auteur était tout bonnement inexistante. Le contrat quant à lui, proposait divers services optionnels, et bien évidemment payants : libre était l'auteur de les solliciter ou non. Et quelle fut ma surprise lorsque je vis que la relecture était, elle aussi, optionnelle ! De quatre à six euros par page pour une « *relecture professionnelle avec corrections orthographiques, grammaticales et typographiques* » et de huit à neuf euros cinquante pour une « *aide à l'écriture professionnelle avec relecture et correction orthographique, grammaticale, syntaxique et typographique* ». A ce prix-là, je comprenais que Mattia ait laissé des fautes ! L'édition était bel et bien gratuite, à condition donc d'opter pour une couverture standard et de faire l'impasse sur une relecture professionnelle et, dès lors, sur une qualité minimale.

### Editer belge, la solution ?

Mais pourquoi diantre avait-il envoyé son âme au diable ? Selon ses dires, *Edilivre* était apparu comme la seule maison acceptant l'envoi de nouvelles. N'y avait-il donc aucun éditeur belge proposant de publier des formats courts ? Il l'avouait, ses recherches avaient été particulièrement sommaires. Je me décidai de pallier ce manque cruel d'initiative afin de découvrir s'il était si compliqué pour un jeune auteur de nouvelles belge de se lancer dans l'aventure de la publication. Mes nombreuses requêtes en ligne s'avèrent infructueuses, mon moteur de recherche me ramenant systématiquement vers l'édition à compte d'auteur. Le site de la Promotion des Lettres belges, lui-même, ne semblait rien proposer de concret dans son fouillis d'informations.

Je contactai alors Bernadette Gillis, première assistante pour la promotion des lettres. Sa réponse, particulièrement complète, raviva en moi une lueur d'espoir. Les possibilités de publication de l'aspirant nouvelliste étaient minces, certes, mais réelles. D'une part, elle m'éclairait sur le concours de nouvelles de la Fédération Wallonie Bruxelles organisé dans le cadre de la Fureur de Lire, en collaboration avec le réseau



d'ateliers d'écriture *Kalame* et l'ASBL *Indications*. En effet, à cette occasion, est remis chaque année le Grand prix de la nouvelle de la *Fédération Wallonie-Bruxelles* d'un montant de 1250 euros et de trois mentions de 250 euros. Notons également que la *Fureur de Lire* s'accompagne de commandes de nouvelles pour les plaquettes réalisées à cette occasion. D'autre part, alors que les éditions *Diagonale* s'intéressent aux premiers romans, la revue *Marginale*, quant à elle, publie des fictions courtes et inédites sur une thématique proposée. Bien que peu nombreuses et souvent méconnues, ces différentes initiatives permettent toutefois de valoriser et de récompenser le travail des nouvellistes belges. Elles concèdent dès lors une légitimité certaine puisque subventionnées, voire organisées, par la *Promotion des Lettres belges* elle-même.

## Reconnaissance ou illusion ?

Lors de mes recherches sur le site de la *Promotion des Lettres belges*, je m'étais aperçue que seuls les auteurs ayant publié au minimum un ouvrage pouvaient bénéficier des différentes bourses accordées par la Fédération Wallonie-Bruxelles. L'édition à compte d'auteur, quant à elle, n'entraîne guère en ligne de compte et l'écrivain ayant vu, dans sa publication chez *Edilivre* notamment, une reconnaissance littéraire se trouvait fort désenchanté. Dans ce cas, pouvions-nous voir, dans l'édition à compte d'auteur, une reconnaissance ou encore une légitimation de l'écrivain ? Son ouvrage publié à compte d'auteur n'était-il pas plutôt une légitimité chimérique puisqu'auto-proclamée ?

Je fis appel à Etienne Vanden Dooren, fondateur et directeur des Editions du Basson : un éditeur véritable et d'origine contrôlée qui vous recevait en chair et en os. Sa maison d'édition, fondée en 2012, ne rechigne guère face aux auteurs n'ayant jamais publié. Mieux : elle se nourrit de prises de risques éditoriales conséquentes. De toute évidence, j'avais déniché le candidat idéal pour répondre à mes questions. Pour lui, pouvait-on parler d'une reconnaissance littéraire dès lors qu'un écrivain éditait à compte d'auteur ? Il était évident que non : « *Editer son livre à compte d'auteur ne constitue pas pour l'auteur une reconnaissance. A contrario d'une vraie maison d'édition, personne ne choisit d'éditer son livre même si certaines de ces soi-disant "maisons d'édition", qui sont juste des boîtes de production de livres, laissent entendre aux auteurs postulants qu'ils ont été sélectionnés. Ils sont là pour vendre à l'auteur un service : vous payez et nous vous fournissons x exemplaires de votre livre, avec options payantes supplémentaires pour la mise en page, la correction orthographique, la couverture couleur... Personne ne le suit, ne le conseille ou discute avec lui pour le pousser à aller au bout de l'écriture, à passer du manuscrit au livre terminé.* »

En suivant Mattia, j'avais pu comprendre que, pour se faire connaître un tant soit peu, il avait dû contacter la presse.

Lui-même. Certes, ses études de communication l'avaient aidé. Mais, n'était-ce pas là le rôle de l'éditeur ? Etienne Vanden Dooren avait également son avis sur la question : « *Il n'y a généralement pas de travail sur la presse, hormis un communiqué standard, ni de diffusion et de distribution en librairie. L'auteur est seul pour faire connaître et vendre son livre. La personne qui s'édite à compte d'auteur doit le faire en connaissance de cause, savoir que cela coûte cher (de l'ordre de 3000 euros pour un roman de 300 pages) et compter sur un réseau de connaissances étendu et bienveillant qui achètera l'ouvrage par gentillesse* ».

La gentillesse, nous y étions donc. Car oui, qui dépenserait huit euros et cinquante centimes pour une nouvelle de 20 pages initialement disponible sur Internet ? Qui donc, si ce n'est par sympathie ? De plus, à l'époque, la publication en ligne de la nouvelle en question ne suscitait que peu d'intérêt : selon Mattia, « *dans la tête des gens, ce qui est gratuit n'est pas de qualité : c'est difficile de se faire connaître dans ces conditions !* ». Pour lui, la cause était la gratuité de la nouvelle. Il n'était visiblement pas prêt à remettre en question la qualité de sa nouvelle et de son mérite littéraire.

Mattia poursuivait : « *Avec mes études, j'ai réussi à faire une bonne communication autour de ma nouvelle. J'ai fait ce que ma maison d'édition aurait dû faire et j'ai eu la chance d'être pris au sérieux. Les articles dans la presse, ça m'a donné une petite notoriété légitime : je suis passé du gars qui essayait de faire connaître son bouquin sur Facebook à "ah quand même, la presse en parle donc ça peut être bien"* ».

Pourtant, les éditeurs professionnels sont formels : l'édition à compte d'auteur ne procure qu'une légitimité illusoire. Car, malgré l'intérêt de la presse régionale, l'auteur capturé par les sirènes éditoriales demeure, dans le monde de l'édition et selon Etienne Vanden Dooren, catalogué comme

*l'auteur capturé par les sirènes éditoriales demeure, catalogué comme « un écrivain sans talent ni intérêt »*

« un écrivain sans talent ni intérêt » qui, refusé partout et ne cherchant pas à progresser, s'était tourné vers « *le doux chant des vendeurs d'illusion* ».

## Epilogue.

Enfermés dans l'enclos littéraire deux jours durant, nous avons eu le temps de tisser des liens certains. Nous avons tous deux les mêmes passions et nos attentes professionnelles s'avéraient similaires. Dès lors, j'avais, pour ce jeune homme, une profonde sympathie ; et ce malgré les nombreuses critiques que je pouvais adresser à l'égard de son ouvrage. Moi-même passionnée par l'écriture, je désirais être publiée. Si je n'avais jamais cédé à l'édition à compte d'auteur, je comprenais toutefois son erreur, intrinsèquement liée à son besoin d'être lu. Durant nos heures perdues, alors que nous incarnions avec brio notre rôle de bétail, nous avons abordé la question d'un éventuel roman ou encore d'un recueil de nouvelles. Sa volonté de publier à nouveau était grande. Toutefois, il semblait avoir appris de ses erreurs. Si les bras d'*Edilivre* demeuraient ouverts, Mattia paraissait déterminé à ignorer son appel. Tel Ulysse attaché à son mât, il ne céderait plus. Je m'engageai dès lors à être sa bonne fée, celle qui l'aiderait officieusement à ne plus s'enliser dans ces filets éditoriaux mortels.

Coraline WALRAVENS





# DESSINE-MOI LE QUÉBEC

Les boutiques de seconde main représentent l'endroit rêvé pour découvrir une nouvelle culture, un pays encore inconnu. Au détour des étagères sont exposés les ouvrages qui ont rythmé la vie de plusieurs générations. Plus le livre est écorné, et plus le succès de l'oeuvre est important, semble-t-il. Cela faisait trois bonnes semaines que j'avais atterri au Québec, trois semaines que je prenais mes marques et que je m'acclimatais à un drôle d'accent empreint d'archaïsme et d'anglicisme. Soudain, elle était là, la couverture couleur lavande de Paul à Québec. Elle trônait fièrement devant les livres de recette à l'érable, même si son titre évoquait vaguement les célèbres aventures de notre gamine aux joues roses, Martine. L'auteur, Michel Rabagliati, est inconnu au bataillon. Le dessin en noir et blanc est presque naïf, dans une économie de traits. Sur la première page, en haut à gauche, j'apprends que l'ouvrage a raflé pas moins de six prix! Comment se fait-il que nous, depuis notre vieux continent, nous n'en ayons jamais entendu parler?



## Il était une fois la bande dessinée québécoise : du rire aux larmes

Petit détour par un aperçu rapide et partiel de l'histoire de l'édition graphique québécoise. Le dessin dans la presse québécoise a, comme en Europe, une longue tradition. Déjà au XIXe, paraissaient dans les journaux des chroniques satiriques sous forme de dessins. Avec l'avènement des grands quotidiens au siècle suivant, la bande dessinée se rend indispensable car elle permet de toucher un public majoritairement analphabète. Plus tard, entre les années 30 et 40, ce sont les Américains qui s'emparent du marché : les *comics* font rire et rendent compte des mentalités de l'époque. Ils envahissent le domaine de la bande dessinée nord-américaine, exerçant ainsi une concurrence déloyale pour les artistes québécois qui ne peuvent s'aligner sur les faibles prix proposés par les consortiums d'éditeurs américains. Certes, quelques caricatures de dessinateurs québécois paraissent dans des hebdomadaires et des revues pour jeunes au cours des années 50 et 60, mais les Québécois perdent totalement leur place au sein des quotidiens. À la même période, en Europe, la bande dessinée franco-belge a habilement utilisé à son profit une loi française de 1949, d'inspiration puritaine, censée protéger la moralité de la jeunesse. Cette loi, qui imposait de surcroît un quota de 25 % d'auteurs français dans chaque revue, a de fait bloqué la pénétration des *comics* américains, au grand dam de Mickey, notamment. Dans ce contexte, la BD franco-belge parvint à développer les revues pour la jeunesse dans une certaine sérénité. Toutes, en effet, datent de cette époque : *Spirou*, *Tintin*, *Line*, et tant d'autres. Rien de tel au Québec. Comme Paul, les enfants québécois ne peuvent trouver leur compte que dans les hebdomadaires européens.

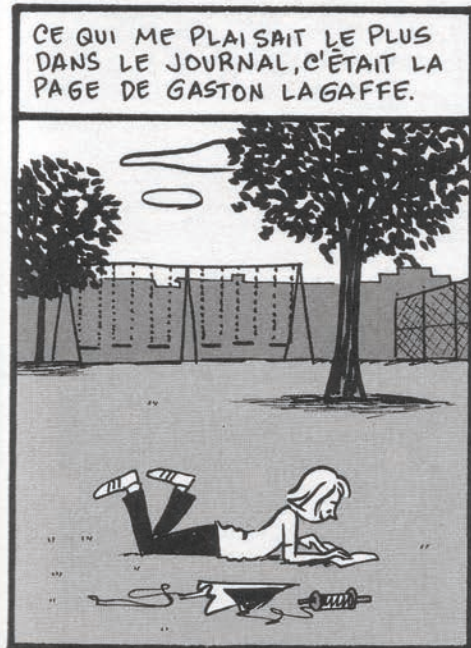
Il faudra attendre les années 60 pour voir un changement émerger. Cette époque, une vraie charnière aux yeux des historiens et plus généralement des citoyens québécois, est marquée par un renouveau politique, culturel et identitaire, au point qu'elle est communément appelée « Révolution tranquille ». La valorisation de la culture québécoise est en marche, on

réforme l'éducation, on reconnaît le statut de la femme, la démographie explose. Une conscience politique fleurit, appuyée sur une forte revendication de liberté d'expression. Dans un contexte pareil, l'humour et l'ironie constituent des moyens privilégiés pour exprimer ses revendications, et la bande dessinée québécoise trace son chemin dans cet environnement favorable, bénéficiant d'un début de reconnaissance. Des événements comme l'Exposition universelle de 1967 permettent à certains illustrateurs de se faire connaître internationalement. Les années 70 sont celles de la consécration pour le Neuvième Art. En effet, de nombreux *fanzines* voient le jour, des albums apparaissent sur les présentoirs des librairies, des groupes se créent. C'est seulement à cette époque que le Québec a récupéré le terrain occupé auparavant par les *comics* américains, avec reconnaissance à la clé : en 1975, un festival international est soutenu par l'Université de Montréal, et le festival d'Angoulême met sur pied une exposition consacrée à la BD québécoise, exposition qui sera montée ensuite au Musée d'Art contemporain de Paris. La presse suit le mouvement, enchantée par le phénomène, mais elle pronostique des retombées qui s'avéreront surestimées. Une critique spécialisée prend le relais, mais son impact reste limité, d'autant plus que les contraintes du marché québécois démoralisent les jeunes illustrateurs en devenir. Fin d'une première vague, même les plus motivés changent de cap et déposent leur crayon – et fin de notre détour.

### Un second souffle, enfin...

C'est sur un plateau d'argent que le Québec nous a été livré lors de la Foire du livre de Bruxelles, au mois de février dernier. En effet, en tant qu'invité d'honneur, il nous a fait parvenir une bonne quarantaine d'auteurs et d'illustrateurs, tous issus de sa meilleure cuvée.

Il existe donc une cuvée nouvelle ! Alors que je papillonne de table en table, une première constatation me frappe d'emblée : les auteurs québécois ne sont clairement pas snobés par le public. Au contraire ! Peut-on supposer qu'on



mesure là l'efficacité de la campagne menée par le comité organisateur de la Foire, ou existe-t-il une authentique curiosité pour cette littérature d'outre-Atlantique ? Quoi qu'on en dise, l'exotisme garde un charme particulier, souvent susceptible de plaire, si pas toujours. Mais ne faisons pas la fine bouche : il existe heureusement de bonnes raisons d'apprécier la nouvelle BD québécoise, au-delà de l'éphémère attrait de l'étranger.

Depuis la fin des années 90, celle-ci semble avoir enfin trouvé son domaine de prédilection en exploitant les récits de la vie quotidienne. Les dessinateurs et scénaristes québécois se détournent volontairement de la vie tumultueuse des héros de guerre ou des super-héros, pour aborder celle des Monsieur et Madame Tout-le-Monde : une musicienne atteinte de dépression, une petite fille victime d'harcèlement, ou un couple de petits vieux qui attendent de mourir. Même si leurs façons d'aborder l'histoire ou leurs manières de chatouiller le papier restent diverses – et heureusement d'ailleurs ! –, ces dessinateurs se rejoignent sur certains points. Un de ces points communs concerne une forme de naïveté dans le dessin, presque enfantin, et le rejet de la couleur. Les artistes refusent généralement – à raison – d'être catalogués dans un quelconque mouvement artistique, mais la tentation est forte de les associer aux initiateurs de la « ligne claire », le langage graphique typique d'Hergé. Chaque objet, chaque élément du décor est en effet délimité par un trait noir, net et unique, dans un rejet de réalisme.

On comprend aisément pourquoi ce genre de bande dessinée a du succès. Les Monsieur et Madame Tout-le-Monde, c'est nous, c'est notre vie, et ça nous parle qu'on soit Belge, Français ou Québécois. Les thématiques sont, si pas universelles, au moins parlantes pour les habitants d'un monde urbanisé et occidental : les colonies de vacances dans *Paul a un travail d'été*, le deuil dans *Paul à Québec*, ou encore le chômage et la fausse couche dans *Paul à la pêche*. Et puis, comme aime le rappeler Rabagliati, « *c'est une série assez familiale, 'y a pas de cul, 'y a pas de sexe,*

*'y pas de violence. Ce sont des relations humaines.* » Et ces relations humaines, Rabagliati les exploite avec talent. Il parvient à toucher ses lecteurs sans tomber dans le sentimentalisme, et à amuser sans avoir recours à un humour pesant.

Cette réputation doit vraisemblablement avoir franchi les frontières, puisque je dois affronter une file de longueur plus que raisonnable pour accéder à la table de Michel Rabagliati, ce qui prouve au moins qu'il a su tracer sa route intelligemment sous nos cieux, mais il est tout aussi manifeste qu'il n'a pas (encore) la renommée d'un Zep ou d'un Van Hamme. D'ailleurs, quand je lui demande s'il est difficile de se faire une place dans la BD en Europe quand on est Québécois, il me rétorque sur un ton jovial et enjoué que c'est évidemment plus compliqué de faire parler de son œuvre quand on n'a pas accès aux médias du pays en question. Il reconnaît aisément qu'au Québec, malgré l'absence totale de publicité de la part des Éditions de la Pastèque – maison qui édite *Paul* – ce sont les médias qui ont fait de lui la coqueluche du petit monde de la BD québécoise. *Paul à La Presse*, *Paul au Devoir*, *Paul à Radio-Canada*. Tout le monde en redemande. En Europe, sa situation davantage dans l'ombre est loin de lui déplaire : pour rien au monde, il ne quitterait ses éditeurs pour 3000 exemplaires de plus en se vendant au triptyque gagnant du Neuvième Art européen, à savoir Dargaud-Dupuis-Lombard. Il est conscient que l'accès à un public plus large, celui qui se compte en centaines de milliers de lecteurs, lui reste vraisemblablement hors de portée dans la mesure où il écrit pour adultes, et qu'il dessine en noir et blanc. Il se sent éloigné du duo québécois Dubuc-Delaf, auteurs de la série à succès *Les Nombrils*. Véritables stars de la BD jeunesse depuis quelques années, ces derniers ont préféré opter pour l'album cartonné, en couleurs, publié chez Dupuis, celui qui est en tête des présentoirs à chaque Noël. Celui qui est formaté pour convenir aux hebdomadaires, en proposant des gags à chaque fin de

page. Celui que toutes les petites filles s'arrachent. Forcément, c'est plus vendeur. Rabagliati, lui, se voit davantage comme une sorte de romancier. Chaque volume de *Paul* s'étale sur une bonne centaine de pages, et il n'est pas nécessaire de suivre un ordre particulier pour les lire : à chaque album, son histoire et ses thématiques.

À droite de la table de Rabagliati se tient une jeune femme aux allures introverties. Je lis son nom sur le carton posé devant elle : Isabelle Arsenault. Appliquée, elle réalise de magnifiques dessins pour les quelques personnes qui les lui réclament. La foule agglutinée devant Rabagliati ne lui accorde généralement pas un regard. Pourtant, j'observe son coup de crayon et je suis fascinée par ce qu'il dégage de sensible et d'épuré. Sans la troubler dans son travail, je feuillette les premières pages de la bande dessinée qu'elle cosigne avec l'écrivaine Fanny Britt aux Éditions de la Pastèque : *Jane, le renard et moi*. Plus tard, lors d'une conférence à la Foire du livre, elle expliquera qu'elle fut agréablement surprise de constater le succès de l'album autant auprès des jeunes que des moins jeunes. Superposer deux niveaux de lecture renforce considérablement l'impact d'une œuvre, c'est une évidence. La première constitue une lecture littérale, facile d'accès pour les enfants. Hélène, l'héroïne, est victime d'harcèlement à l'école. Dans le bus, pour éviter de croiser le regard des autres et se donner une contenance, elle se cache derrière *Jane Eyre*. Concentrée, elle admire la force de vivre de cette femme. C'est là qu'intervient le deuxième niveau de lecture. Une lecture poétique, naïve et sensible qui revisite le classique de Charlotte Brontë. J'admire l'audace dans le choix des couleurs : les dessins en noir et blanc lorsqu'il s'agit d'Hélène, se teintent d'orange vif ou de vert pomme lorsqu'intervient la courageuse institutrice. Même si le style est radicalement différent de celui de Rabagliati, j'apprécie à nouveau la touche enfantine, délicieusement régressive. Souvent, le coloriage se fait par hachures nettes, comme nous le faisons autrefois sur nos dessins d'école.



Pourrait-on considérer les éditeurs de La Pastèque et sa ligne éditoriale particulière comme les initiateurs d'une nouvelle ère de la bande dessinée québécoise ? Ils ne refuseraient sans doute pas le compliment, mais il faut tempérer l'hypothèse en reconnaissant qu'ils ne sont pas les seuls à explorer la nouvelle veine qui sacralise la banalité du quotidien. Chez Pow Pow, une petite maison d'édition québécoise qui vient à peine de sortir de l'œuf, Zviane a publié deux œuvres phares. La première, sortie en 2010, s'intitule *Apnée*. Non, il n'est pas ici question de relater les exploits d'une nageuse olympique, mais bien de montrer les tribulations d'une jeune musicienne qui boit la tasse. C'est le récit de la vacuité de la vie et de l'incapacité des proches à voir les maux qui nous rongent. D'ailleurs, toujours dans ce dessin de type ligne claire, aucun personnage n'est représenté avec des yeux. Coïncidence ? Probablement pas. C'est un récit poignant, où l'auteure se

garde bien de donner des leçons psychologisantes qui expliqueraient les raisons d'un tel mal. Un récit très peu bavard, qui nous prouve une fois de plus qu'un beau dessin vaut mieux qu'un long discours.

Trois années après la parution de ce bijou, Zviane épate à nouveau avec *Les Deuxièmes*. Il s'agit cette fois d'un huis clos, mettant en scène un couple illégitime de Québécois. À nouveau, l'auteure ne se lance pas dans une justification de leur trahison envers leur conjoint respectif, pas plus d'ail-



leurs que dans une condamnation. On ignore pourquoi ils se retrouvent dans cette maison, et comment ils se sont rencontrés. On assiste juste au temps qui passe, à leurs disputes parce qu'ils ne parviennent pas à déboucher une bouteille de vin, à leurs moments de tendresse lovés l'un contre l'autre, à leur complicité lorsqu'ils poussent la chansonnette, chacun assis devant un piano.

En plus de ces quelques maisons d'édition québécoises, en Europe aussi, certains scénaristes et illustrateurs se sont emparés des récits de la vie quotidienne. En France jus-



TU CONNAIS LAURA DE L'UNIVERSITÉ, VOUS AVEZ ÉTUDIÉ ENSEMBLE.

COMME LA PLUPART DES GENS QUI ONT ÉTUDIÉ EN MUSIQUE, ELLE N'EN FAIT PLUS VRAIMENT AUJOURD'HUI.

DANS 3 ANS, ELLE FERA UN VOYAGE AU VIET-NAM QUI CHANGERA SA VIE. ELLE IRA S'INSTALLER LA-BAS AVEC UN ANGLAIS.

Apnée, Zviane. Tous droits réservés. ©

tement, en 1990, apparaissait une maison d'édition d'un genre nouveau : l'Association. Ses créateurs, dont les projets avaient été refusés par les maisons d'édition traditionnelles, s'étaient réunis autour d'un même but : proposer une bande dessinée alternative. Aujourd'hui, il est difficile de croire, au vu de leur succès, et de la notoriété des « stars » qu'ils ont placées sous les projecteurs – David B., Marjane Satrapi ou encore Joann Sfar pour ne citer qu'eux – qu'il n'en ait pas toujours été ainsi. On n'explique donc que partiellement la spécificité québécoise en invoquant son appétence pour la vie quotidienne. Il faut y ajouter sa capacité à explorer les tréfonds du Québec, au sens géographique, certes, mais aussi langagier. Quelques pages feuilletées dans *Paul* permettent de se faire une idée. Rabagliati dépeint la vie montréalaise

avec une justesse surprenante. Le temps où l'image du Québec se limitait au trappeur et à l'original est révolue : place à la métropole, aux *buildings* et au franglais. Selon Rabagliati, cela explique en partie la popularité de la série au Québec, car au-delà du récit personnel de Paul, c'est l'histoire d'une génération québécoise qui nous est contée, des années 60 à nos jours. Et « *le Québécois aime qu'on lui montre son reflet* », rappelle-t-il amusé. Pour ne citer qu'un exemple, l'auteur illustre avec humour cette société québécoise des années 60 encore dominée par une Église catholique puissante, mais en perte de vitesse.

Rabagliati ajoute que chez nous, un Européen pourrait très bien lire cette série en guise de préparation avant d'atterrir en Nouvelle-France. Il aura d'emblée un bon préambule de



Paul à Québec, M. Rabagliati. Tous droits réservés. ©

l'histoire de cette région, des relations humaines, des paysages locaux, mais aussi de la langue. On s'éloigne avec lui de la rigueur linguistique quasi-militante de Michel Tremblay, le dramaturge qui avait popularisé le *joual* il y a quelques années, pourtant aussi d'origine montréalaise, lorsqu'il semblait primordial, dans les années 60 et 70, de prouver sa légitimité langagière en exacerbant les québécismes. Rabagliati nous offre un langage authentique et actuel, sans excès, sans autocensure. Il précise tout de même que si les dialogues sont écrits dans un montréalais actuel, la narration, quant à elle, est rédigée en français international. Peut-on y voir un choix éditorial afin de faciliter la réception en Europe ? Notons que de son côté, Zviane ne fait pas dans la demi-mesure avec sa trilogie *L'ostie d'chat*. Cette série dépeint le quotidien banal mais surtout hilarant de Jasmin et de son groupe d'amis, le tout dans un canayen pleinement assumé. Lors d'une rencontre en librairie au mois de février dernier, elle explique qu'elle enregistre généralement deux types de réceptions opposées parmi ses lecteurs européens : soit les gens adorent, soit ils détestent. En tout cas, une chose est sûre, elle ne laisse personne indifférent. Elle ajoute que les personnes ayant dévoré son œuvre sont également celles qui se sont déjà rendues au Québec et qui, en plongeant dans cette lecture, activent une certaine nostalgie par rapport à leur voyage outre-Atlantique. À l'inverse, ceux qui n'apprécient guère son œuvre, lui reprochent généralement un langage trop cru, trop vulgaire, voire incompréhensible. Il est vrai qu'en sept tomes d'existence, Rabagliati n'a introduit qu'un seul « *tabarnac* » dans *Paul a un travail d'été*, là où les « *criss* », « *ostie* », et « *tabarnac* » se retrouvent à la pelle chez son homologue féminin.

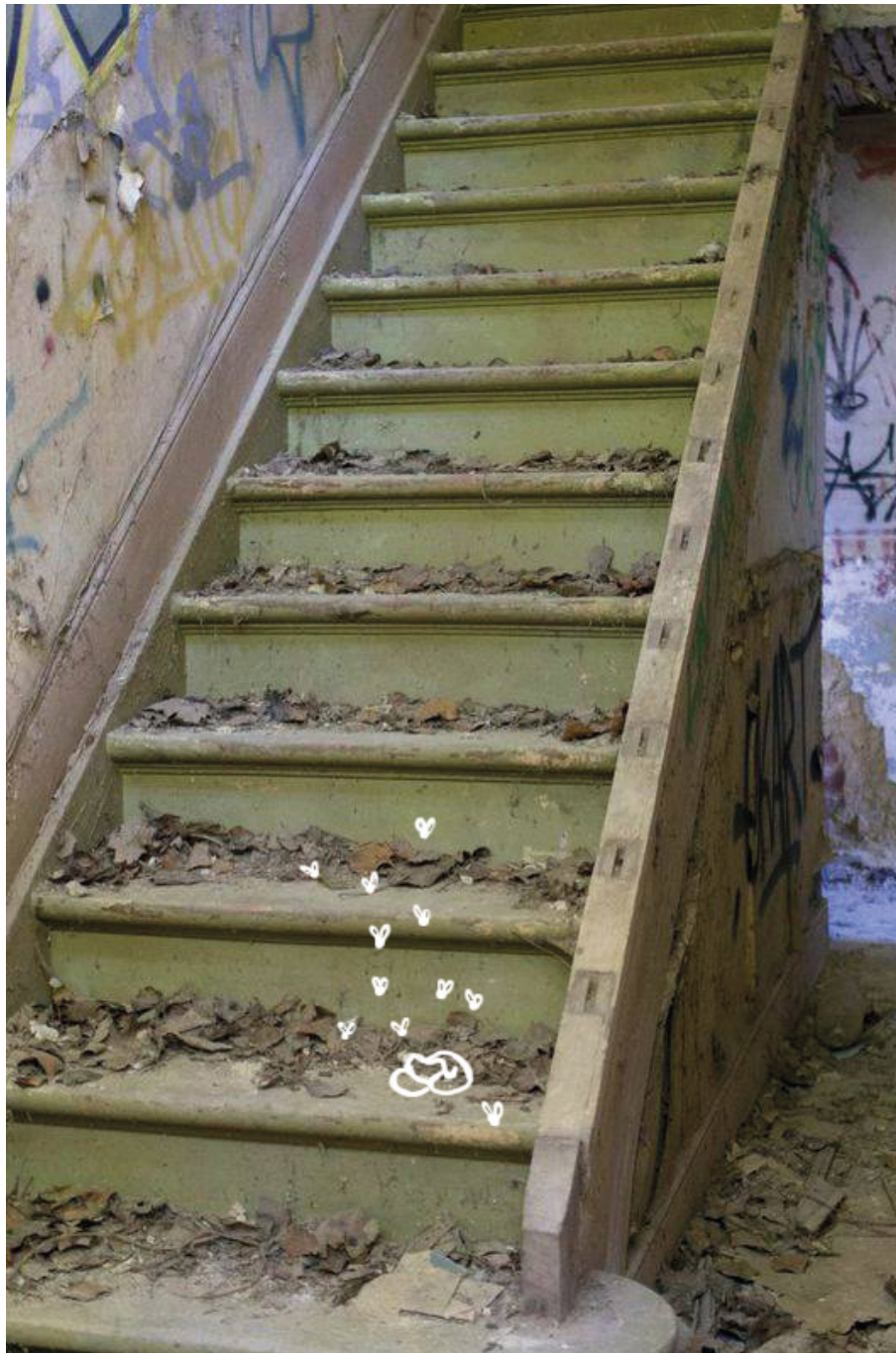
La BD conquiert petit à petit un statut qui la sort de son champ initial, confiné à l'univers des adolescents et aux quelques pays qui l'avaient cultivée, dont le nôtre. Elle s'anoblit peu à peu en s'attachant un lectorat adulte en même temps qu'elle se mondialise, en reconnaissant des écoles nationales qui n'appartenaient pas à son terreau de

départ. Ce processus a fait une place à la bande dessinée québécoise, dont j'espère vous avoir convaincu qu'elle peut aussi légitimement revendiquer son ancrage national spécifique que son insertion dans le paysage culturel européen. Mais il lui reste encore du chemin à parcourir pour être reconnue au même titre que la BD franco-belge...

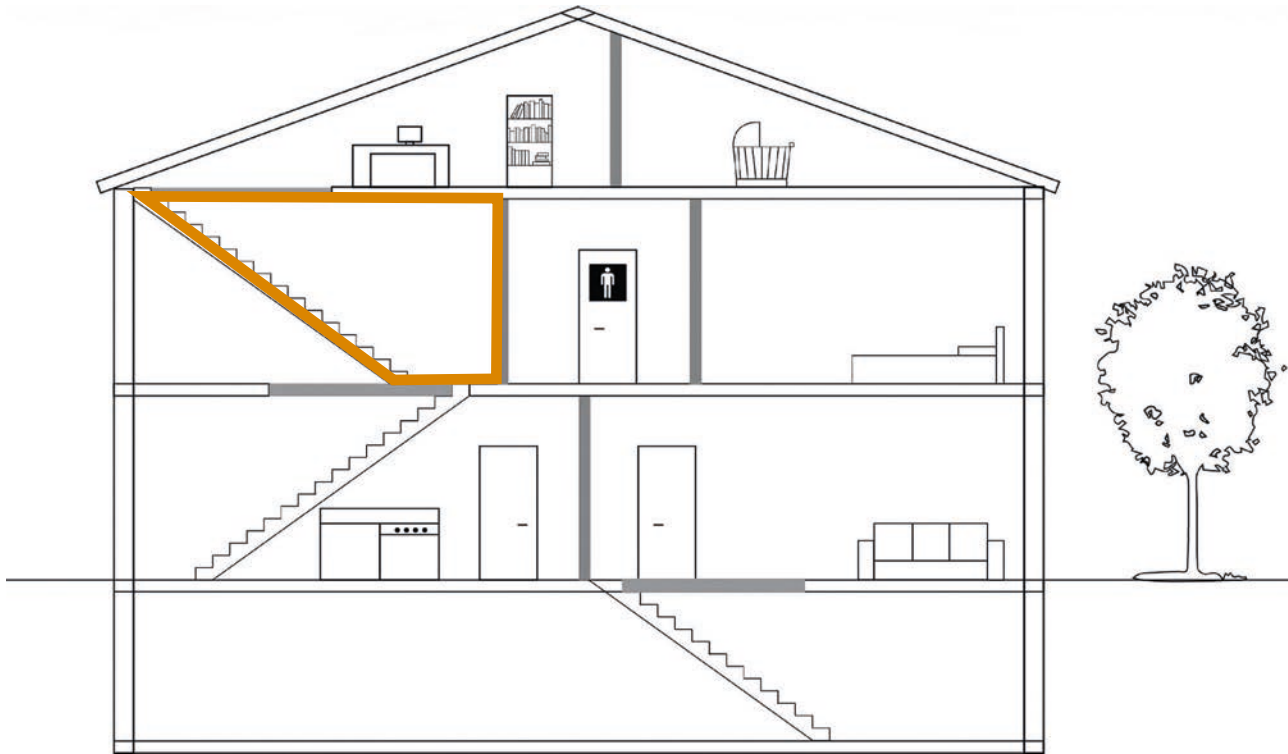
Charlotte GILLIS







# ESCALIERS DU HAUT



MON BEAU CHATEAU DE FRANCE...  
...L'AUTEL D'UN SACRIFICE VAIN



# MON BEAU CHÂTEAU DE FRANCE...

Après un master en sociologie, Alice, 25 ans, est allée vivre à Noisy-le-Grand comme « volontaire découverte » avec l'association ATD Quart Monde de septembre 2013 à août 2014. Extraits d'un témoignage sur la vie au coeur d'une ville-cité.

## ATD Quart Monde

« C'est une association qui porte un regard particulier sur la pauvreté en considérant que les personnes pauvres sont détentrices d'un savoir unique, d'une expertise que personne d'autre ne peut avoir au sujet de la pauvreté. Les initiales ATD signifient « Agir Tous pour la Dignité ». On est vraiment dans l'idée que les personnes pauvres ne sont pas des misérables assistés et que les volontaires ne sont pas des assistants. Par exemple, on ne fait pas du tout la charité : pas de nourriture, pas d'argent, pas de vêtements,... On pense que les plus pauvres sont acteurs de leur changement et les volontaires sont là avec eux pour apprendre d'eux et les accompagner dans ce processus. En master 2, j'ai fait un stage chez ATD qui consistait à mener une recherche pour eux sur les inégalités scolaires et à animer des bibliothèques de rue. J'avais envie de bosser encore avec cette association et de partir avec eux, mais la vision d'ATD, c'est de ne pas t'envoyer te confronter à la pauvreté du tiers-monde sans connaître la pauvreté de ton pays. Je suis donc partie comme "volontaire découverte" habiter dans la banlieue de Paris, à Noisy-le-Grand. Ma "mission" sur place était de travailler au niveau de l'emploi avec les plus pauvres. J'étais payée par ATD le montant du R.S.A. [Revenu de Solidarité Active ndlr] donc environ 490€ par mois et je m'en suis tenue à ce montant pour me mettre au plus près des conditions des habitants de la cité ».

## Noisy-le-Grand

« Quand tu prends le RER vers Noisy, tu es à Paris, la belle ville. Puis tu fais trois arrêts et tu as vraiment l'impression d'être la merde qu'on ne voulait pas avoir là-bas. Moi, je ne suis pas banlieusarde et pourtant je le ressentais très fort. Quand tu t'éloignes, tu ne vois plus que des tours. Je me souviens d'une femme de la cité qui m'avait dit alors qu'elle y avait plus ou moins trouvé un job : "Paris, mais c'est pas pour nous Paris". J'ai trouvé ça vachement dur de voir comment la pauvreté subjectivise ta manière de voir le monde. Qui se dit dans notre milieu : "Cette ville, ce n'est pas pour moi, je ne suis pas assez bien pour cette ville" ?

On n'était pas dans les tours mêmes mais un peu plus loin, dans des immeubles de cinq étages. Je me souviens que quand je suis arrivée, je me suis dit : « ça doit être super chaud de vivre dans ces tours », mais en fait, au bout d'un an, tu comprends que c'est l'endroit où on était qui était le plus « dangereux » parce que nous vivions dans une cité qui est un centre d'hébergement de réinsertion sociale. Ce sont des gens qui ne sont même pas locataires sociaux, ils sont "assistés", ils viennent directement de la rue, ils dormaient parfois chez des potes ou dans leur voiture. Pour eux, aller dans les gros buildings, ça veut dire que tu deviens locataire et que tu as plus d'indépendance. Mais dans cette cité, tu as aussi des gens qui sont là depuis vingt ans alors que normalement, c'est un lieu

transitoire qui leur permet de reprendre pied avant de devenir locataires. Ça s'appelait "la cité du Château de France".

À ma petite échelle, je voyais à quel point c'était dur, psychologiquement mais aussi physiquement de vivre dans ce quartier. Parce que c'est moche : juste en face de nous, il n'y avait que des gros buildings, pas de parc, quasiment pas de verdure. Aucun effort n'est fait au niveau urbanistique, tout est prévu pour être juste fonctionnel. Puis, tout est dégradé et les choses mettent 3000 ans à se réparer. Tu te sens un peu comme de la merde, tu te dis « pour nous, ça ne vaut pas la peine » quand le gardien met deux mois pour réparer un carreau cassé qui donne accès à toute la cage d'escalier de ton immeuble. Je ne me rendais pas compte de l'importance du milieu physique dans lequel tu habites et de la manière dont il peut influencer sur ton moral ».

### Au jour le jour

« Le bruit, c'est le pire. Tu entends tous tes voisins tout le temps. C'est super mal insonorisé, tu n'as jamais de moment de répit. En dessous de chez moi, il y avait quatre chiens, deux chats. Au-dessus, il y avait une femme qui se faisait taper dessus. Pendant la nuit, parfois, j'étais réveillée par cette femme qui criait. Tu entends "à l'aide, au secours", tu ne sais pas quoi faire, tu as peur. Je comprenais à la fin que les voisins ne puissent plus se voir les uns les autres parce que tu en as marre de les entendre tout le temps, les bâtiments sont trop mal foutus. Il y a aussi les odeurs. Celles de la nourriture et ce n'est pas chouette d'être tout le temps dans les odeurs des autres. Puis, c'est horrible de dire ça, mais il y a aussi l'odeur de la pauvreté. Les gens n'ont par exemple pas toujours les moyens d'avoir une machine à laver. Et il y a aussi beaucoup d'animaux, dont certains font leurs besoins dans la cage d'escalier. Quand tu vas chez les gens, ça te prend comme ça, mais tu es tellement contente qu'ils t'aient ouvert leur porte que tu ne veux pas te dire "mais ça pue ici", même si ça pue vraiment. Les odeurs,

c'est une chose à laquelle je ne me suis jamais habituée. Malgré les problèmes de voisinage, les coups bas, il y a une vraie solidarité au niveau des familles. Il y avait par exemple une femme qui détestait sa voisine du dessus qui faisait plein de bruit et se droguait. Mais par contre, elle allait chercher les enfants à l'école et s'occupait d'eux quand leur maman pétaït des câbles et ne revenait pas le soir. Les enfants sont vraiment un vecteur de solidarité entre les familles de la cité ».

### (II)légitimité

« Je me suis jamais sentie à ma place dans cette cité parce que ce ne sera jamais ma place. Ce n'est pas quelque chose que j'attribue à mon caractère mais fondamentalement aux inégalités, au fait qu'on ne vit pas les mêmes choses. Les gens de la cité sont hyper méfiants par rapport à tout ce qui relève de l'aide extérieure. Pour eux, si on va les aider, c'est dans une optique de contrôle, donc il fallait leur dire : " Je ne suis pas assistante sociale, je ne suis pas de Pôle Emploi, je viens juste avec toi t'aider, te soutenir, te motiver, te donner l'envie de travailler, et surtout je voudrais que toi, tu me racontes ton expérience de travail". Toute la première partie de mon année a consisté uniquement à établir un lien de confiance et à ce que les gens acceptent de m'ouvrir leur porte et de m'expliquer un peu leur parcours professionnel. Au bout de 6 mois, je me suis sentie acceptée, mais ça veut surtout dire que les gens tolèrent ta présence. Même s'il y a des gens avec qui j'ai eu une super relation, tu restes toujours l'étrangère. Ça m'a aidé pour gérer le côté voyeurisme parce que tu dois faire tes preuves pour rentrer chez les gens. Tu dois montrer qui tu es vraiment, un peu te dévoiler. Du coup, quand j'ai été acceptée, je ne me suis jamais sentie voyeuriste parce que, justement, j'avais trop bataillé. À Noël, j'ai reçu une carte du mec qui m'avait le plus de fois fermé la porte au nez et avec qui j'avais eu beaucoup de difficultés à avoir une vraie relation. C'était tout simple, mais pour moi être reconnue comme ayant quand

même de la valeur pour eux alors que j'étais une volontaire ATD parmi plein d'autres, c'est le plus beau des cadeaux »

## Travailler sur l'emploi selon la logique d'ATD

« Dans la logique d'ATD, si tu veux vraiment travailler au niveau de l'emploi, il faut d'abord comprendre ce que c'est pour les plus pauvres. Ils m'ont dit dès le début : "On voudrait que tu travailles avec les familles de la cité et que tu les aides à trouver un emploi. Tu vas voir, tu vas partir au bout d'un an et il n'y aura personne qui aura retrouvé un emploi, mais pour nous, le plus important, c'est de comprendre ce que quelqu'un de la cité cherche quand il cherche un boulot, comment il s'y prend,...". Pour moi, c'était vraiment un travail de sociologue de terrain d'aller interviewer les gens, de les accompagner à leurs rendez-vous Pôle Emploi, de voir comment ils se faisaient traiter. C'était un travail de connaissance de ce qu'est le travail pour les plus pauvres. C'était très frustrant au début parce que j'ai mis beaucoup de temps à comprendre cette démarche. On est tellement dans une société qui nous pousse à avoir des résultats concrets directement que, quand j'avais des contacts avec des gens, je leur disais : "Je vais t'amener plein d'annonces d'offres d'emploi, on va retaper ton CV ensemble". Je voulais tout faire pour eux alors que la logique d'ATD, c'est que tu fais avec les gens, tu vas à leur rythme et c'est comme ça que tu comprends ce que c'est. Et effectivement, ça me rendait dingue. On mettait deux heures à taper trois lignes de CV, parce qu'il y a des difficultés au niveau de l'informatique mais il y a aussi toute la difficulté à s'exprimer, à lire. Tu sens que si tu ne vas pas au rythme de la personne, tu la perds complètement ou alors elle devient vraiment ton assistée, ce qui n'est absolument pas le but.

À la fin de l'année, j'ai remis tout un rapport sur ce que j'avais découvert du travail des plus pauvres, et c'est vrai que je suis

**C'est cette inactivité qui tue les gens et qui les rend passifs. Pas que ces gens-là soient plus faibles, mais ils sont mis dans des situations qui ne favorisent pas l'épanouissement, ils n'ont pas de but dans la journée à part voir l'assistante sociale et reprendre les enfants à l'école.**

partie et qu'aucun n'avait trouvé un emploi. Mais, en même temps, c'est aussi ça la dignité pour ATD : si c'était moi qui avais tout à fait réécrit leur CV, trouvé des offres d'emploi, répondu, ils ne s'en seraient pas sortis tout seuls. C'est ça qui est la force du truc : je ne fais pas les choses pour eux mais avec eux, j'apprends avec eux, je leur apprend aussi quelques trucs mais j'apprends surtout moi ».

## Inactivité

« Je parlais avec une volontaire d'ATD qui avait vécu en Haïti dans un bidonville où les gens vivaient dans des conditions bien pires qu'en France parce qu'il y avait plein de soirs où ils ne savaient pas donner à manger à leurs enfants. Mais elle disait que les gens étaient plus épanouis et que c'était moins dur de vivre là-bas, alors que matériellement, ils étaient

beaucoup plus démunis. En fait, comme le travail au noir est beaucoup moins réglementé, ils partaient la journée, ils avaient une activité quand même. Ils se mettaient en marche avec un petit projet, un truc à faire. Dans la cité, ce qui détruit les gens, c'est que quand tu n'as pas de boulot, tu n'as pas de position sociale, puis, surtout, la journée tu n'as rien à faire.

Lors des entretiens, je me suis rendu compte que les gens font leurs calculs, ils ne sont pas cons. Quand ils touchent le R.S.A., ils ont les soins médicaux gratuits et le passe Navigo, ce qui est un vrai plus parce que ça coûte très cher et que tu es bloqué dans la cité où il n'y a pas d'emploi si tu ne sais pas te déplacer. Et limite, ça coûte plus cher d'avoir

un emploi rémunéré où tu vas peut-être gagner plus que les 470€ du R.S.A. mais où aller à ton boulot va te coûter cher et où tu n'auras plus les soins de santé gratuits. Si les politiques étaient plus conscients de ça, peut-être qu'ils feraient des salaires minimaux plus élevés, ou des salaires minimaux où tu as quand même le Pass Navigo (1). Je pense qu'ils sont

à côté de la plaque parce qu'ils ne se rendent pas compte des réalités. Ils ne sont pas de mauvaise intention, au moins à la base, mais je pense que les choses devraient être plus concertées avec des acteurs de terrain. L'idéal, ce serait avec les gens de la cité.

C'est cette inactivité qui tue les gens et qui les rend passifs. Psychologiquement, c'est le pire à vivre, il y a beaucoup de problèmes de dépression. Pas que ces gens-là soient plus faibles, mais ils sont mis dans des situations qui ne favorisent pas l'épanouissement, ils n'ont pas de but dans la journée à part voir l'assistante sociale et reprendre les enfants à l'école. Et s'il y a un truc que les gens disent, c'est qu'ils sont prêts à faire n'importe quoi pour avoir un boulot, un projet.

Cette inactivité concerne tous les domaines, je n'imaginai pas, mais une maman m'avait dit une fois : "Si j'avais un boulot, même avec mes voisins, ça se passerait mieux. Parce que le problème ici, c'est que déjà, on s'entend tout le temps, mais surtout le matin, comme on n'a tous rien à faire, on se retrouve à s'épier les uns les autres parce qu'on n'a rien, on n'a pas d'activité". C'est vraiment un cercle vicieux : comme tu ne fais rien, tu crois que tu n'es capable de rien et qu'on ne va jamais t'embaucher parce que tu ne vaux rien. »

### Idées reçues

« J'ai remarqué, en en parlant avec d'autres volontaires, que les primo-arrivants qui se retrouvent à la rue sont souvent des gens qui vont rester le moins longtemps dans cette cité. Ils vont être le plus vite indépendants, parce qu'ils ont un parfois un diplôme, qu'ils ont plus de ressources que le quart-monde français qui est dans cette cité depuis vingt, trente, quarante ans, qui est né là-dedans. Donc les primo-arrivants, même s'ils avaient moins de ressources familiales, trouvaient plus des jobs à droite et à gauche, et partaient plus vite. Le pire, c'est le quart-monde français, et je pense que c'est la même

chose en Belgique. Cette vision de tout mettre sur le dos de l'étranger est absolument fausse.

Je pense aussi que les gens qui vivent dans la pauvreté ont plein de débrouille qu'on n'imagine même pas. Il y a une vraie créativité. Pour te donner un exemple concret, il y avait un gars qui s'était fait virer de son boulot et il m'avait dit : "T'inquiète, Alice, j'ai un tout bon filon". En fait, il était noir et avait un pote noir aussi qui avait trouvé un job mais pour finir ça ne l'arrangeait plus de faire ce boulot-là. Et donc, il allait avec la carte d'identité de l'autre travailler à cet endroit. Et je lui disais : "Mais tu vas te faire appeler O. alors que tu t'appelles T., comment tu vas répondre ?". Il me répondait : "T'inquiète, je m'entraîne déjà à la maison". Et c'est tous des trucs comme ça que tu n'imagines pas. Et cette débrouille qui existe, c'est quelque chose de chouette, de positif, ce ne sont pas des misérables ».

Ce qui m'a aussi aidé à tenir le coup, c'était de me rendre compte à quel point c'était formateur comme expérience, à quel point j'apprenais énormément.

### La violence de la pauvreté de 2 à 99 ans

« Comme ATD mise beaucoup sur l'éducation, ils ont mis en place un centre Montessori (2) pour agir dès l'enfance. Dans la cité, il y a une différence énorme entre les enfants qui vont à ce centre et ceux qui n'y vont pas. Dès deux ans, ceux qui y vont parlent, marchent, font plein de trucs et puis à côté, les enfants qui n'y vont pas ne touchent rien, ne parlent pas, parce qu'ils ne sont pas du tout stimulés. Dès deux ans, ils sont marqués par la pauvreté.

Ensuite, à l'école, les enfants sont vus comme les habitants de la cité Château de France. Je me souviens par exemple qu'ils ne pouvaient pas aller à la cantine scolaire qui pratiquait des prix de restaurant et qu'ils devaient rentrer le midi. Il y avait plein de mécanismes comme ça où tu sentais que les gens étaient directement catalogués. J'ai vraiment compris durant cette année que la violence de la pauvreté n'est pas seulement économique mais est beaucoup plus d'ordre psychologique, faite par la société plus insidieusement. Le fait que ce soit toujours la culture des classes favorisées qui est



dominante et qui écrase les autres, ce n'est pas juste dans les livres de sociologues, ça se vit vraiment au quotidien. D'ailleurs, une chose qui m'a vraiment frappée chez les gens quand je faisais des interviews avec eux et que je leur demandais ce qu'ils avaient envie de faire, c'est que l'idée d'épanouissement, de trouver un boulot dans lequel avoir des défis, se dépasser était absente. Il y avait juste l'idée d'avoir un salaire, une occupation et de pouvoir vivre un peu plus décemment. Et là, je me suis dit que c'est fou comme la pauvreté n'est pas que physique. Au-delà des traits marqués, de l'alcool, ça s'inscrit dans le mental, dans la manière de se voir soi-même. J'ai vraiment réalisé en vivant là-bas comment la pauvreté peut attaquer ton image de toi. Mon pire souvenir, c'est quand un homme est décédé dans la cité. Ce gars est mort dans son appartement tout seul. La pauvreté, c'est aussi la solitude. Cet homme était mort depuis deux jours quand des volontaires d'ATD ont dit qu'on ne le voyait plus et qu'il fallait aller voir ce qui s'était passé. Quand je suis entrée chez lui, j'avais jamais vu un état de délabrement pareil, je me suis dit "c'est pas humain qu'un homme vive dans un truc comme ça". À la fin, il était alcoolique et malade et quand j'ai dû aller ranger seule son appartement avec son ex-femme, il y avait des excréments partout, l'odeur de la mort, l'odeur de la pauvreté. Tu voyais vraiment comment la pauvreté pouvait attaquer la dignité humaine. J'ai eu beaucoup de mal ce jour-là, parce que oui, il y avait des moments de violence dans la cité, des combats au couteau, oui, tu es face à des filles qui sont enceintes à 16 ans. Mais le plus dur, c'est la solitude, le fait de sentir le rejet de la société ».

### Une expérience à recommander ?

« Je conseillerais d'office de faire ce que j'ai fait à beaucoup de gens – y compris ceux qui décident des politiques sociales - mais en étant encadrée, en ayant comme moi des soutiens, et d'autres volontaires qui vivent là en même temps, parce que le pire c'est quand tu te sens seule. Ce qui m'a aussi aidé à tenir le coup, c'était de me rendre compte à

quel point c'était formateur comme expérience, à quel point j'apprenais énormément, et je ne voulais pas abandonner ça. Je suis certaine que je l'aurais mieux vécu si j'avais fait tous les jours l'aller-retour Paris-Noisy et que le soir j'étais avec mes potes. Le fait d'être là le week-end, le soir, de partager tout le temps ce quotidien, ça m'a tué mais c'est ça qui a permis, non pas que je comprenne, mais que j'appréhende, de manière très minime, ce que c'est que vivre dans une cité. Quand j'en suis revenue, je n'avais pas envie de retourner dans le milieu du quart-monde, même si maintenant je continue avec ATD, je n'avais pas envie que ce soit mon quotidien. C'est dur à dire, mais j'ai eu besoin d'avoir un moment où je reprenais ma "vraie vie" ».

(1) Carte à puce qui sert à utiliser les transports en commun en Ile de-France

(2) Pédagogie développée par le médecin Maria Montessori (1870 -1952) qui vise à « libérer l'enfant des obstacles qui empêchent le développement normal de sa vie ». La méthode envisage le développement de l'enfant comme passant d'abord par l'éducation des sens. Cette éducation se déroule dans un « milieu préétabli reflétant en miniature les modèles de culture et de civilisation, donnant à la fois la possibilité de créer et d'imiter » définition extraite de GIANNONI Gilbert, « MONTESSORI MARIA - (1870-1952) », Encyclopédie thématique Universalis



# ...L'AUTEL D'UN SACRIFICE VAIN ?

*Quand, en octobre 2013, j'ai appris le projet d'Alice alors qu'elle avait déjà quitté Bruxelles, j'ai tout de suite été mitigée quant à ce départ. D'une part, j'étais admirative, je me disais « voilà quelqu'un qui va au bout de ses convictions, qui s'engage pleinement dans la lutte qu'elle veut mener, quoi qu'il lui en coûte ». D'autre part, quelque chose dans ce projet m'a mise mal à l'aise, sans que je sache vraiment pourquoi. Je suis restée longtemps dans cet état d'entre-deux, de doute, et s'il y a une chose dont je suis à présent sûre, c'est que la démarche soulève contradictions et paradoxes qui, selon moi, sont révélateurs de nombreux aspects qui me déplaisent dans nos sociétés*

La vision sous-jacente à l'expérience «volontaire découverte» que propose ATD semble soutenir l'idée que le seul moyen de connaître la pauvreté et de comprendre les gens du quartier consiste à vivre avec eux leurs souffrances et leur quotidien pendant au moins un an. Sans remettre une seconde en question l'engagement et l'abnégation d'Alice, on peut légitimement se poser la question de savoir si, dans le fond, cela ne signifie pas que nous, humains, sommes incapables d'empathie; que l'unique moyen que nous avons de saisir les douleurs et les problèmes rencontrés par d'autres serait de vivre littéralement leur vie. Dans une approche quasi christique, nous serions donc voués à offrir notre corps en sacrifice car vivre à Noisy semble effectivement relever du sacrifice pour nous sentir concernés par le sort des autres hommes. Artistes des cités, rappers, journalistes, citoyens, pourquoi continuez-vous à crier? Personne ne comprendra rien à votre charabia tant qu'il n'aura pas vécu dans sa chair l'enfer que vous décrivez.

Ce qui me gêne le plus, c'est que ce sacrifice semble être en grande partie accompli en vain. Il n'a pas pour but de faire avancer une cause juste. Alice nous dit clairement qu'ATD savait que son travail sur l'emploi n'aurait aucun impact. Ce sacrifice, elle le fait pour elle-même, suivant cette même logique individualisante que j'évoquais plus haut. Mettre au

tant de moyens dans un projet qui n'a pour ainsi dire aucune plus-value en matière de lutte contre la pauvreté mais a pour unique objectif la formation d'une seule personne se décrivant elle-même comme favorisée semble pour le moins incohérent pour une organisation de bien public. Ne pas vouloir adhérer à une vision paternaliste de l'assistance pour les pauvres me semble légitime. Le constat de l'impuissance d'un individu que semble en tirer ATD Quart Monde beaucoup moins. D'autant plus que cela semble justifié d'utiliser les fonds (1) destinés à cette action pour nourrir la culpabilité de jeunes favorisés en questionnement face aux inégalités qui marquent notre société.

Le budget annuel d'ATD Quart monde Belgique est composé à 40% de subsides publics, pour un montant s'élevant à 612 040€.

Même si l'on peut imaginer qu'une personne ayant fait une telle expérience en voit sa vie et son engagement durablement marqués, il me semble impossible d'imaginer de former l'ensemble des citoyens à une école si coûteuse en moyens humains, temporels et financiers quand bien même on adhérerait à la vision de l'individu et de la pauvreté qu'elle induit. Car au-delà de la question de l'empathie, il me semble intéressant de s'attarder sur la vision défendue des personnes

précarisées et de la lutte contre la pauvreté. Contrairement à ce que semble défendre l'association ATD, il est selon moi possible de développer un discours de l'aide aux personnes précarisées qui ne soit ni paternaliste ni dépourvu de dignité. En effet, l'extrême pauvreté décrite par Alice et les conséquences qui en résultent s'apparentent selon moi à un traumatisme. Est-il dès lors vraiment impossible d'intégrer le mot «aide» et «assistance» à la lutte contre la pauvreté sans tomber dans l'infantilisme et la charité? S'il est sans doute tout à fait nécessaire de rendre les personnes précarisées actrices de leur propre émancipation, il me semble aussi qu'elles sont dans des situations telles qu'elles ne peuvent en sortir seules. Une solution collective au minimum, sociétale au mieux, est dès lors nécessaire pour lutter contre la pauvreté. Pour cela, il me semble primordial de désindividualiser la problématique, malgré le marasme ambiant et le déficit de pertinence des politiques publiques. Car l'approche individuelle mène forcément au mieux à l'inaction, au pire à ce qui ressemble à du détournement non seulement d'argent public mais aussi –et c'est plus grave de l'engagement de tant de personnes qui espèrent réellement voir un monde libéré de l'extrême pauvreté.

Réponse inadéquate à un problème, argent destiné aux plus pauvres détourné pour les riches, renforcement de l'individualisme,... Est-ce là tout ce qu'il faut retenir du projet «volontaire découverte» pensé par ATD? Non. Avant tout, il est nécessaire d'insister sur le caractère authentique et humain de l'expérience qu'Alice a partagée avec nous et que je respecte infiniment. Le malaise dont elle nous parle lors du trajet de RER qui relie Paris à Noisy-le-Grand est celui qui devrait être ressenti par toute société qui accepte que de telles inégalités existent en son sein; celui que notre société semble si peu vivre. Face à cette indifférence ambiante, je peux comprendre que la tentation soit grande de considérer l'individu comme incapable de toute empathie et de vouloir à tout prix le plonger dans l'enfer quotidien que vivent d'autres que lui dans la même société. C'est cependant une

tentation à laquelle il faut selon moi résister car l'empathie existe bel et bien. Il semble difficile d'imaginer qu'Alice soit partie seulement pour elle-même et qu'elle n'ait été motivée au fond par une puissante indignation face à ce qui reste l'inacceptable de nos sociétés. L'engagement d'Alice semble au contraire constituer la preuve si pas définitive, au moins criante, que l'homme n'est pas voué à l'indifférence.

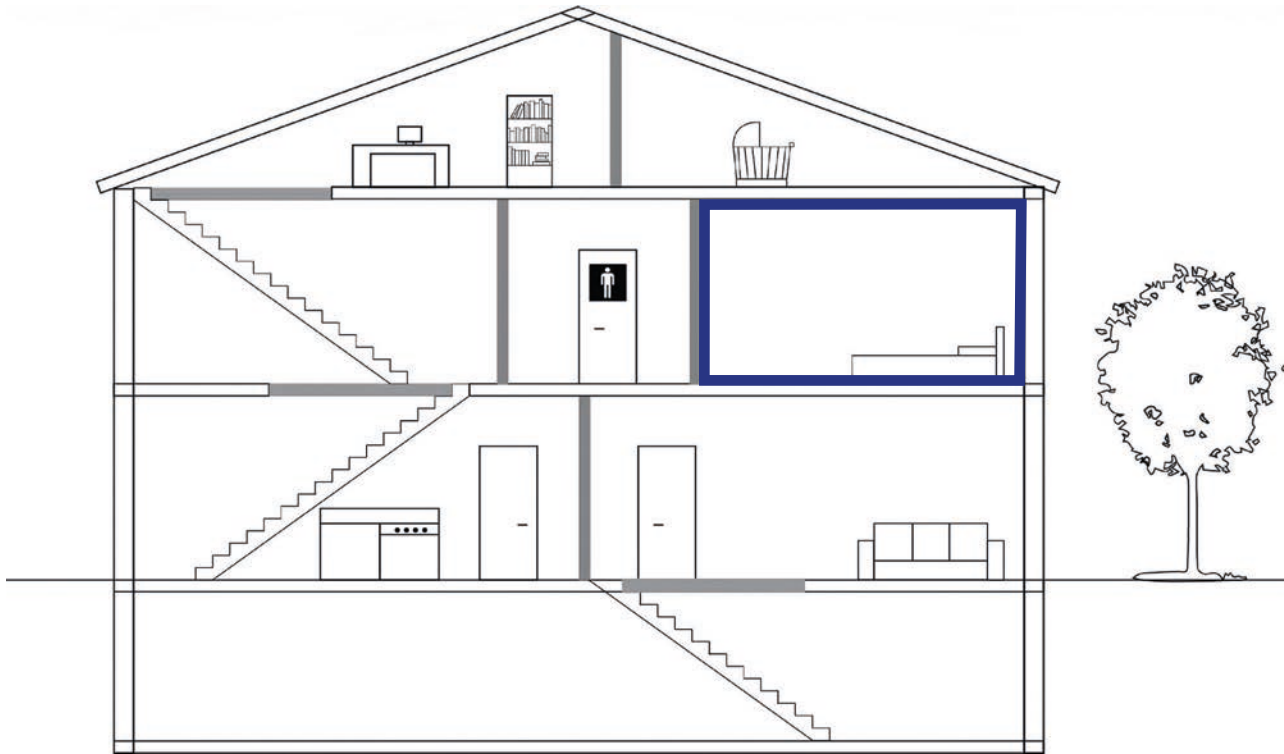
Elisabeth VANGANSBEK

(1) Le budget annuel d'ATD Quart monde Belgique est composé à 40% de subsides publics, pour un montant s'élevant à 612 040€ pour l'année 2012.





# CHAMBRE CONJUGALE



TROIS DERNIERS COUPS, LEVER DE RIDEAU  
PASSAGE(S) A TABAC





# TROIS DERNIERS COUPS

## LEVER DE RIDEAU

*En Belgique, une femme sur sept aurait été confrontée à au moins un acte de violence commis par son partenaire ou ex, au cours des 12 derniers mois. Une violence qui mène parfois l'homme à devoir se tourner vers une structure d'aide à la maîtrise du comportement. Commence alors une thérapie, un long chemin de croix en quête de l'absolution. Accompagnés par des psychologues, psychiatres ou assistants sociaux ces individus seront accueillis, encadrés et guidés tout au long d'un cycle aussi douloureux que salutaire. Docteur Lefort peut en témoigner. Approchant la soixantaine, le crâne dégarni, des lunettes rectangulaires affinant son visage sympathiquement rond, il exerce la psychiatrie depuis plus d'une trentaine d'années et anime des groupes de parole depuis seize ans. En 192 mois, ce psychiatre a vu défiler plus de 300 visages et autant d'histoires différentes qui constituent la trame d'une réalité épeurante. Pourtant, pour la comprendre il faut s'y plonger corps et âme. Dénué de tout stéréotype, apriori et autres préjugés stigmatisants, il s'agit de s'imprégner de ce nouvel univers pour en devenir le témoin privilégié.*

### Séquence 1 : Café, tchatche et tensions

#### Intervenants:

- Eugène Lefort, psychiatre du groupe.
- Jean, Simon, Léon, Kevin, Issam, Bruno.

Une centaine de mètres sépare l'arrêt de bus de la salle du groupe de parole. Un petit chemin délicatement pentu, bordant l'Avenue Marcel Thiry à Woluwe-Saint-Lambert, comme seul moyen d'accès. Puis une porte d'un brun foncé au vernis qui s'écaille ouvre sur une salle. 25 mètres carrés de carrelage, qu'on devine blanc malgré l'impact manifeste du temps, en guise d'accueil. Au milieu, un tapis rond, beige et neuf qui contraste avec l'ambiance vieillissante de cette salle. Autour, des chaises métalliques, style aluminium. Et encore autour, des personnes. Agglutinées près de la machine à café, tous les sujets de conversation sont abordés: la météo, les téléfilms indigestes de la veille, l'importance des repas équilibrés, la pollution. Un véritable salon de coiffure, à quelques détails près.

#### Simon entre dans la pièce

Simon

*Simon est le doyen de ce groupe. Approchant la quarantaine, il est présent dans ce groupe de parole depuis neuf ans maintenant. Bien qu'il soit considéré comme « guéri » depuis deux ans, il continue à venir. Blond aux yeux bleus d'1m88 et avoisinant les 100 kilos, il était trader autrefois. Avant que sa femme n'aille voir son patron pour lui parler de ses tendances violentes. Aujourd'hui, il se décrit comme « un ex-mari et un papa raté ». A se demander qui il a vraiment détruit, sa femme ou lui ?*

Salut Jean, ça va ?

Jean

*Un physique quelque peu enrobé, une tête bien ronde abandonnée de tout cheveu, un sourire naturel, il inciterait presque à lui donner le bon Dieu sans confession. Il ne mange pas de porc, a le teint timidement basané et parle couramment l'arabe. « Jean » doit être un nom d'empreint, une manière de se protéger. D'aucuns diraient que ça pourrait fausser les relations*

humaines. Mais pas ici. Ici, les codes sont différents. Et les relations aussi.

Salut Simon. Ouais ça va, j'ai passé une mauvaise nuit mais à part ça, je tiens le coup.

Simon

Tant que tu continues à réussir à venir c'est que c'est surmontable. Et toi Léon, quoi de neuf ?

Léon

Léon ? A priori, un homme frisant la trentaine. Il aime son café avec deux sucres et un filet de lait demi-écrémé mais ne supporte pas le football. Il est capable d'échanger sur quasiment tous les sujets du quotidien, hormis sur son passé. Personne n'a envie de se rappeler de mauvais souvenirs. Encore moins ces hommes.

Je me suis saoulé la gueule dans un bar toute la nuit et pendant une partie de la matinée. Mais si personne ne parle trop fort, je devrais arriver à vous supporter.

Simon

Si tu arrives à te supporter toi-même, je pense qu'on devrait pouvoir y arriver aussi... Putain les gars, il n'y a plus de café ! Kevin, c'est à ton tour d'aller en acheter.

Kevin

Jeune homme en guerre contre le monde entier, il se « la joue racaille » en portant des trainings et en mettant sa casquette à l'envers. A 25 ans, il est titulaire d'un double master en sciences-éco' et relations internationales. Pourtant, il prétend faire des ménages pour éviter les questions. Il ne parle plus à sa famille depuis cinq ans et s'est toujours débrouillé tout seul. Une accumulation d'ennuis qui l'aurait conduit à devenir violent. Enfin, d'après les rumeurs. Elles sont le principal vecteur de communication ici.

Étonnamment, on en sait plus sur chacun d'entre eux grâce aux rumeurs que par ce qu'ils veulent bien en dire

La flemme. J'irai demain.

Simon

Kevin le rebelle serait-il de retour ?

Kevin

Je t'emmerde.

Simon

Après cinq mois de thérapie, c'est dommage de rechuter.

Kevin

Demande à ta femme si j'ai rechuté.

Le psychiatre

Eugène Lefort a fait ses études au Canada, à l'Institut universitaire en santé mentale de Québec. Il est revenu en Belgique quand sa mère a eu le cancer des os. Son père battait sa mère. « Une expérience qui m'a donné envie de me spécialiser dans la violence conjugale », avoue-t-il. Et tous les membres du groupe s'accordent à dire qu'il est bon dans son domaine.

Ok ok, merci messieurs pour cette joute verbale aussi excitante qu'instructive, mais si nous commençons ? Je me présente pour ceux qui ne me connaissent pas encore : je m'appelle Eugène. Je suis le psy' qui encadre ce groupe de parole. Les modalités d'usage étant faites, on va pouvoir commencer. Quelqu'un veut proposer une activité pour aujourd'hui ? Léon ?

Léon

J'irais bien me balader, j'étouffe ici.

Le psychiatre

Si ça convient à tout le monde on peut aller dans le bois.

*Le groupe a atteint la forêt. Un courant d'air glacial traverse les branches dépourvues de feuille des peupliers centenaires. Chacun ferme sa veste jusqu'en haut et pénètre dans le bois par un chemin de terre s'affaissant sous le poids de l'humidité, les mains bien au chaud dans les poches. Les plus motivés passent devant. Une longue file indienne se forme sur quelques mètres, le temps que le chemin se fasse plus large. Puis les regroupements par affinités s'organisent et les conversations reprennent.*

Simon

Tu as un problème aux pieds ?

Bruno

*La barbe légèrement roussie, des mains démesurément grandes et un bras droit entièrement recouvert de tatouages, Bruno arbore un léger style de tatoueur. Et pourtant, ce quarantenaire père de trois enfants tient une boucherie dans le centre de Bruxelles. Boucherie qui autrefois appartenait à son père. Qui lui-même l'avait reçue de son père. « Bien plus qu'un métier, un héritage », aime-t-il à rappeler.*

Non pourquoi ?

Simon

Pour marcher si lentement il faut soit avoir un problème aux pieds, soit ne pas aimer du tout marcher.

*L'humour est privilégié à d'autres formes de commodités, pour aborder les nouvelles personnes qui franchissent la porte d'un groupe de parole d'hommes violents. La désagréable impression d'être instantanément stigmatisés rend les premiers pas des nouveaux arrivants souvent difficiles. L'humour permet d'insuffler une certaine légèreté. Une façon de dire, « on est comme tout le monde, sauf qu'on a un problème qu'on tente de résoudre ». Leur faire comprendre que leur présence n'est pas une puni-*

*tion mais bien une opportunité signe le début de la thérapie. Et souvent, il s'avère chaotique.*

Bruno

Je suis à mon rythme.

Simon

Pourquoi tu es là ?

Bruno

C'était soit ça, soit la prison.

Simon

Jean aussi a débarqué, grâce ou à cause, de ça.

Bruno

Sauf que moi je n'ai rien fait.

Simon

Jean non plus.

Bruno

La différence, c'est que moi je n'ai réellement rien fait.

Simon

Alors pourquoi tu es là ?

Bruno

Parce que ma femme a porté plainte.

Simon

Et elle a porté plainte parce que tu n'avais rien fait, c'est ça ?

Bruno

On dirait le commissaire qui m'a interrogé. Elle a exagéré les choses et les flics l'ont crue. Donc je fais ce qu'on m'a dit de faire pour éviter les ennuis et ça s'arrête là. Maintenant dégage!

*Docteur Lefort appelle cette réaction la phase de déni. Le cerveau agit comme un mécanisme qui occulte des éléments d'une histoire pour en créer une nouvelle de toutes pièces. Et dans cette histoire, l'agresseur devient souvent la victime. La prise de conscience est l'étape la plus difficile de la thérapie.*

Simon

J'ai parlé à Bruno, docteur. Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il n'est pas très ouvert au dialogue. Il dit qu'il n'a rien fait.

*Simon et le docteur Lefort échangent beaucoup. Son statut d'ex-patient lui permet parfois de créer plus rapidement une proximité avec les nouveaux. « Au début, il peut arriver qu'ils se livrent plus facilement à moi de par mon passé. Ils ont moins l'impression d'être jugés. J'essaye alors de les mettre à l'aise et de les intégrer. Mais ça ne fonctionne pas tout le temps », avoue Simon.*

Le psychiatre

C'est sûrement parce qu'il n'a rien fait que sa femme est à l'hôpital avec le nez et deux côtes cassées et des ecchymoses au visage.

Kevin

*Toujours dans son rôle d'insubordonné.*  
Doc' on peut rentrer ? Il fait froid, il fait moche et je me fais chier!

Le psychiatre

Qu'est-ce que tu as aujourd'hui Kevin ? Tu es d'une humeur massacrate !

Kevin

Mon avocat est venu ce matin m'annoncer que ma femme demandait le divorce ! Vous aviez dit que si je me soignais, si je faisais des efforts, je pourrais retrouver une vie normale, putain !

Le psychiatre

Estime-toi heureux de ne pas être en prison déjà. Ta femme t'a offert la liberté, laisse-lui la sienne maintenant. Tu as 25 ans et toute la vie devant toi pour te reconstruire et ne pas refaire les mêmes erreurs.

Kevin

Toute ma vie sans ma femme ? Ma vie c'est elle, bordel ! Vous croyez que je vais la regarder partir sans rien faire ?

Le psychiatre

En admettant que non, tu comptes faire quoi ?

Kevin

Je n'en sais rien. Pas la laisser partir.

Le psychiatre

Mets-toi à sa place. Tu as été battue, rabaissée, insultée pendant deux ans sans rien dire. Tu as fait des dizaines de séjours à l'hôpital, des heures de rééducation... Tu ferais quoi, toi ?



Kevin

Merci doc', là je me sens beaucoup mieux ! C'est bon, ça me gave, je me casse !

Simon

Kevin, reviens, c'est pour toi qu'on dit ça.

Kevin

Ta gueule, Simon ! Tu penses que c'est parce que ça fait neuf ans que tu es là que tu peux tout te permettre avec nous ? Tu en sais peut-être plus que nous sur la psychologie des hommes violents mais niveau femmes je pense que tu devrais t'asseoir et écouter. Si je me souviens bien, ta femme s'est barrée avec tes deux enfants sans te dire où, non ? Et maintenant regarde-toi, tu passes ta vie dans ce groupe de parole parce qu'il ne te reste plus que ça. C'est pitoyable !

*Tous les jours, ces hommes doivent réapprendre à vivre. Telle une opération de saisie judiciaire, ils doivent payer leur dette à la société. Jour après jour, on leur enlève des éléments de leur quotidien. Puis finalement, ils doivent composer avec ce qu'il leur reste. Et ce n'est que s'ils arrivent à accepter que les choses ne soient plus jamais comme avant, qu'ils pourront commencer à se reconstruire et à, éventuellement, s'en sortir.*

Issam

Ça ne sert à rien de t'acharner sur Simon. Ça ne règlera pas tes problèmes...

Kevin

Vous me faites pitié avec vos morales. Vous êtes tous là, à vous complaire dans l'idée que vous méritez ce qui vous arrive. Elle justifie votre inertie quotidienne. Moi je ne vais pas me cacher derrière ça. Ma femme va me pardonner.

Issam

*Issam est de nature très discrète. Durant les séances collectives, il est rare qu'il prenne la parole. Il préfère se livrer lors des séances individuelles qui ont lieu deux à trois fois par semaine avec le docteur Lefort. Ou alors à Jean, avec qui il aime converser en arabe. D'ailleurs selon Jean, il y a encore cinq ans, Issam travaillait dans une imprimerie. Puis il a été victime d'une maladie invalidante l'empêchant de travailler. Il a alors commencé à trainer dans les bistrot du coin, pour passer le temps. Il en était devenu violent avec sa femme, pour passer sa frustration. Ça a duré trois ans. Puis un jour elle a déposé une main courante auprès de la police et elle est partie. Lui s'est retrouvé ici.*

Je ne pense pas qu'elle va oublier si facilement la dernière gifle qui lui a valu une commotion cérébrale.

Kevin

Elle est mal retombée, ça n'a rien à voir avec moi.

Issam

Depuis le temps, on connaît la chanson Kevin.

Kevin

Allez vous faire mettre !

Le psychiatre

On va rentrer, je pense. Qu'est-ce que tu en penses, Simon ?

Simon

Ça me va.

Et sinon, les deux nouveaux ? On ne les a pas entendus de la séance.

Le psychiatre

Ah eux ? Non mais eux ils n'ont rien fait.

Simon

Comme tout le monde ici, finalement.

*Arriver de gré ou de force dans ce nouvel environnement. Se sentir différent. Nier toute éventuelle relation entre ce groupe et soi, le malentendu comme seule explication. Puis écouter et regarder autour de soi. Se reconnaître, même partiellement. Commencer à admettre son problème. Tenter de s'en départir et de (re)construire sans. Sentir une amélioration. Puis rencontrer un obstacle. Rechuter. En vouloir à la terre entière. Se sentir à nouveau différent. Et recommencer, jusqu'à surmonter tous les obstacles, dans le meilleur des cas. Sinon abandonner et laisser la violence s'exprimer.*

*La preuve que, si le cycle de guérison est identique pour tous les patients, la manière de franchir chaque étape de celui-ci est incontestablement personnelle.*

## Séquence 2: Un pas en avant...

### Intervenants :

- Docteur Eugène Lefort
- Simon, Jean, Thibaut

*Les grammes d'alcool qui ont congestionné le flux sanguin et les kilos engrangés entre Noël et Nouvel An pèsent encore. Pour les patients du Docteur Lefort, il s'agit davantage de supporter le poids de la culpabilité et de la solitude qui n'est jamais aussi perceptible que durant cette période. L'image familiale et chaleureuse des fêtes de fin d'année les ramène irrémédiablement à leur condition d'hommes violents. Le psychiatre se montre donc particulièrement attentif à leur manière de (di)gérer les émotions qu'auraient pu susciter ces festivités.*

Le psychiatre

Aujourd'hui, on va faire un petit exercice. Je vais choisir un mot, puis chacun d'entre vous devra en faire de même successivement. A la fin, tout cela devrait constituer une histoire.

Lorsque ça commencera à ne plus vouloir rien dire on arrêtera et on recommencera. Le but étant de voir quels sont les mots qui vous viennent instinctivement.

Bon, on commence par une facile pour roder la mécanique. Noël.

Simon

Sapin

Jean

Fête chrétienne

Thibaut

*Monsieur Tout-Le-Monde par excellence. Ni trop grand, ni trop petit. Loin d'être maigre mais encore plus d'être gros. Un homme châtain aux yeux noisette comme il en existe des milliers. Thibaut se fond dans le paysage. Il ne parle pas, il écoute. Il ne juge pas, il comprend. Le voyage a toujours fait partie de lui mais un jour il a perdu le Nord.*

Bûche

Le psychiatre

Cadeaux

Simon

Rennes

Jean

Gros bonhomme rouge

Thibaut

Sifflet saucisse

Le psychiatre

Sifflet saucisse ? Tu es sûr ? Je ne vois pas bien le rapport...

Thibaut

J'ai toujours rêvé de recevoir un sifflet saucisse. Enfin pas toujours, mais depuis que j'ai vu le film *Joyeux Noël*, quand j'étais petit, j'ai toujours voulu en avoir un.

Simon

Tu as été petit toi ?

Thibaut

Il fut un temps, oui. J'ai même grandi dans un village wallon. A Clermont-sur-Berwinne, dans la province de Liège. C'est considéré comme l'un des plus beaux villages de Wallonie. J'ai fait mes maternelles et mes primaires là-bas. Puis mes parents se sont séparés. Mon père est allé vivre en Nouvelle-Zélande et moi j'ai suivi ma mère, à Bruxelles. J'ai fait mes supérieures à Bruxelles puis j'ai commencé à faire des études universitaires. Mais j'ai très vite arrêté. J'avais envie de voyager. J'avais de l'argent de côté donc j'ai entamé la route de la soie et là j'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme...

Jean

Tu es marié ?

Thibaut

Ouais. Deux fois même. La première, je l'ai rencontrée sur la route de la soie. C'était une Autrichienne qui parlait couramment le français de par sa mère. On a vécu sept ans ensemble et eu une petite fille qu'on a appelée Carolina. Puis j'ai rencontré ma deuxième femme. On faisait du yoga ensemble.

Jean

Du yoga ?

Thibaut

Ouais c'est bon pour le corps et l'esprit.

Jean

Je me disais bien aussi que t'avais un côté gonze.

Simon

Ok, ok, c'est à ce moment-là qu'on arrête, n'est-ce pas, doc' ?  
Quand ça commence à dérapier...

Le psychiatre

*Au contraire, Thibaut a toute l'attention du Docteur Lefort. Les yeux du psychiatre scannent intensément le visage de Thibaut. Il pose son stylo et entrecroise ses doigts. A l'inverse, il décroise ses jambes et penche son buste en avant.*

Attendez, on peut peut-être savoir la fin, non ? Si Jean a l'obligeance de... se taire, Thibaut peut finir. C'est la moindre des politesses.

*Docteur Lefort ne voulait pas réellement savoir la suite puisqu'il la connaissait depuis longtemps. Il confie plus tard que ce qui l'intéressait c'était la forme plutôt que le contenu. « Je voulais savoir comment Thibaut allait raconter la fin.*

*Dans le processus de guérison, la façon dont un patient raconte son histoire est représentative de la façon dont il la perçoit très souvent.»*

Thibaut

Et ensuite, j'ai rencontré ma nouvelle femme. Puis deux ans ont passé et j'ai commencé à lui en vouloir de m'avoir éloigné de ma fille et de mon ex-femme. Puis j'ai dérapé, j'ai été pris dans l'engrenage et voilà je me suis retrouvé ici. Satisfait ?

*Grand blanc. Simon et Jean paraissent étonnés. « Quoi, c'est tout ? », peut-on lire dans leurs yeux. Quant au psychiatre, il se redresse, s'empare de son stylo et griffonne dans son carnet orné d'une couverture en cuir. Puis, il lève les yeux, sourit, et dit :*

Le psychiatre

Bien, on passe à autre chose ?

*D'autres activités se sont enchainées durant l'après-midi. Beaucoup de discussions sur les fêtes de fin d'année et ce qu'elles représentent pour eux. Thibaut a passé son premier Noël depuis trois ans avec sa famille. Il a à nouveau des projets. Il pense à rejoindre son père en Nouvelle-Zélande. « Revoir sa famille a été une épreuve très difficile pour lui mais ça prouve qu'il est sur la bonne voie. Tout ça, ajouté au fait que cet après-midi il se soit confié à tous et qu'il ait été capable de raconter son histoire en prenant du recul, c'est vraiment très positif », confie par la suite le Docteur Lefort d'un ton étonnamment optimiste.*

### Séquence finale : ... 3 pas en arrière.

#### Intervenants:

- Le psychiatre
- Léon, Simon, Jean, Issam

*La réunion est prévue en après-midi cette fois-ci. Le matin, Docteur Lefort était en conférence. La salle est toujours aussi vieillissante mais un peu plus lumineuse. Elle est orientée plein sud. Docteur Lefort semble préoccupé.*

Le psychiatre

On va profiter de ce relatif beau temps pour aller prendre l'air au parc.

Tout le monde se met en route. Le parc se situe à moins d'un kilomètre de la salle, il ne faut donc qu'un petit quart d'heure au groupe pour l'atteindre.

Simon

Ça va Eugène ?

Le psychiatre

C'est rare que tu m'appelles par mon prénom pendant les séances.

Simon

Je réserve ça pour les grandes occasions.

Le psychiatre

Tu n'as pas remarqué quelque chose aujourd'hui ?

Simon

La cravate d'Issam ? Ouais moi aussi je la trouve laide.

Le psychiatre

Thibaut n'est pas là.

Simon

Il est parti ?

Le psychiatre

Ah ouais ça, il est parti... en vrille.

Simon

C'est grave ?

*Simon et Docteur Lefort s'assoient sur un banc décoré de graffitis, tous plus élogieux les uns que les autres. Un peu plus loin, Issam tire sur sa cigarette tout en parlant arabe avec Jean. Ils parlent très fort, sont très expressifs.*

Le psychiatre

Grave, oui et non. Ce week-end il serait allé voir sa deuxième femme pour s'excuser. Malheureusement, quand il a sonné, ce n'est pas elle qui a ouvert. Elle s'était retrouvée un compagnon. Il a, à nouveau, « dérapé ». Heureusement que le nouveau compagnon était videur de discothèque. Enfin heureusement pour elle, parce que Thibaut aurait dérouillé apparemment. Du coup, retour à la case départ. Pour l'instant ils vont revoir son dossier, puis s'il a de la chance il reviendra ici. Sinon ce sera la prison. C'est dommage parce qu'il m'avait



parlé de projets. Il voulait aller travailler avec son père en Nouvelle-Zélande. A ce rythme-là, la Nouvelle-Zélande il ne la verra qu'en photo. Ça faisait trois ans qu'on travaillait. C'est complètement fou.

Simon

Il est grand, Thibaut. Il savait ce qu'il faisait. Vous avez fait tout ce que vous avez pu. Maintenant, il faut se concentrer sur les nouveaux.

Le psychiatre

Les nouveaux ? Ils ne prennent même pas la peine de venir une fois par semaine. On n'est pas près de les guérir eux !

Simon

Et Kevin qu'est ce qu'il devient ?

Le psychiatre

Lui, il s'est retrouvé un boulot et une copine. Il a accepté le divorce avec sa femme.

Simon

C'est une super nouvelle ça.

Le psychiatre

On en reparlera dans quelques mois, quand la police nous le ramènera. Si elle nous le ramène.

*Le ciel commence à s'assombrir.*

Bon allez, on va se chercher une gaufre et on rentre. J'ai pas envie de me choper une drache. Fait assez froid comme ça.

*Mais Eugène Lefort est toujours pensif. On le voit balancer frénétiquement ses yeux de gauche à droite. Comme s'il faisait défiler des diaporamas dans sa tête à la recherche d'indices qui auraient pu le mettre sur la piste à propos de Thibaut. Un*

*indice qui lui aurait échappé.*

*Tous les ans, en Belgique, plus de 45 000 dossiers concernant un acte de violence conjugale sont enregistrés par le parquet. « Cela ne veut pas dire qu'il n'y a eu que 45 000 femmes qui ont été maltraitées, mais que seulement 45 000 ont osé saisir la justice. La violence conjugale reste encore trop souvent un stéréotype social, une tare, qu'il faut contenir, garder pour soi », déplore Docteur Lefort.*

*Sur 317 patients traités durant ces 16 dernières années, le Docteur Lefort s'est porté garant pour 173 d'entre eux considérés alors comme guéris. 66 ont rechuté et sont allés devant la justice. Quant aux 61 patients restants, ceux-ci étaient venus de leur plein gré ou sous la menace de leur compagne mais sans aucune contrainte judiciaire.*

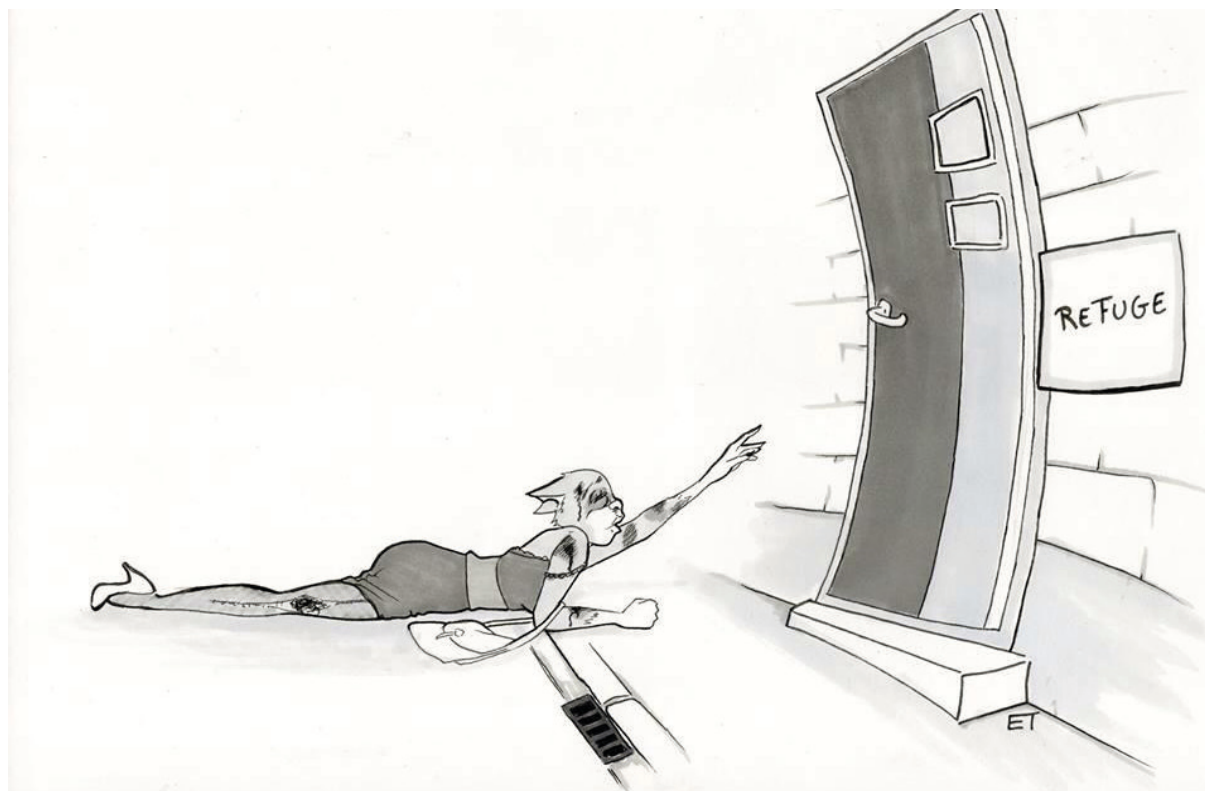
*Si la violence est une maladie dans la mesure où elle affecte le comportement, elle s'en distingue immédiatement, car elle ne se guérit pas à l'aide de médicaments. Il est impossible d'estimer à l'avance la durée d'une thérapie. Si vous demandez à ces hommes, qui en sont autant les bourreaux que les victimes, comment ils en sont arrivés là, ils vous répondront qu'ils ne le savent pas. Pas plus que la manière dont ils vont s'en sortir. Car il ne s'agit pas de fuir la violence mais bien de l'affronter pour ensuite la contrôler. Et pour cela, il faut du temps. Du temps et de l'espoir, car l'essence même des thérapies collectives réside en cette espérance de guérison. Une espérance qui repose d'abord sur l'envie de retrouver sa vie, puis qui évolue vers l'envie de retrouver une vie et qui finit souvent par le simple besoin de retrouver la vie. Ainsi, même s'il existe des définitions de la violence conjugale qui laisseraient penser qu'elle a été cernée et comprise, il s'avère que ce mal reste insaisissable. Et avoir tenté de le cloisonner dans une définition n'aboutirait, qu'au meilleur des cas, à une banalisation. Or, ce mal est tout sauf banal. Il est silencieux, destructeur, passionnel, inconscient, omniprésent, machinal, mais pas banal.*

Quentin MORTIER



# PASSAGE(S) À TABAC

À première vue, un immeuble simple qui se fond dans le décor d'un quartier résidentiel de Bruxelles. L'Accueil Montfort héberge des femmes majeures seules et sans logement. Ces femmes sont là parce qu'elles ont des problèmes financiers, sociaux, familiaux, et/ou psychologiques. Un paquet d'ennuis pour une petite structure. Niché dans un coin de la ville, à côté du parc Baudouin dans la commune de Jette, le refuge se divise en trois parties : une section communautaire, juste en face une quinzaine de flats pour les femmes « semi-autonomes », et une petite maison en dehors, mais à proximité de la structure, devant la gare de Jette. Le fumoir rallie le tout : une pièce toujours ouverte campée au centre de l'ensemble. Au rythme de l'hiver 2014-2015, les histoires se suivent et les filles se succèdent. La pièce à fumer reste. Immuable.











Les filles fument. Beaucoup. Dans une chaise en osier usé ou dans un fauteuil marron défraîchi planté près de la porte ouverte sur l'extérieur, les jeunes femmes enchaînent. Clope sur clope. Entre-temps, elles réajustent leurs vêtements ou tripotent leur GSM. Et puis parlent. Beaucoup. Le flot de paroles féminines se mêle à la fumée de cigarette. Un nuage argenté prend possession du fumoir, comme pour exorciser la tristesse qui ronge les ventres ici.

## Toile brisée

«*Pourquoi je suis ici ? En quelques mots, ça va être difficile de résumer* », ironise Erika sur sa situation. Entre deux bouffées, ses yeux bleus se perdent. La radio du fumoir crache du Nostalgie à tout va. Erika se rêve chanteuse, mais «*Pas à la Garou, hein, plutôt comme Ruben Block, l'homme de ma vie.* » Ruben Block est le leader du groupe de rock flamand Triggerfinger. Un beau quarantenaire au look dandy anglais arborant une moustache trépidante. La jeune femme en parle tout le temps, puisque le concert du groupe à Bruxelles approche. Elle compte s'y rendre. Un but en soi, puisque ses journées sont vides. Comme le parcours de toutes les filles de Montfort, celui d'Erika se révèle chaotique. La trentenaire ne le raconte pas à n'importe qui, pour ne pas être « cataloguée » comme elle dit. Il lui faut un minimum de confiance et d'intimité pour se dévoiler. Ses amies du moment sont Loubna, 18 ans et mise à la porte du foyer familial par sa mère, Malika, même âge et même histoire que Loubna. Avec elles, Erika n'hésite pas à parler. Toujours autour d'une cigarette. «*Ça a commencé en début d'année 2014. J'étais dans une relation très toxique, en fait. Je vivais avec mon compagnon. C'était un pervers par excellence, qui te met dans une relation d'emprise, tu vois ? Pas d'actes physiques, mais petit à petit, il m'a cadennassée...* » Elle reste évasive. Quand Erika raconte son histoire, le piercing au coin de sa lèvre bouge et captive. «*Je suis partie me réfugier chez ma mère, dans le sud de la Belgique. Elle vit seule, mon papa étant décédé il y a deux ans.* » Son look un peu punk dénote avec la justesse de ses mots. Les préjugés ont la peau dure. La jeune femme vient d'un milieu aisé et cultivé. Ça se sent. Un milieu qui n'a pourtant pas hésité à

*Son passé se compose de cassures où le viol, la violence conjugale et le manque d'argent forment une toile brisée.*

la rejeter, sous prétexte d'une succession difficile pour cette petite dernière. «*J'étais déjà affaiblie moralement, et ça a facilité encore une emprise de ma famille sur moi... J'étais un superbe terrain de jeux pour eux !* » explique-t-elle, sans ironie cette fois. La voix d'Erika est calme. Parfois des larmes dans ses yeux, mais rien ne roule sur ses joues. Jamais victime. Au mois d'avril, elle constate que ses comptes mails sont passés à la loupe. Puis le point d'orgue. Son grand frère ferait en sorte qu'elle hérite moins que les autres. Excessif, l'aîné manque de lui décocher un coup de poing pour la faire taire. Erika ne porte pas plainte. «*Je me sentais coupable tellement j'étais perdue* ». Silence du reste de sa famille. «*Ils avaient créé une sorte de barrière, et ne cessaient de dire que j'étais folle. Ma grande sœur voulait me faire enfermer.* » Au début de l'été, Erika s'enfuit. Elle passe d'un centre d'accueil pour sans-abris de

Bruxelles, l'Îlot, à une colocation «*foireuse* ». Début septembre, elle est acceptée à l'Accueil Montfort. «*C'est bien, ici, mais je me méfie toujours des assistantes sociales et des éducatrices, parce que tout n'est pas clair...* », commente-t-elle, suspicieuse. L'hiver pique aux doigts, et l'odeur du mélange café/tabac froid remplit la pièce. Loubna et Malika se tournent vers Erika, qui joue malgré elle à la grande sœur. Il y a de la tendresse dans

leurs chamailleries de vie quotidienne.

Quand la directrice de Montfort arrive, on lui cède sa place fétiche : le siège le plus confortable, juste à côté d'une petite table basse noire Ikea pour pouvoir poser son café et accéder facilement au cendrier. Stratégique. Élisabeth Deladrier fume avec les filles. «*Ça crée des liens* ». La quarantaine, de jolis cheveux frisés gris entourent la tête ronde et pleine de joie de celle qui garde les lieux. Erika s'en va prendre une douche. La chef pétillante de Montfort met en garde : «*Erika a une histoire très compliquée, et pense être persécutée tout le temps. À tort ou à raison, bien sûr...* » Et d'enchaîner sur le but des travailleurs de la maison : «*Nous, on est là pour aider les filles. Il faut les remettre en selle, et les appuyer pour trouver un boulot, un logement, une situation stable.* » Élisabeth se perd dans ses pensées, tire une taffe sur sa clope rougeoyante, et



reprënd. « *Mais ça doit être du cinquante-cinquante. Si la personne n'a pas la volonté de s'en sortir, il va falloir faire un long travail avec elle pour lui redonner la foi, si je puis dire. Après, si elle ne veut pas...* » Elle reste évasive. Au total, 34 femmes peuvent venir se réfugier dans le foyer d'Élisabeth. Elles peuvent effectivement finir dehors si elles ne respectent pas le règlement de Montfort. Comme découcher plus de six fois dans le mois, ou encore avoir un comportement agressif envers les autres femmes ou les éducatrices. Ces deux raisons doivent généralement se compléter pour que la directrice exige d'une pensionnaire qu'elle quitte les lieux. « *On est assez clair là-dessus* », ponctue Élisabeth dans un nuage de fumée. Les travailleurs de Montfort sont tout le temps en contact avec les femmes. Pas évident de jongler entre copinage et sanction. « *Ce sont des adultes, on ne peut pas tout interdire ! Et ce n'est pas notre but, de toute manière... Mais il faut un règlement, sinon on ne peut rien faire* », explique la directrice en écrasant son mégot.

Erika entre, suivie de Lucile. Cette dernière laisse claquer la porte en bois cabossée qui donne sur la cuisine communautaire. Après le repas du soir, la pièce à fumer prend des allures de fête, comme si la nuit du dehors excitait les femmes du dedans. Le sujet de conversation tourne autour de l'atelier d'improvisation théâtrale organisé par Erika. La première séance aura lieu dans quelques jours. « *Si si Lucile, moi je te veux avec nous !* », s'exclame l'organisatrice. Lucile hausse les épaules. Cette dame un peu forte va sur ses 50 ans. Son passé se compose de cassures où le viol, la violence conjugale et le manque d'argent forment une toile brisée. Elle a laissé derrière elle une dizaine d'enfants. Quelque part, en Belgique. Elle leur parle de temps en temps, au téléphone ou sur Facebook, mais les voit rarement. Lucile ne travaille pas, et les dettes de son ex-compagnon l'ont forcée à pousser la porte de Montfort. Pas loquace, cette dame douce aime beaucoup les blagues des autres filles, et les visites de son « *homme* », Julien, qui vient la voir entre 14h et 18h30, pendant les heures autorisées pour les gens de l'extérieur. Le temps d'une tasse de café sur la table en formica de la cuisine commune, Julien et Lucile choisissent la couleur des murs de leur future maison. Ils utilisent des pièces

de carton colorées, imprimées depuis internet. L'emménagement est prévu après Noël. « *Bientôt le mariage, il paraît ! Moi, je crois davantage au divorce...* », médite Erika lorsque Lucile s'en va. Ça ne l'empêche pas de badiner pour que la « *future mariée* » vienne à son atelier d'improvisation.

« *Ah, faut que je téléphone au CPAS pour voir ce qu'ils font avec mon alloc' !* », annonce Loubna. Derrière sa clope, le visage de la jeune femme se renfrogne. À Montfort, tout n'est pas si gratuit qu'il n'y paraît. Les femmes doivent payer un loyer pour rester à Montfort, à hauteur de 450 euros par mois pour une chambre en communauté, 390 euros par mois pour un flat individuel, et 255 euros par mois pour une chambre dans la maison située à l'écart de la structure. Contradictoire. Une femme qui vit en communauté est nourrie, logée, blanchie grâce au loyer. Une femme qui vit en flat paie uniquement pour ses murs, pas pour le reste. Le coût de la vie est donc beaucoup moins élevé en communauté. Concernant la grande majorité des femmes, le loyer est prélevé directement des prestations sociales qu'elles reçoivent du CPAS. Il s'agit principalement du revenu d'intégration, une aide de 817 euros par mois pour chaque personne. Cette aide arrive directement sur le compte de l'ASBL qui prend ce qui lui revient, et rend le reste aux pensionnaires. Ces dernières sont prévenues du fonctionnement. Mais malgré la clarté du règlement, l'argent crée parfois des tensions. Certaines filles sont endettées, et aimeraient pouvoir accéder elles-mêmes à leurs budgets. Mais en pratique, beaucoup n'ont plus la notion de la valeur de l'argent en arrivant à Montfort. Elles doivent réapprendre à gérer leurs comptes grâce aux conseils des assistantes sociales. En attendant, personne dans les parages. Loubna remonte son plaid léopard sur sa poitrine, et critique : « *Ici, ils tiennent au chantage... Ils courent toujours après les sous. Vivement que je me casse* ».

Quelques jours plus tard, le cœur de Montfort est vide, comme la partie communautaire qui sent le pain grillé et le produit vaisselle. Seules restent Loubna et Malika, Loubna trop occupée à régler

Le Centre Public d'Action Sociale s'occupe des personnes résidant légalement en Belgique. Les femmes seules sans papiers ne peuvent donc pas être admises à l'Accueil Montfort.

les histoires d'amour de Malika qui « sort avec un Black alors qu'elle est Arabe, et ça ne se fait pas *chez nous, tu comprends ?* ». La plupart des femmes se sont regroupées dans le bâtiment d'en face, qui possède une salle de réception. Parfait pour l'atelier de théâtre d'Erika. Un piano désaccordé et un bar en bois massif en guise de décoration. Un peu timides, les participantes prennent leurs marques grâce aux exercices divers. Quelques éducatrices et assistantes sociales, ainsi que la psychologue, participent à la séance. L'ambiance se détend. « *Non, mais je suis bien membré, t'en fais pas ma petite !* » Les filles hurlent de rire. Les situations à la Vaudeville s'enchaînent, et certaines n'hésitent pas à sortir de leurs réserves. Après deux heures d'improvisations, tout le monde est enchanté. La bande rentre se blottir dans la pièce boisée pour s'en griller une petite dernière avant le repas du soir. Tandis que quelques-unes s'activent dans la cuisine, et que le son de la télé résonne derrière la vitre, Erika, aux anges, chuchote : « *Voilà. J'ai apporté ma petite goutte d'or de bonheur, à ma manière...* ».

## Croquer le monde

La mouette blanche en bois au-dessus de la porte apparaît comme neuve. « *Mais si, cet oiseau est là depuis longtemps, je t'assure !* » Élisabeth rigole. Le fumoir de l'Accueil Montfort arbore une lumière différente. Deux mois d'hiver, ça change une atmosphère. Mais pas tant que ça, puisqu'il y fait toujours aussi froid et chaleureux. Paradoxe. « *On a eu beaucoup de départs pendant les fêtes, surtout des filles qui en avaient marre de l'organisation...* » La directrice débriefe, l'éternelle clope au bec. « *Erika a trouvé un appartement à Bruxelles juste après Noël. Elle va bien, mais se sent encore surveillée. Il y aurait un ami à son ex-copain qui habiterait le même immeuble qu'elle... Alors bon, c'est dommage, parce qu'elle a plein de capacités.* » Le suivi des femmes après leurs passages à Montfort est assez flou. Elles peuvent continuer à venir voir la psychologue, qui ne manque pas de le répéter aux pensionnaires lorsqu'elles s'en vont. La maison reste aussi ouverte à celles qui souhaitent toujours bénéficier de conseils et d'attention. Alina revient sans cesse depuis deux ans maintenant, parce qu'elle n'a personne d'autre à qui parler. La jeune dame débarque justement en trombe dans la pièce. « *Tiens, c'est moi quand j'étais gamine,*

*ça !* » Tout en tirant sur sa cigarette, elle tend à la directrice une photo vieillie de trois petites filles jouant sur une balançoire. On reconnaît Alina, la bouche grande ouverte, un sourire jusqu'aux oreilles. Elle a cinq ans. « *J'étais déjà la plus chiantie des enfants !* » commente-t-elle avec humour. Les cheveux blonds coupés courts, habillée comme un garçon, Alina a aujourd'hui 40 ans. Voire plus. Impossible de lui donner un âge. Quand elle parle, on ne comprend pas toujours, sa dentition ne lui permettant pas d'articuler convenablement. Elle travaille au restaurant social, à côté de l'Accueil Montfort, près de la gare de Jette. Il est midi, et Alina est en retard pour prendre son service. « *Allez, je me grouille ! À plus tard les filles !* » Elle court dans le froid, son sac à dos bringuebalant dans tous les sens. Comme une petite fille. Élisabeth sourit doucement. Sans avoir besoin de raconter son histoire, la solitude d'Alina se constate plus qu'elle ne s'explique.

Des posters divers colorent les murs du fumoir: le *Kaaitheatre*, le *Théâtre de Poche*, le *Centre de Prévention des Violences Conjugales*. Ce dernier semble juché comme un pic de rappel, histoire de ne pas oublier où l'on se trouve malgré le confort de l'endroit. Au total, 34 femmes peuvent venir se réfugier dans le foyer d'Élisabeth. L'ASBL Accueil Montfort fait partie de la fédération des Maisons d'Accueil et des Services d'Aide aux Sans-abri, un réseau belge pour aider les plus démunis(e)s. La structure est subventionnée majoritairement par la COCOF, où Commission Communautaire Française de la Région de Bruxelles-Capitale. 400.000 euros par an pour les frais de fonctionnement de la maison et les rémunérations du personnel. « *Pour l'instant, ça va...* », esquisse Élisabeth dans un sourire à propos de la somme, tout en précisant : « *Il y a aussi des activités annexes qui nous rapportent de l'argent, par exemple la location de la salle de réception en face. En tant qu'association, on peut être en bénéfice comme en déficit.* » La

En plus de la COCOF, l'Accueil Montfort est subventionné par le Fonds Bruxellois pour l'embauche Compensatoire pour les travailleurs de plus de 45 ans. La maison est également soutenue par Actiris (l'Office Régional Bruxellois de l'Emploi) qui subventionne les postes d'Agent Contractuel de « Montfort » en leur payant une partie de leurs salaires.

quarantaine, de jolis cheveux frisés gris entourent la tête ronde et pleine de joie de celle qui garde les lieux. 17 personnes travaillent aux côtés d'Élisabeth, entre les assistantes sociales, les éducatrices spécialisées, la psychologue et les personnels d'entretien. La directrice choisie avec qui elle travaille. « *Il est vital de bien s'entendre, surtout dans une atmosphère comme celle-là. Le courant doit passer entre les membres d'une même équipe* », commente Élisabeth. Valérie, une éducatrice spécialisée, passe justement s'en griller une avec la directrice. Ça fait quelques années qu'elle travaille à Montfort, et s'entend très bien avec celle qui commande la maison. « *Je bosse en trois quarts temps ici, et j'ai aussi un mi-temps à la permanence du Centre de Prévention des Violences Conjugales. J'adore ce métier, c'est certain* », atteste Valérie en souriant. Complices, les deux femmes quittent la pièce en rigolant afin d'aller se servir en café.

« *Je te jure, c'est de la magie son couscous !* » Juliette ouvre la porte, suivie de près par Céline. Elles font très jeune. Il est question d'un « mec » rencontré il y a quelques temps dans le train. « *Sa mère m'a cuisiné un couscous qu'il m'a donné. Après il m'a envoyé un texto pour me dire de ne pas le partager, tu vois...* » Quand Juliette parle, on dirait qu'elle veut croquer le monde. Son visage blanc parsemé de boutons d'acné change à chaque émotion, et son sourire irradie, en reflet à ses cheveux blonds colorés. « *Mais j'en ai mangé aussi !* », rétorque Céline en remettant son foulard vert argenté sur son crâne. Ça fait neuf mois que cette dernière s'est convertie à l'Islam. Elle est discrète sur le sujet, préférant parler des histoires de Juliette que de son histoire à elle. « *Ben t'étonne pas de tomber folle d'amour pour un Mohammed, alors !* », répond du tac au tac Juliette, non sans tendresse. Les deux copines rient de bon cœur. Ce n'est pas le premier séjour de la jeune femme blonde à la maison pour femmes seules de Jette. 21 ans, et son passé pèse déjà lourd. « *J'étais ici il y a deux ans environ. Ensuite je suis partie en Afrique, un mois avec une association humanitaire, en été. Quand je suis revenue, j'étais paumée, j'avais plus d'argent ! J'ai atterri en flat, à Montfort. Et puis je suis tombée enceinte de mon copain de l'époque, qui changeait d'avis tout le*

*Un coup c'était "On le garde" et l'autre "Faut t'en débarrasser". Finalement j'ai fait une fausse couche.*

*temps pour le bébé... Un coup c'était "On le garde" et l'autre "Faut t'en débarrasser". Finalement j'ai fait une fausse couche.* » Juliette monte le son de la radio en chantant à tue-tête. La cendre de sa clope manque de s'étaler sur son pantalon de pyjama. Elle veut devenir journaliste. Elle doit d'abord finir ses secondaires, et suit des cours avec un Jury Central. « *En vrai, je me sens bien ici, même si des fois je pète un câble, surtout quand quelqu'un me pique mon shampoing dans la salle de bain comme ce matin...* » Juliette a vite tendance à passer d'une humeur très gaie à très colérique. Ce n'est pas le cas de Céline, dont le calme est frappant à côté de sa copine. Émanant de son téléphone portable, un chant actuel aux sonorités arabes fait concurrence au son de Nostalgie. Elle ne parle pas beaucoup de sa vie privée. « *Mon mec est à Paris* », confie-t-elle, l'œil taquin, sans s'étendre. Lorsqu'elles quittent le fumoir, les deux filles laissent une impression de tempête.

Les pensionnaires se bidonnent dans la salle commune. Leurs rires résonnent derrière la vitre du fumoir. Camille, jeune femme charismatique, déclame à toute vitesse à propos d'Antoine « *Non, mais lui il est trop beau, c'est clair ! Moi je le kiffe bien !* ». Antoine, coordinateur du restaurant social, est grand, barbu, drôle. Pas étonnant qu'il attire les convoitises. Mais Antoine demeure une exception, car l'équipe est composée uniquement de femmes. Seuls deux hommes sont autorisés à travailler à Montfort en permanence: « Momo », l'homme à tout faire de la maison qui est marié et respecté des filles, et le coordinateur du restaurant. Quand la partie paperasse est terminée, l'équipe s'accorde alors des pauses clopes. Les éducatrices spécialisées ont beaucoup de choses à raconter à leurs collègues. Sur tous les travailleurs de Montfort, ce sont elles qui sont le plus souvent en contact avec les femmes. Il y a toujours une « *éduc'* » dans la maison, 24 heures sur 24. Le soleil de la mi-journée donne à la pièce une sensation

Les Jurys de la Fédération Wallonie-Bruxelles permettent à une personne n'ayant pas suivi un cursus scolaire classique de reprendre des études en passant des examens et des diplômes par correspondance.

de jardin. Marina sert sa tasse de café contre son gilet gris. Dix ans de boulot en tant qu'éducatrice spécialisée à son actif, 55 ans, et toujours le sourire. « *J'aime être au quotidien avec les filles. J'ai l'impression que c'est pendant un repas, avec une cigarette, ou quand on fait une activité que je peux leur donner des conseils. Ce sont des outils nécessaires pour moi.* » Son parcours de vie l'aide à comprendre les femmes en difficulté. « *J'ai travaillé en bistrot de nuit pendant cinq ans... Et ça vaut toutes les formations du monde pour faire éducatrice !* » explique-t-elle. Derrière ses lunettes, on devine un regard tendre et une patience infinie. Les éducatrices de la maison ont généralement un passé qui les pousse vers ce métier, avec cette volonté d'aider les gens quoi qu'il arrive. « *Il n'y a pas un jour où je me réveille en traînant les pieds* », confie Marina. Même si certains sujets sont parfois plus difficiles que d'autres à aborder. Par exemple, les dettes à régler et le loyer de Montfort à payer, avec parfois une certaine pression qui pèse sur les épaules des femmes pour des allocations qui n'arrivent pas à temps. Ou encore les hommes, qui forment un thème de conversation sensible, puisque certains promettent beaucoup de choses sans rien concrétiser. Comme le cas de Lucile. La dame douce est toujours à la maison d'accueil, partie communautaire. Elle n'a pas emménagé avec Julien comme elle l'avait dit avant Noël. On n'en parle pas. « *C'était une maison fantôme* », illustre Marina, qui explique que le compagnon de Lucile lui a sans doute fait miroiter un projet fictif depuis le début. Mais rien de sûr. En attendant, Julien vient toujours voir sa compagne aux heures de visites. Le même bonnet noir et gris vissé sur le crâne, attribut qui fait ressortir ses yeux rieurs.

Petit à petit, les femmes quittent la salle commune et le bruit tombe. Corvée de salle de bain, lessives à faire, petit ami à voir. La lumière du soleil décline, signe que la journée s'allonge calmement. Ça sent doucement le printemps, comme un arrière-fond d'air un peu

plus chaud. Une bonne nouvelle pour les 36% de femmes belges victimes de violence physique ou sexuelle risquant de se retrouver à la rue. Marina, elle, termine sa cigarette et tasse de café, savourant la quiétude d'un fumoir inhabituellement silencieux.

Lise MÉNALQUE

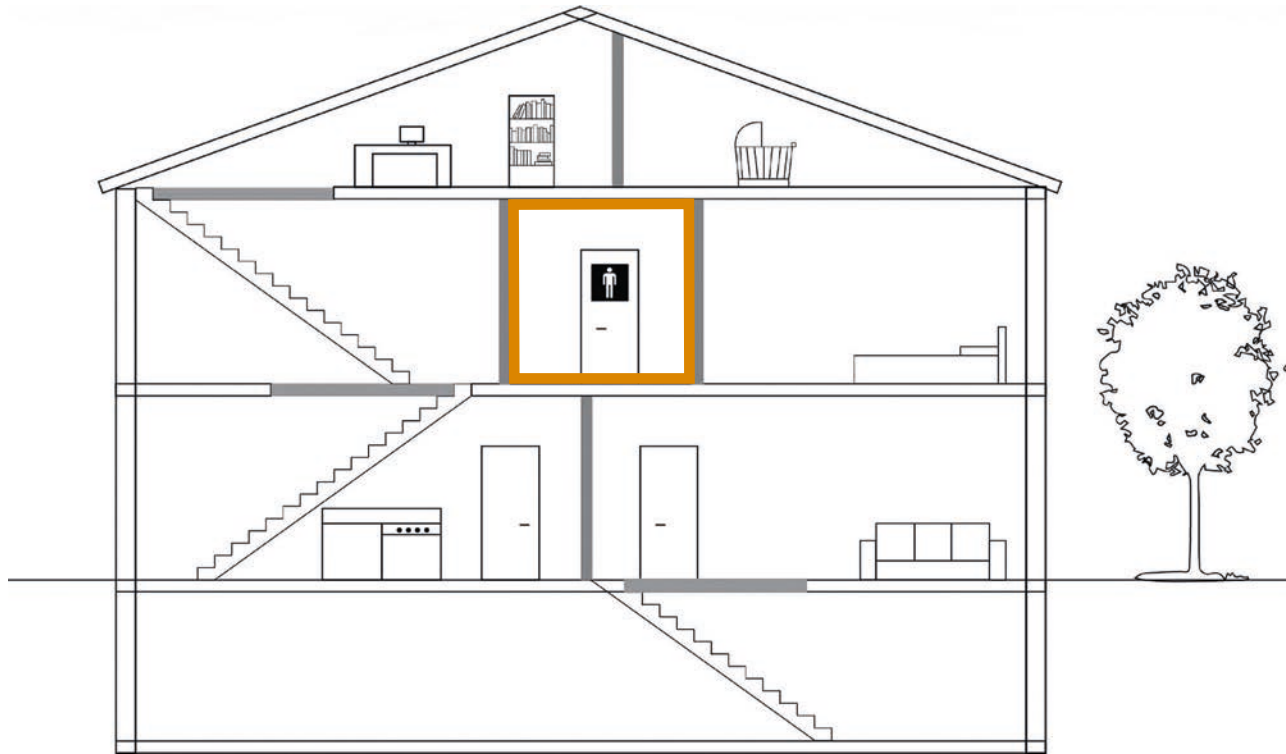
(Par souci de confidentialité, les prénoms de toutes les pensionnaires ont été changés)

En mars 2014, l'Agence européenne des droits fondamentaux (FRA) réalise une enquête sur les violences physiques ou sexuelles faites aux femmes dans l'Union Européenne. 36% des femmes sont concernées en Belgique.





# TOILETTES DES HOMMES



JE EST UNE AUTRE





# JE EST UNE AUTRE

*Dans ce mook au comité de rédaction outrageusement dominé par les femmes, je me devais d'être le porte-parole des irréductibles jeunes hommes qui résistent encore et toujours à l'envahisseur. Tentant une posture décalée et humoristique, je vous emmène dans un monde où je suis retenu prisonnier, le monde d'un homme qui durant ses années d'étude a dû faire face d'un côté à un manque de testostérone évident, et de l'autre à la prééminence des femmes - suscitant à la fois l'admiration, la suspicion et l'étonnement, mais aux conséquences mentales encore incertaines.*

## Septembre 2011 : la Prison

Ah, la prison ! Cette fois j'y suis ! Ici, ils appellent ça un « campus », et les prisonniers des « étudiants ». Je passe la majeure partie de mon temps dans le bloc A, un bloc réservé aux cours de langues et littératures françaises et romanes. Au lieu de « cours », il faut plutôt entendre « travaux d'intérêt général », car on m'oblige à étudier tout ce qui a trait à la langue française. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter pareille torture, mais en tout cas une chose est sûre : je vais souffrir !

La prison est dirigée par des directeurs et directrices, chargés de superviser nos travaux d'intérêt général. Mais ce qui est véritablement étrange ici, c'est que cette prison n'est pas une prison conventionnelle : ici, nous partageons notre sort avec... *elles* !

## Octobre 2011 : Mystère

Je ne connais pas la situation des autres blocs, mais ici, dans le bloc A, *elles sont partout*. Peut-être pas une mauvaise chose, après tout... On m'a dit beaucoup de bien d'*elles* ! Souriantes, intelligentes, tendres et belles, on a vu pire comme compagnons de cellule ! Ma captivité risque d'être plus joyeuse que prévu, finalement...

L'une des directrices a tout de même tempéré mon optimisme aujourd'hui, car *elle* nous a raconté pendant un cours la fin

d'Édouard II, le roi d'Angleterre du début du XIV<sup>e</sup> siècle, qui se fit assassiner sur ordre de son épouse Isabelle de France. Pour que l'exécution ne laisse pas de trace, les bourreaux introduisirent dans le rectum du roi un tube de métal dans lequel ils glissèrent une barre métallique chauffée au fer rouge. Le pauvre Édouard ne survécut évidemment pas. Quelle horreur... Moi qui pensais qu'*elles* étaient des anges tombés du ciel... Me serais-je trompé ? Au fait, qui sont-elles vraiment ?

## Novembre 2011 : Opération M.E.U.F.

Aujourd'hui, j'ai pris une grande décision : pour ne pas finir comme ce pauvre Édouard, j'ai décidé de ne plus me laisser écraser par leurs talons aiguilles. Je vais donc m'immiscer petit à petit dans leur monde. J'ai besoin d'apprendre à les connaître, pour savoir qui *elles* sont vraiment !

L'opération « Maniaques de l'Enseignement Universitaire Farfelu » commence ! En voici les quatre étapes fondamentales :

1. Devenir proche de l'une d'elles ;
2. M'infiltrer parmi elles ;
3. Savoir qui elles sont vraiment ;
4. M'adapter à elles...

## Première étape : l'Approche

Huit heures. Début des cours. Prenant mon courage à deux mains, je me dirige tel un zombie à l'allure cadavérique vers ma cible, un joli brin de fille un peu timide. Au dernier moment, alors que je suis sur le point de lui adresser la parole, ses collègues l'encerclent pour la protéger, se faisant alors un malin plaisir à m'évincer. *Elles* ont ce réflexe, incompréhensible – mais humain ! –, de toujours se rassembler en groupe de quatre ou cinq ! Dès lors, impossible de *les* aborder ! J'ai donc compris qu'il me fallait un autre moyen d'approche. Mais lequel ?

Heureusement, je crois qu'il me reste une échappatoire. En effet, les étudiants sont parfois autorisés à sortir pour se changer les idées et, accessoirement, boire des bières (il y a pire comme prison, je sais...). Le lieu de rencontre ? Un énorme hangar désaffecté, crasseux à souhait, où l'on entasse des centaines d'étudiants saouls les uns sur les autres... Ce hangar est l'antre des partisan(te)s des sectes les plus sombres, reconnaissables à leurs couvre-chefs à l'allure douteuse, et qui se croient tout permis. Bref, l'endroit parfait pour rencontrer les plus cool d'entre *elles*. Car oui, *celles* de ce hangar n'ont rien à voir avec *celles* des cours : *elles* se transforment ! Sous l'effet de l'alcool, elles deviennent sociables, ne s'enferment plus en groupe de quatre ou cinq mais vont vers les autres, et entament même des conversations !

Arrivé sur les lieux, quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'aperçu Elga, l'une de *celles* du bloc A. *Elle* me reconnut également, et à ce moment précis débutait un morceau du meilleur groupe de rock du moment. Soudain, d'une même impulsion, nous nous mîmes à danser ensemble. Incroyable, moi qui pensais qu'*elles* n'avaient pas de bons goûts musicaux, je me rendis compte que je m'étais lourdement trompé ! S'ensuivit un concours de « quiboitsabièreleplusrapidement » (que je remportai, bien évidemment) pour sceller notre rencontre. Ça y est, je venais enfin de prendre contact avec l'une d'entre *elles* !

## Deuxième étape : l'Infiltration

Elga me semble digne de confiance. Il est donc l'heure de passer à la seconde partie du plan : l'*infiltration*. Je lui confie donc l'intégralité de ma mission. La réaction ne se fait pas attendre : ni une ni deux, Elga se lève, se rue sur son *Mac* (qui ne la lâche jamais d'une semelle), et commence à farfouiller sur *YouTube*. Il ne faut pas longtemps avant que le spécialiste des vidéos du net ne se retourne avec un sourire et me lâche : « *Jette un coup d'œil à ça !* ». Face à moi, la vidéo d'une humoriste qui s'amuse à décrire ce que veulent vraiment dire certaines de leurs phrases, et qui conclut son sketch de cette manière : « *N'essayez pas de les comprendre, elles-mêmes entre elles se comprennent, et ne peuvent pas se supporter...* » Ça s'annonce bien !

Dès demain, Elga me fera rencontrer plusieurs d'entre *elles*. L'opération se révèle risquée, mais abordable. *Alea jacta est* !

## Troisième étape : l'Observation

Grâce à Elga, j'ai enfin intégré l'un de *leurs* groupes ! Il est désormais temps d'ouvrir les yeux et de scruter les petits détails qui auraient pu m'échapper auparavant, afin de pouvoir m'adapter. Dans mon petit calepin, je commence à noter tout ce qui me frappe.

Première observation : *elles* sont toujours tirées à quatre épingles, et propres comme un sou neuf, dans toutes les situations. Comment font-*elles* ? Aucune idée. Seconde observation : *elles* ont un étrange rituel, qui consiste à aller le plus souvent possible aux toilettes en moins d'une heure, et ceci toujours en *groupe*. Encore un mystère à résoudre... Et enfin, troisième observation : *elles* s'entêtent à toujours transporter la moitié de leur maison dans leur sac à main, sans arrêt surchargé ! Pourquoi tant de souffrances ?

Après quelques semaines d'observations en tout genre, je me rends compte que quelque chose cloche, quelque chose de bien

plus grave que mes premières observations anecdotiques. De l'extérieur, *a priori*, tout va bien ; ce sont les meilleures amies du monde, et *elles* s'entendent toutes très bien.

Mais en réalité, lorsque je *les* observe un peu mieux, j'ai plutôt l'impression que le climat est tendu. En fait, je me rends compte qu'un grand nombre d'entre *elles* se regardent en chien



de faïence. Je commence à comprendre que certaines d'entre *elles* sont extrêmement hypocrites envers les autres... Mais le pire, c'est leur avarice de notes de cours... En prison, la vie est simple : soit nous avons de bonnes notes, et pouvons dès lors passer nos examens sans encombre, soit nous n'en avons pas, et n'y survivons pas... Et même entre membres d'un même groupe, certaines se font un malin plaisir de collectionner les notes de qualité sans pour autant se les partager, car *elles* préfèrent tout garder pour *elles-mêmes*. L'hiver s'annonce rude...

### Quatrième étape : l'Adaptation

Ma mission d'infiltration s'avère plus ardue que je ne le pensais. *Elles* ne sont pas toutes aussi sympathiques qu'Elga. A tel point que certaines ne m'acceptent pas parmi *elles*. Et malheureusement pour moi, *celles-ci* s'amuse même à me menacer pour m'empêcher de révéler au grand jour certaines informations compromettantes. Et pour cause ! Étant donné l'importance des renseignements que j'ai réussi à obtenir, ce que je vais révéler ici risque de me coûter très cher, mais il est de mon devoir de prévenir les ignorants : même si je dois succomber pour cela, il me faut dire la vérité au grand public. Tel un Edward Snowden qui dévoile les détails de plusieurs programmes de surveillance, tel un Edwy Plenel au service de Mediapart, tel un Julien Assange pour Wikileaks, il me faut me sacrifier pour que le monde sache !

*Je compris qu'il existait dans le bloc A des clans secrets !*

J'ai donc remarqué quelque chose d'intéressant : comme je l'ai dit précédemment, *celles* du bloc A avancent toujours en groupe. Mais ce qui est plus intéressant encore, c'est que leurs groupes *ne se mélangent pas*. Trouvant tout cela étrange, je décidai de mener ma propre enquête à ce propos. Et quelle ne fut pas ma stupeur lorsque je compris qu'il existait dans le bloc A des clans secrets !

Chaque clan du bloc A est privé, et exclusivement composé de

Tableau 27 : Etudiants 2012-2013 par secteur et domaine d'études à l'ULB

Secteur	Domaine	Femmes		Hommes		Total
			%		%	
Sciences humaines et sociales	Philosophie	102	41	147	59	249
	Langues et lettres	605	72	232	28	837
	Histoire, art et archéologie	587	59	401	41	988
	Information et communication	904	67	448	33	1.352
	Sciences politiques et sociales	1.734	58	1.236	42	2.970
	Sciences juridiques	1.338	61	847	39	2.185
	Criminologie	97	59	67	41	164
	Sciences économiques et de gestion	1.080	37	1.826	63	2.906
	Sciences psychologiques et de l'éducation	1.449	80	360	20	1.809
	Traduction et interprétation			3	100	3
Art et sciences de l'art	2	50	2	50	4	
	<b>Sous total</b>	<b>7.898</b>	<b>59</b>	<b>5.569</b>	<b>41</b>	<b>13.467</b>
Santé	Sciences médicales	1.623	60	1.083	40	2.706
	Sciences de la santé publique	285	63	167	37	452
	Sciences vétérinaires	176	77	52	23	228
	Sciences dentaires	328	53	288	47	616
	Sciences biomédicales et pharmaceutiques	458	63	266	37	724
	Sciences de la motricité	462	44	592	56	1.054
	<b>Sous-total</b>	<b>3.332</b>	<b>58</b>	<b>2.448</b>	<b>42</b>	<b>5.780</b>
Sciences et techniques	Sciences	711	37	1.208	63	1.919
	Sciences agronomiques et ingénierie biologique	151	43	198	57	349
	Sciences de l'ingénieur	294	20	1.142	80	1.436
	Art de bâtir et urbanisme	516	46	611	54	1.127
	<b>Sous-total</b>	<b>1.672</b>	<b>35</b>	<b>3.159</b>	<b>65</b>	<b>4.831</b>
	<b>Total</b>	<b>12.902</b>	<b>54</b>	<b>11.176</b>	<b>46</b>	<b>24.078</b>

quelques membres. Ces groupuscules se détestent entre eux, même s'ils font mine de ne pas connaître leurs existences mutuelles. Chaque faction s'amuse à se nommer en fonction d'un cercle littéraire célèbre. En privé, se croyant en sécurité et à l'abri de tout, chaque clan publie les pires atrocités sur les autres clans, voire même sur les marginaux qui ne font partie d'aucun. Chaque clan s'amuse à donner des surnoms ridicules aux membres des autres groupes. Mais surtout, surtout, les membres des clans manigancent entre *elles* les pires coups contre les quelques survivants qui existent encore parmi *elles*...

J'ai parlé de mes découvertes à Grégoire, le misogyne du bloc A. Ne craignant absolument pas ce que je lui ai révélé, il me

répondit d'un ton on ne peut plus naturel : « *Julien, mon bon Julien... C'est nous qui faisons d'elles ce qu'elles valent, et c'est pour cela qu'elles ne valent rien ! Alors maintenant lâche-moi avec tes sonnettes et tes histoires de clans ridicules !* »

Après la tragique disparition de Grégoire deux jours plus tard, étouffé dans d'étranges circonstances, je commence à craindre de plus en plus pour ma vie. Si même lui, ce rebelle féroce, se fait assassiner d'une façon si froide et si atroce, comment moi, un pauvre innocent, puis-je espérer survivre ?.. Il va me falloir désormais faire profil bas, m'adapter à leur mode de vie, accepter de me laisser bafouer et m'enfermer dans les toilettes pour hommes jusqu'au jour où je pourrai m'enfuir d'ici !

### Janvier 2012 : Blocus 2011-2012, we never forget you

C'est l'hécatombe. Après la première période d'examen que nous avons dû passer ce mois-ci, la moitié des hommes du bloc A a disparu. Sylvain, Arnaud, Thibault, Jérôme, aucun d'entre eux n'a survécu au terrible janvier 2012. Je ne sais pas comment je vais faire pour remonter la pente. Avec les autres survivants, nous avons appelé ce triste épisode « *la Grande Purge* ». Comme je l'avais prévu, certaines d'entre elles ont mis en route leur projet qui vise, dans un futur proche, à éradiquer totalement les hommes du bloc A. Que pouvons-nous faire pour nous en sortir ?

### Octobre 2012 : Révélations

Aujourd'hui, alors que j'étais tranquillement en train de manger, assis sur un banc de la prison, une chose incroyable est arrivée : un directeur est venu s'asseoir à côté de moi ! Après quelques instants de silence, je décidai d'engager la conversation, afin de pouvoir poser les questions qui me taraudaient depuis quelque temps, et auxquelles seule une autorité compétente pourrait m'apporter des réponses concrètes. Je lui demandai donc ce qui se passait réellement, pourquoi nous étions si peu nombreux par rapport à *elles*, quand ce phénomène avait commencé, et si la situation était aussi critique dans les autres blocs.

Après quelques instants d'intense réflexion, il prit une mine grave et me répondit en ces termes : « Elles cherchent à renverser leur position qui fut trop longtemps minoritaire, et malheureusement pour vous, vous en êtes les premières victimes, car elles ont désormais décidé de faire la loi. Trop longtemps dominées et exclues, elles ont maintenant décidé d'inverser la tendance, et cela ne risque pas de s'améliorer dans les prochaines années. Même nous, les directeurs, subissons ce changement de plein fouet ; nous qui étions si nombreux il y a cinquante ans, nous ne sommes désormais plus qu'une poignée... »

Ayant à peine le temps d'ingurgiter ce qu'il venait de m'apprendre, il reprit de plus belle : « Saviez-vous que les trois premières détenues incarcérées dans une prison belge ne sont arrivées ici qu'en 1880 ? Et dire que maintenant elles sont partout ! Quand je pense que la première directrice belge fut Madeleine Dwelshauvers-Gevers à qui on ne confia un poste au bloc D, le bloc de droit, qu'en 1929, tout cela me semble insensé ! Quelques années plus tard, au début des années 60 si je me souviens bien, la croissance spectaculaire de leur activité commençait, et depuis, elle n'a cessé d'augmenter avec les années. Tenez, regardez ce tableau, et voyez la situation critique du bloc A ! ».

Il sortit une feuille de sa poche et me la tendit. « Je crois que nous avons affaire à une véritable révolution : la revanche des femmes a commencé ! »

Après quelques instants où il me laissa le temps de vérifier ses dires en examinant son tableau, il reprit : « Heureusement, la situation n'est pas la même partout : certains blocs résistent bien mieux que nous. Par exemple, le bloc P, dans lequel sont incarcérés tous les étudiants en informatique, s'en sort bien : ils ont fait en sorte de rester majoritaires. »

Je lui demandai quelle était la cause qui pouvait expliquer un tel retournement de situation, et comment de si grands changements entre deux blocs pouvaient exister : « La réponse n'est pas simple, comme le prouve le nombre stupéfiant de collègues qui se cassent les dents à essayer d'y répondre. Les pri-

sonniers et prisonnières sont inégalement répartis entre filières d'études : peu d'entre elles se retrouvent en bloc d'informatique parmi les ingénieurs et les physiciens, et peu d'entre eux dans les blocs des sciences psychologiques, des langues et lettres et des sciences biomédicales et pharmaceutiques. La féminisation des études est une question complexe à plusieurs niveaux : les stéréotypes tendent à faire tout simplement penser qu'elles sont beaucoup plus attirées par la littérature et les langues, tandis qu'ils pensent que la science est la discipline du futur. Le choix qu'elles ont fait est d'autant plus cocasse lorsqu'on remarque à quel point les écrivaines sont peu présentées en cours et éclipsées par le nombre de grands auteurs retenus par l'histoire littéraire. Mais je pense que simplifier une révolution à l'aide de quelques préjugés est un peu facile : ce n'est pas aussi simple. La féminisation de la population carcérale s'observe partout, avec pour corollaire qu'à l'heure actuelle, les plus jeunes d'entre elles sont plus éduquées. En effet, il y a trois ans, en 2009 en Belgique, 50% d'entre elles âgées de 30 à 34 ans possédaient un diplôme de l'enseignement supérieur, par rapport à seulement 39% d'entre eux, ce qui est scandaleusement faible, vous en conviendrez ! »

### Mars 2013 : Paranoïa chronique

Mauvaise nouvelle. Elles ont décidé de tenter une autre stratégie pour nous éliminer : la conversion ! En effet, Florent, mon ami littéraire le jour, bagarreur la nuit, m'a informé aujourd'hui que plusieurs survivants s'étaient ralliés à elles... Physiquement, ils n'ont pas vraiment changé. Mais désormais, ils ne font que passer leur temps avec elles, ils parlent des mêmes sujets qu'elles, ils pensent comme elles... Elles veulent maintenant nous transformer pour se servir de nous ! Et le pire, c'est qu'apparemment, une fois que l'un de nous est passé de leur côté, il n'a qu'un seul but : convertir les autres !

En ouvrant les yeux et en observant un peu mieux le monde alentour, je me suis rendu compte que nous, les prisonniers, n'étions pas les seuls à subir ce changement ; certains directeurs eux-mêmes s'étaient transformés et partageaient désormais leurs attitudes, leurs traits langagiers, et même leurs pré-

férences vestimentaires. Partout autour de moi, ils devenaient *elles* ! Entre disparaître et devenir l'une d'entre *elles*, comment vais-je finir ?

### Septembre 2014 : l'heure des comptes a sonné

Aujourd'hui, cela fait exactement quatre ans que je suis enfermé avec *elles*. Et je n'ai pas l'impression que cela va en s'arrangeant... En quatre ans, nombreuses ont été les victimes de *leur* folie. Des quinze survivants de la première année, nous ne sommes désormais plus que trois. Je n'oublierai jamais mes valeureux camarades victimes de transformations ou disparus prématurément.

Heureusement que *quelques-unes* apportent tout de même un peu de gaieté à notre quotidien carcéral parfois très sombre. Par ailleurs, j'ai appris qu'il ne nous restait plus qu'un an à tenir avant d'être libérés. Mais vu le niveau de plus en plus éreintant des cours, et l'acharnement dont font preuve certaines d'entre *elles* à notre égard, je ne sais pas si j'arriverai à tenir le coup jusqu'au bout...

### Décembre 2014 : quand la démence nous tient

Florent, le dernier rocher auquel je m'agrippe pour ne pas sombrer dans la folie, présente à son tour les premiers signes de démence. Nous sommes en décembre et il n'a toujours pas son syllabus d'italien. Je crois que je suis en train de le perdre... Je ne veux pas finir seul parmi *elles*, je n'y survivrai pas. Tiens bon Florent, tiens bon !

### Février 2015 : la Secte

*Elles* sont décidément encore plus étranges que je ne le pensais. Depuis des années, toutes mettent leurs rancunes (et quelles rancunes !) de côté et se regroupent entre *elles* pour former une grande secte qui aurait comme but, dans un futur proche, de nous éradiquer définitivement. Cette association s'appelle « le cercle féministe ». Elga m'a mis en garde tout à l'heure : « *Un conseil, jeune homme non-conscientisé au féminisme sous*

*toutes ses formes : ne t'aventure jamais, au grand jamais, à commenter négativement leurs discours, sinon elles vont littéralement... te détruire !* » Tout cela fait froid dans le dos... Une peur tenace me ronge le ventre...

Avec mes camarades survivants, nous essayons de démasquer qui sont celles qui dirigent le cercle, mais c'est loin d'être évident. D'autant plus que pour semer le doute, la quasi totalité des membres de cette secte s'amuse à aller voir des films sadomasochistes qui s'opposent à toutes les valeurs qu'*elles* défendent, et où l'homme prend plaisir à torturer sexuellement l'héroïne... Et apparemment *elles* adorent ça, comme le prouve une conversation que j'ai surprise : l'une d'*elles*, dents de lapin et sac à dos en peau de croco, commençait à raconter

*Quand tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet !*

à ses collègues le synopsis du dernier film à la mode : « *C'est l'histoire d'un mec riche, bien habillé, obsédé sexuel et sado-maso...* ». Ses copines s'indignèrent en criant : « *Ah, cette*

*ordure de DSK !* ». Déconcertée, dents-de-lapin prit son air le plus penaud et acheva : « *Mais non non non, vous n'y êtes pas du tout ! Je parle de Christian Grey !* ». Et là, réaction unanime des autres : « *Ah oui, troooooop chouuuuuuuuuu !* ». Inutile de dire qu'après cela, je fus plus déconcerté que jamais... A croire que mon philosophe préféré, ce cher Friedrich Nietzsche, avait raison en déclarant « *Quand tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet !* ».

Décidément, je n'arrive pas à les comprendre, je désespère... M'envoient-elles un message caché que je suis censé déchiffrer ? Leur double discours est-il volontaire, ou est-ce que tout cela n'est qu'un piège ? Que suis-je censé comprendre ? *Elles* sont décidément bien trop compliquées, je capitule !

### Mars 2015 : Théories et Conclusions

Après avoir réfléchi des mois entiers sur la question, je crois avoir enfin compris pourquoi *nous* sommes ici. Pourquoi

sommes-nous si peu et *sont-elles* tant, pourquoi ces inégalités et ces différences, pourquoi ces transformations, pourquoi ces clans, pourquoi toutes ces souffrances ? Je pense enfin avoir la réponse à toutes ces questions ! Voici ma théorie : je pense que pour réussir à sortir d'ici, il faut être l'une d'entre *elles*. Et je pense également que... J'ai peut-être une idée !

### Janvier 2020 : Now what ?

Je m'en suis enfin sortie. Après toutes ces années, j'ai enfin réussi à me libérer. La tâche a été ardue pour m'en sortir, mais je suis désormais heureuse de faire pleinement partie de la société !

À peine lancée dans ma nouvelle vie, je me rends compte que l'herbe n'est peut-être pas aussi verte pour nous que ce que j'avais escompté. En effet, certaines de mes éminentes collègues, Farinaz Fassa, Sabine Kradolfer et Sophie Paroz, ont montré dans leurs rapports de recherche que les inégalités d'accès aux postes les plus élevés des hiérarchies académiques frappent particulièrement les femmes, puisque seule une faible proportion d'entre nous accède à des postes professoraux, malgré tout ce qu'a pu me raconter le directeur sur la prétendue « poignée » d'entre *eux* qui dirigeaient encore la prison.

Leurs analyses ont aussi permis de mettre à jour l'existence d'un *plafond de verre* dont la hauteur est variable selon les facultés, et des *parois de verre* qui orientent les carrières des femmes hors du cheminement traditionnel vers les postes les plus prestigieux. En effet, de majoritaires parmi les étudiants et d'égaux parmi les assistants, nous, les femmes, laissons petit à petit la place aux hommes pour n'être plus que 11% parmi les professeurs ordinaires en Belgique (10% dans les prisons francophones). Les causes de ces inégalités stagnantes sont à rechercher dans le mode de fonctionnement des prisons et dans le modèle masculin qui y est véhiculé et privilégié. Les critères, les procédures, la composition et le fonctionnement des commissions de nomination et de promotion sont favorables aux hommes. D'ailleurs, de nombreux mécanismes prévalant dans les pratiques de recrutement et de nomination des chercheurs sont désavantageux pour nos carrières, notamment la dominance masculine dans

les réseaux carcéraux.

Nous continuons donc à faire face à de nombreux obstacles sur le marché du travail. La croissance spectaculaire de l'activité féminine, qui, comme me l'avait appris le directeur, remonte au début des années soixante, n'a pas débouché sur une régression véritable des disparités entre emplois féminins et masculins. Comme le dit si bien ma collègue Danièle Meulders, « *tout se passe comme si, des années durant, on avait cru à une pente naturelle vers l'égalité, comme si on avait pensé que les écarts de genre allaient se diluer dans la modernité, alors que rien de tel, pourtant, ne s'est produit* ».

Par ailleurs, je viens d'avoir les résultats de nos dernières études qualitatives. Celles-ci ont permis de rendre compte d'un certain nombre de facteurs à l'origine de ces ségrégations hommes/femmes. En voici les facteurs explicatifs : tout d'abord, la socialisation différentielle à laquelle sont soumis hommes et femmes depuis l'enfance produirait des attentes et des stratégies de carrière différentes ; ensuite, la division sexuelle du travail et la conciliation famille/carrière est rendue difficile pour les femmes en raison de leur prise en charge quasiment exclusive de l'univers domestique ; et enfin, les résistances de l'institution, qui serait elle-même productrice de normes genrées à l'origine de discriminations, sont de plus en plus mises en avant.

Enfin, la faible part des femmes dans les organes de décision des prisons et centres de recherche est également sans appel. Cette fois c'est sûr, ici, les hommes détiennent le pouvoir et déterminent les orientations et le financement de la recherche, sans doute de façon biaisée.

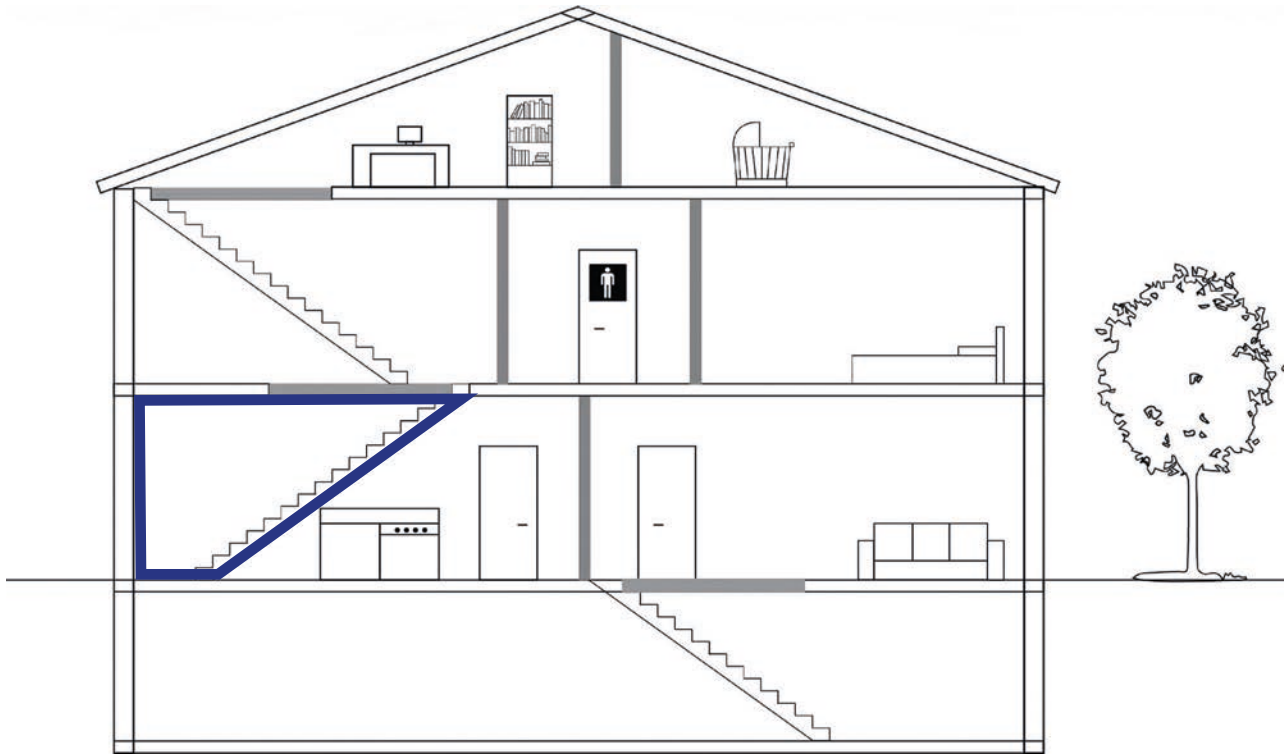
Je me rends compte avec horreur *qu'ils* sont partout et *qu'ils* dominant encore notre monde, malgré tous nos efforts pour les arrêter. Moi qui pensais avoir fait le plus dur... il ne me reste plus qu'à faire le chemin inverse !

Julie(n) BRASSEUR





# ESCALIER DU BAS



ARIGONA ET CYNTHIA  
AUX PORTES DE LA FORTERESSE EUROPE



# ARIGONA ET CYNTHIA AUX PORTES DE LA FORTERESSE EUROPE

*Chaque année, l'Union Européenne se voit confrontée à l'arrivée de milliers d'immigrés sans-papiers. Face à ce phénomène, le contrôle des frontières extérieures est devenu une préoccupation majeure pour la politique migratoire européenne. D'après le droit d'asile européen, Arigona Zogaj et Cynthia Kloutse ne sont pas autorisées à vivre dans leur pays d'accueil.*

En 2014, d'après l'ONU, 300.000 entrées illégales ont été enregistrées dans l'UE, dont 218.000 personnes venues via la Méditerranée. 3300 sont mortes en tentant de gagner le territoire de l'Union. Pour celles qui ont la chance d'arriver en Europe, rien n'est cependant gagné : elles se trouvent en effet au tout début d'un long processus juridique dont le dénouement demeure souvent incertain.

L'expulsion a une longue tradition en Europe. Citons l'expatriation des juifs de France en 1394 et d'Espagne en 1492, ou celle des Maures de Grenade en 1501 : ce ne sont là que quelques exemples célèbres dans l'histoire européenne. Dans ces cas-là, les raisons étaient de nature religieuse ou idéologique, tandis qu'actuellement, l'expulsion est une mesure politique puissante contre les personnes indésirables, c'est-à-dire contre les immigrés illégaux.

D'origine autrichienne, j'ai le privilège, comme tous les citoyens européens, « *de circuler et de séjourner librement dans toute l'Union* », pour reprendre les termes de la directive du Parlement européen et du Conseil du 29 avril 2004.

L'UE favorise même les contacts entre les pays membres, et c'est grâce au programme européen Erasmus que je me retrouve actuellement en Belgique pour une année académique. Lors de ma dernière année à l'école primaire, j'ai pris conscience du privilège que représente le fait d'être née sur le territoire européen. Comme la plupart de mes concitoyens, j'ai été confrontée au cas d'expulsion d'Arigona Zogaj.

## « Arigona Zogaj. J'en ai marre de son nom. »

En Autriche, on entendait souvent cette phrase, il y a quelques années encore. Peu de noms ont été cités aussi souvent dans la presse autrichienne que celui de la jeune femme d'origine kosovare.

Revenons au 26 septembre 2007 : Arigona, 15 ans, originaire du Kosovo, est menacée d'expulsion. Mise en garde par une camarade d'école, elle disparaît sans laisser de traces pour échapper à la police. Le 30 septembre, une lettre est publiée dans les médias, dans laquelle elle annonce son suicide en cas d'expulsion. Une semaine plus tard, la télévision nationale autrichienne (ORF) diffuse une vidéo où elle réitère son avertissement.

Au moment des faits, je n'ai qu'un an de moins que la fille nommée « *l'immigrée la plus connue de l'Autriche* », « *la personne de l'année* », ou encore « *la fille aux yeux de biche* » par les médias. On parle d'elle à l'école, avec nos professeurs, nos amis et nos parents – bref, Arigona devient le centre de l'attention. Son destin a touché des personnes de tous les âges, et son cas a ébranlé la foi dans la justice du droit d'asile autrichien comme aucun ne l'avait fait auparavant. Des milliers de personnes ont manifesté pour que la jeune fille puisse rester dans le pays qui était devenu le sien, ce pays où elle souhaitait construire sa vie future. Elle aurait en effet préféré mourir plutôt que retourner au Kosovo, où elle n'entrevoit aucun avenir.

L'une de mes camarades d'étude fréquentait la même école qu'Arigona. Avec son aide, j'ai pu entrer en contact avec la jeune femme ; le 16 février 2015, elle accepte un court entretien via Skype. Elle ne parle pas beaucoup et semble nerveuse. Le fait qu'on s'intéresse à son histoire encore des années après une forte médiatisation lui fait plaisir et la surprend ; par contre, elle a du mal avec le mot *interview* : « *Je préfère un cadre moins formel* », dit-elle. « *On m'a posé beaucoup de questions pendant la procédure de demande d'asile.* »

### « Les Zogaj sont des faux demandeurs d'asile qui vivent aux frais de l'État »

**Stefan S. dans une lettre de lecteur à la Kronen Zeitung le 16 juillet 2010**

Bienvenue à Kaliqan, un petit village dans le nord-est du Kosovo. 1700 personnes vivent là, isolées du reste de l'Europe – le taux de chômage atteint 90%. Avoir une grande famille et envoyer l'un de ses membres à l'étranger représentent les seules solutions pour parer le manque de système de sécurité sociale. Au Kosovo, les soutiens financiers envoyés par les parents expatriés sont aussi élevés que le PIB. La stagnation économique se reflète dans l'attitude des habitants – comme il n'y a pas de travail, le quotidien est sinistre. Pendant la guerre, les Serbes ont détruit 120 maisons et la reconstruction est lente.



Cette dernière dépend presque entièrement des dons étrangers. Il n'y a pas d'infrastructure à Kaliqan, et les atrocités de la guerre restent imprimées dans les souvenirs des habitants : on parle de cadavres décapités et de bébés hurlants qu'on a jetés au feu. Kaliqan, c'est le lieu d'origine de la famille Zogaj, qui est devenue le symbole de la remise en question du droit d'asile en Autriche.

En décembre 2000, Dzevat Zogaj, le père de famille, décide de tout recommencer à zéro dans la prospère Europe. Il offre ainsi 2000 marks allemands à un trafiquant pour arriver en Autriche, où il se trouve dans la situation d'immigré irrégulier. Sa seule préoccupation : travailler pour permettre à sa famille de recommencer une existence ailleurs. Dzevat est rejoint par sa femme Nurije, ses fils Alfred, Alban et Albin, et par ses filles Arigona et Albona – ils entrent tous illégalement en Autriche en 2002 et introduisent une demande d'asile peu après.

La famille Zogaj s'installe à Frankenburg, une petite commune en Haute-Autriche, et s'y intègre parfaitement. « *Quand je suis arrivée en Autriche, je ne comprenais pas un seul mot d'allemand* », explique Arigona. Lors de son premier jour d'école, une fille lui a demandé son nom, mais Arigona n'a pas compris la question. « *Je me suis cachée derrière mon père, tellement j'ai été gênée.* » Grâce à une enseignante de son établissement qui lui a donné des leçons particulières d'allemand, elle a appris la langue rapidement. Pour Arigona, l'intégration n'a pas été difficile. Les Zogaj avaient des amis, des collègues au travail, deux voitures et une maison, tout comme leurs voisins autrichiens. Jusqu'au 26 septembre 2007 à 18 heures...

### « Arigona est censée être contente de son retour au Kosovo – ainsi, elle retrouvera sa famille »

Andrea F., lectrice de la « *Kronen Zeitung* »

La demande d'asile a été refusée et le délai pour un rapatriement volontaire a expiré : Arigona garde un souvenir précis du jour qui déchira sa famille une nouvelle fois, ce jour qui a rendu publique sa vie privée : « *J'ai été à une leçon de conduite pour mon permis de moto, quand une amie m'a appelée toute excitée : "Cache-toi, Arigona ! Il y a trois voitures de police devant votre maison, ils viennent vous chercher".* » La suite a été largement relayée par les médias : Arigona se cache chez le prêtre Joseph Friedl, elle envoie une vidéo au Ministre de l'Intérieur autrichien dans laquelle elle annonce son suicide au cas où elle devrait quitter définitivement l'Autriche. Sa mère obtient le droit de rester dans le pays pour retrouver sa

filles, mais son père, ses frères et sœurs sont expulsés. Leur père les ayant abandonnés, les deux frères aînés se retrouvent seuls avec deux enfants en âge scolaire, qui ont été scolarisés en Autriche. Leur avenir est incertain – après la guerre, le Kosovo a investi dans l'infrastructure et dans la création d'un État de droit plutôt que dans l'éducation. La corruption reste un problème important dans cette société d'après-guerre : « Sans relations sur le marché de travail, il est pratiquement impossible de trouver un poste », affirme Arigona. Son petit frère et sa petite sœur ont pu retourner en Autriche avec un visa d'élèves, mais ses frères aînés restent coincés au Kosovo, sans perspectives de formation ou de travail.

Arigona Zogaj est devenue une figure publique : poursuivie par les médias, elle n'est plus seulement la fille de 15 ans qu'elle était auparavant. Elle est devenue un personnage dif-famé par le public, un symbole de la résistance contre une politique étrangère sans cœur, un défi pour l'État de droit et une icône médiatique. Le destin personnel de sa famille a révélé l'incapacité de la politique à répondre aux questions de l'immigration et de l'asile. « *Dans un État de droit, on ne fait pas de chantage* », voilà le verdict du ministère de l'Intérieur ; la loi avant l'humanité. Parmi la population autrichienne, « *l'affaire Arigona* » a cependant suscité une vive polémique. Bien qu'elle ait bénéficié d'un soutien important dans sa région, la forte médiatisation et la charge émotionnelle liées à son cas ont divisé les Autrichiens entre ceux qui la considéraient comme victime et ceux qui insistaient sur le fait qu'elle était arrivée illégalement en Autriche. De nombreux journaux ont dû fermer leurs forums sur Internet, parce que des lettres de lecteurs et commentaires menaçants à l'égard d'Arigona prenaient des proportions démesurées.

La jeune Kosovare n'a pas vécu une jeunesse ordinaire comme ses amies de l'école. La peur de devoir quitter son environnement habituel dans un pays stable l'a poursuivie, ainsi que les souvenirs d'une enfance au sein d'un pays ravagé par la guerre. En Autriche, elle a trouvé des amis, une formation et

des perspectives de travail. Au Kosovo, par contre, le taux de chômage continue d'augmenter. Ses frères n'ont pas de travail, ils sont soutenus financièrement par Joseph Friedl, qui collecte des dons.

Aujourd'hui, Arigona Zogaj vit à Linz avec sa mère et ses deux petits frères et sœurs. Elle étudie pour son bac et elle travaille à temps partiel dans un magasin de chaussures. En rue, elle est rarement reconnue – après 2010, les médias se sont détournés d'elle. Cependant, son cas a influencé le droit d'asile autrichien et il a suscité des modifications dans la législation. Actuellement, les demandes d'asile sont traitées plus rapidement, afin d'éviter une expulsion après une intégration complète comme dans le cas des Zogaj. Le but est cependant de pouvoir expulser plus rapidement les personnes avec une réponse négative.

**« Cynthia s'est déjà intégrée dans notre société et a toutes les raisons d'espérer s'y développer davantage, si seulement nous lui en donnons la chance. »**

**Lettre contre l'expulsion de Cynthia Kloutse de ses professeurs à Théo Francken le 21 octobre 2014**

Un cas récent en Belgique démontre également qu'« *une bonne intégration* » dans un pays n'est pas un critère important face à l'expulsion. La jeune togolaise Cynthia, élève studieuse en dernière année en option économie à l'Athénée Royal André Thomas à Forest, s'est, comme Arigona, retrouvée démunie face à la décision la concernant. Arrivée en Belgique en 2012, elle a d'abord vécu avec un père violent et une belle-mère, qu'elle a décidé de quitter par la suite. Sa mère vit au Togo, mais ses problèmes de santé l'empêchent d'y accueillir sa fille. Comme la jeune fille n'a pas les moyens de payer l'internat, elle se trouve actuellement dans une famille d'accueil.

Or, elle a perdu ses droits en quittant le domicile paternel : c'est en effet son père qui l'avait fait venir en Belgique dans le cadre d'un regroupement familial. La loi belge autorise Cynthia à rester sur le territoire belge pour peu qu'elle passe

deux années consécutives chez son parent. Contrevenant à cette règle, Cynthia s'est dès lors retrouvée dans une situation juridique très précaire. Avec son avocat pro deo, elle a fait une demande à l'Office des étrangers pour pouvoir finir ses études secondaires, qui a été refusée. Elle a donc reçu l'ordre de quitter le territoire.

La réaction de la population bruxelloise a été forte : ses professeurs, ses amis d'école, des journalistes et des inconnus ont témoigné de leur solidarité avec sa situation.

Le 21 octobre 2014, Mustapha El Ghali, le professeur de sciences économiques de Cynthia, s'est mobilisé avec d'autres professeurs pour écrire une lettre à Théo Francken, Secrétaire d'État à l'Asile et la Migration, ce qui a conduit à la médiatisation de son cas. Dans la semaine, l'école a reçu la confirmation que Cynthia aurait le droit de rester en Belgique jusqu'à la fin de sa sixième année. Elle pourra éventuellement rester en Belgique pour y faire ses études supérieures si elle peut prouver qu'elle dispose des moyens financiers suffisants jusqu'au 15 juillet 2015. Sans disposer d'aucune aide financière, l'Athénée Royal André Thomas s'est mobilisé pour permettre à Cynthia d'atteindre ce but. Les professeurs ont créé une fondation qui servira également à soutenir d'autres élèves qui se trouvent dans la même situation.

Sur le mur de l'école, une affiche avec l'indication d'un numéro de compte en banque: celle-ci demande « *Un avenir pour Cynthia* » - il s'agit du nom de la fondation mentionnée ci-dessus. Monsieur El Ghali a envoyé des lettres aux habitants de Forest pour faire connaître son histoire, et des dons importants sont arrivés. En mars, le professeur organise un spectacle avec la participation de l'humoriste belge François Pirette. « *Jusqu'ici, on a vendu 250 places. Mais on essaie de vendre le maximum possible. Cynthia est exemplaire en tout ce qu'elle a fait jusqu'à présent, et il est de notre devoir de nous montrer exemplaires vis-à-vis d'elle* », commente Monsieur El Ghali. Pour lui, ce n'est pas une obligation, mais un acte humain de soutenir Cynthia pour lui permettre de construire son avenir selon ses envies et ses possibilités. Il ne voit aucune

raison pour empêcher une jeune femme studieuse comme Cynthia de séjourner en Europe. « Avec ses résultats, elle est une élève modèle. Elle n'a ni contacts, ni perspectives au Togo, sa vie est ici. Pour moi, c'est normal qu'elle puisse terminer ses études en Belgique ».

*Elle n'a ni contacts, ni perspectives au Togo, sa vie est ici*

L'affaire Cynthia a encore une fois démontré les failles du système juridique en ce qui concerne la question du droit d'asile. En prétendant que la jeune fille n'avait pas besoin de finir ses études en Belgique, mais qu'elle pouvait aussi bien les faire au Togo, l'Office des étrangers de Belgique a lancé la procédure d'expulsion. Pourtant, il suffit de faire quelques recherches pour constater qu'il y a des différences importantes entre les systèmes scolaires belge et togolais. Trouver une institution au Togo qui offre un niveau équivalent n'est pas facile, sauf si on peut se permettre l'inscription dans une école privée qui coûte cher. L'éducation financée par l'État connaît des difficultés, avec des classes surpeuplées, des enseignants peu motivés et des cours peu adaptés aux niveaux différents des élèves. L'intégration dans une école au Togo pour une élève qui a pu profiter du système éducatif en Belgique n'est donc pas évidente.

Grâce à l'engagement des citoyens belges, Cynthia a eu l'autorisation de finir son parcours secondaire en Belgique, son dossier est en *stand-by* jusqu'au 15 juillet 2015.

De nombreux enfants sont confrontés à l'expulsion chaque année, ils se retrouvent par la suite dans un pays où ils ne sont parfois familiarisés ni avec la langue, ni avec les coutumes. Ils sont obligés de finir leur formation dans le pays d'origine de leurs parents, sans vraiment le connaître. Actuellement, il y a encore une deuxième élève à l'Athénée Royal André Thomas qui risque d'être expulsée avant la fin de ses études.

On comprend la consternation des professeurs vis-à-vis de leurs élèves menacés d'expulsion – leur rôle est en effet d'offrir aux adolescents des compétences pour l'enseignement supérieur et de bonnes bases pour une carrière future. Des

jeunes bien formés sont susceptibles d'apporter une contribution précieuse à la société dans laquelle ils vivent.

Les sociétés civiles belge et autrichienne se sont mobilisées contre l'expulsion et pour l'avenir des deux jeunes femmes. Dans les deux cas, ces dernières ont eu la chance de pouvoir rester dans leur patrie d'adoption, au moins jusqu'à la fin de leurs études. Y a fortement contribué l'engagement des citoyens, qui ont rappelé aux politiciens que la question migratoire était avant tout une question d'humanité. Peut-on se rendre responsable d'une expulsion qui force des personnes à recommencer leur existence une nouvelle fois dans un pays qu'elles ont pourtant quitté pour de bonnes raisons ?

On peut donc se demander quel système juridique conduit à des destins comme ceux de Cynthia et Arigona.

**« J'ai honte de constater qu'en Autriche, il n'y a pas de perspective légale pour les personnes comme Arigona »  
Barbara H., Linzoise interrogée dans une interview à la télé sur le droit de séjour autrichien au moment des faits**

La Belgique comme l'Autriche se sont engagées à protéger les réfugiés en signant la Convention de Genève de 1951. Cette convention internationale définit ce qu'est un réfugié et reconnaît des droits et des obligations aux États qui l'ont signée, ainsi qu'aux réfugiés eux-mêmes. Un réfugié est une « *personne qui se trouve hors de son pays d'origine et qui craint avec raison d'être victime de persécutions, et qui ne peut ou ne veut, du fait de cette crainte, obtenir la protection des autorités de ce pays.* » La Convention de Genève énonce cinq motifs de persécution, qui peuvent donner lieu à la reconnaissance du statut de réfugié :

« *la race, la nationalité, la religion, l'appartenance à un certain groupe social ou les opinions politiques* ». Le statut de réfugié ne peut donc être accordé que si l'on peut faire état de l'un de ces motifs.





La jeune Kosovare et sa famille ont été expulsées parce qu'elles ne remplissaient ni les critères du statut de réfugiés selon la Convention de Genève ni les critères pour la protection subsidiaire. Depuis 2006, la Belgique et l'Autriche peuvent reconnaître le statut de la protection subsidiaire aux personnes qui demandent l'asile. Il s'agit d'un statut différent de celui défini par la Convention de Genève.

Il peut entrer en vigueur uniquement si la vie des immigrés est en danger à cause des guerres, des troubles ou de la torture dans leur pays d'origine et si le statut de réfugié ne peut pas être appliqué parce que les personnes ne rentrent pas dans les critères de sa définition. Pour obtenir la protection subsidiaire, il faut prouver aux instances d'asile que les conditions prévues par la loi sont réunies. Il faut démontrer également qu'il y a de sérieux motifs de croire qu'un retour dans le pays d'origine constitue un risque grave, tel que défini dans la loi, et que la protection ne peut pas être garantie par les autorités du pays d'origine.

La vie au Kosovo n'a pas été considérée comme dangereuse pour les Zogaj, qui entrent dans la catégorie des immigrés économiques. Le Ministre de l'Intérieur aurait pu leur accorder le droit de séjour pour des raisons humanitaires. Cette loi peut être appliquée après un séjour de plusieurs années dans le pays d'accueil, au cas où les immigrés ne répondent ni aux critères de la Convention de Genève, ni à celles de la protection subsidiaire. Pour l'application du droit de séjour pour des raisons humanitaires, les critères suivants doivent être remplis : l'intégration complète dans la société, un revenu personnel, pas d'antécédents judiciaires. Les Zogaj entraient dans les critères mais le Ministère leur a malgré tout refusé le droit de séjour – la raison exacte en est toujours inconnue actuellement. Arigona suppose que l'État voulait faire de son cas un exemple.

*Le nombre de personnes qui doivent quitter leur pays d'origine pour des raisons économiques augmente*

L'argument de certains politiciens autrichiens a choqué : « Pourquoi a-t-on essayé de stabiliser le Kosovo avec une somme de plus d'un milliard d'euros si on remet en question la sécurité des Kosovars dans leur pays d'origine ? ». Bien que les pays de l'Union Européenne investissent des sommes importantes dans l'aide au développement dans des pays tiers,

le nombre de personnes qui doivent quitter leur pays d'origine pour des raisons économiques augmente – il est urgent d'agir pour soutenir les gouvernements étrangers, afin qu'ils puissent stabiliser la situation politique et économique dans leur pays. Clairement, le changement n'arrivera pas du jour au lendemain, et entre-temps, l'UE ne peut pas fuir ses responsabilités envers les immigrés. Une mise à jour du droit d'asile est plus qu'indispensable.

Remarquons que ni la Convention de Genève, ni la protection subsidiaire n'incluent les personnes dont la vie n'est pas en danger immédiat, mais dont l'avenir est problématique pour des raisons économiques. Les personnes qui entrent dans un pays de l'Union Européenne sans papiers, sans remplir les critères de la Convention ou de la protection subsidiaire et sans moyens financiers considérables ont de fortes chances d'être renvoyées dans leur pays d'origine. Pourtant, les demandes d'asile sont en augmentation dans l'Union Européenne. D'après les statistiques d'EUROSTAT (institution soumise à la Commission Européenne qui recueille les statistiques des instituts de statistique nationaux dans les pays membres), 44% de toutes les demandes d'asile mondiales sont faites dans l'Union Européenne. En 2012, on a enregistré 335.380 personnes à la recherche d'asile dans l'ensemble des pays de l'UE, dont environ 90% qui demandent l'asile pour la première fois. Pourtant, seulement 28% des demandes ont été acceptées. Cela prouve que la plupart des immigrés ne rentrent pas dans les critères d'un réfugié au sens de la Convention, mais qu'il y a de plus en plus de réfugiés pour

des raisons économiques. Cependant, les pays européens maintiennent des critères fermes pour accorder l'asile.

Les pays du pourtour méditerranéen comme l'Espagne, l'Italie et la Grèce ont été le théâtre de plus de 60.000 passages illégaux en 2012. 28.000 personnes ont fait une demande d'asile en Belgique cette même année. En Autriche, il y a eu 17.400 demandeurs d'asile. La Belgique traite avec la Grande-Bretagne, la Suède, la France et l'Allemagne plus de 70% de l'ensemble des demandes d'asile dans l'Union Européenne. En 2011, la majorité des demandeurs venaient d'Afghanistan (28.000), de Russie (18.000), d'Irak (15.000), du Pakistan (15.000) et de Serbie (13.000). Depuis 2012, les réfugiés de Syrie sont en augmentation, avec plus de 50.000 demandeurs d'asile en 2013.

### « La protection des frontières est la dernière mesure pour gérer les flux migratoires »

Ralf Göbel, président du conseil d'administration de Frontex, dans une interview avec le journal allemand « Die Zeit » le 8 octobre 2013

Suite à l'arrivée de ce grand nombre d'immigrés et notamment d'immigrés sans papiers, l'Union Européenne renforce sa politique sécuritaire. Les pays membres ont investi 285 millions d'euros entre 2007 et 2013 dans Frontex, l'agence européenne pour la sécurité et les frontières extérieures de l'Union européenne. Cette agence paramilitaire est semi-privatisée, et n'est donc pas entièrement soumise au contrôle de l'Union Européenne. Cependant, cet organisme critiqué par des organisations internationales est fortement impliqué dans la politique des réfugiés de l'UE.

En 2011, Human Rights Watch, une ONG américaine qui a pour but la défense des droits de l'homme, publie son rapport *The EU's Dirty Hands* (en français : *Les mains sales de l'UE*). Celui-ci a pour objet la violation des droits fondamentaux dans les centres de détention pour réfugiés en Grèce. Selon les témoignages de 65 migrants, réfugiés et

demandeurs d'asile, le comportement des gardiens formés par Frontex est contraire aux droits fondamentaux de l'homme.

Ce qui est indubitable, c'est que le travail de Frontex a soulevé pour but l'externalisation de l'asile. Par conséquent, les réfugiés qui arrivent aux frontières européennes sont renvoyés dans des pays-tiers, où ils ne sont plus sous la responsabilité de l'Union Européenne. En empêchant les immigrés d'arriver sur le territoire de l'UE, on les prive des droits qui y sont appliqués.

Vu la politique sécuritaire de l'UE, ce qui est présenté comme solution européenne au phénomène de l'immigration illégale est en réalité plutôt un système de défense contre les réfugiés.

*Ce qui est présenté comme solution est un système de défense contre les réfugiés*

De nombreuses organisations non gouvernementales comme par exemple le Vluchtelingenwerk Vlaanderen, la CIRÉ (Coordination et initiatives pour

réfugiés et étrangers) et l'ADDE (Association pour le droit des étrangers) proposent de l'aide pour les réfugiés en Belgique. Certes, leur travail n'est pas négligeable et doit être mentionné ici. Pourtant ces associations se voient limitées dans leurs initiatives car elles n'ont pas de moyens d'action hors du cadre juridico-légal existant. La plupart du temps, leurs ressources sont destinées à ceux qui sont considérés comme réfugiés ou sous la protection subsidiaire, autrement dit ceux qui quittent leur pays car ils y sont victimes de persécutions. D'un point de vue juridique, les ONG sont en effet impuissantes face à des cas de demandeurs d'asiles économiques.

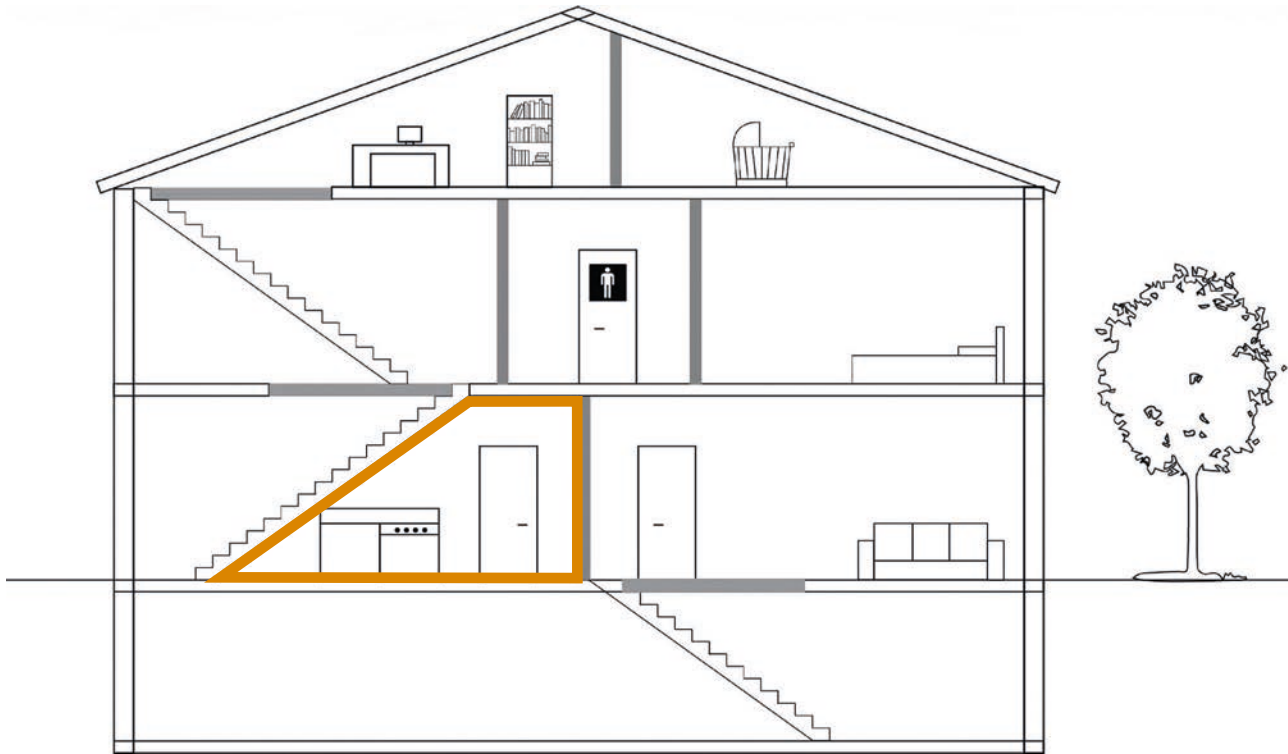
Triste est la situation des pays qui dépendent de l'aide publique au développement, comme le Kosovo et le Togo. Mais ce qui est encore plus triste, c'est que les citoyens de

ces pays sont déçus par une Europe qui essaie de se fermer aux influences externes à tout prix, une Europe qui malmène les immigrés qui ne possèdent pas de papiers. N'est-ce pas notre responsabilité en tant que citoyens européens de défendre les droits de l'homme, pour tous les êtres humains, quelle que soit leur origine ? Il reste à espérer que les sociétés européennes continuent à défendre les valeurs humaines en se mobilisant contre les injustices d'une politique migratoire ultra sécuritaire qui criminalisent les personnes qui n'ont qu'une seule envie : vivre dans la sérénité et la paix.

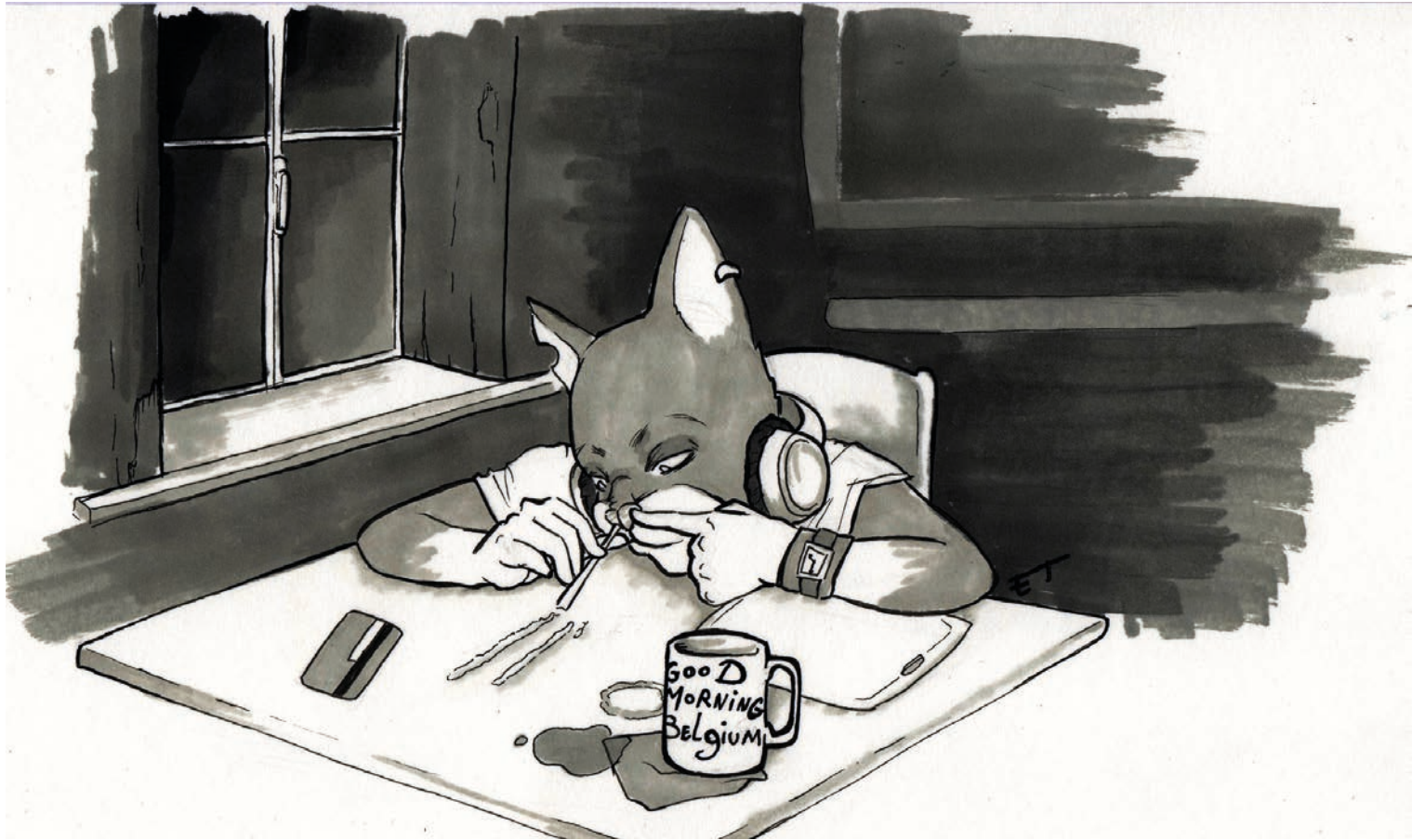
Laura COSTAN



# CUISINE



BATTEMENTS DE COEUR  
DES VERS DANS LE BROOKIE



# BATTEMENTS DE COEUR

*Tout d'abord, il doit découvrir. Sentir les rythmes, distinguer les battements, révéler les tem-pos. Ensuite, il doit choisir. Identifier ces sons qui, ensemble, feront vibrer les tympanes. Mais le tout est dans la subtilité du mélange, l'habileté de mixer des morceaux pour produire une explosion des sens. Si le dj réussit sa recette, les pupilles se dilatent, les coeurs trépident et l'émotion déborde portant alors le public avide de musique vers un monde mystique. Ensemble, ils s'évadent loin des normes communes et du quotidien. Le secret? De la passion, une goutte de jazz, quelques pincées de techno, une poignée d'électro. Le tout saupoudré de coco.*

Il est temps. Il est temps pour certains de prendre le chemin du retour, de s'empêtrer dans les rues fades et enfumées par les files interminables du vendredi après-midi. Il est temps pour d'autres d'ouvrir un bouquin sur le quai d'une gare en savourant une gaufre du marchand du coin. Mais pour Pedro\*, il est temps de prendre le petit déjeuner. Au creux d'une assiette posée sur la table en verre translucide, il prépare ses ingrédients avec patience. En avant, en arrière. En avant, en arrière. A l'aide d'une carte de banque, il dessine, tel un artiste. Petit à petit, la poudre devient plus fine et les lignes se tracent. Le petit déjeuner est prêt. Un billet de dix euros roulé lui servira de fourchette. D'un geste brusque, il remet sa capuche noire et prise un à un les traits de speed fraîchement préparés. La tête penchée en arrière, il sourit. Un sourire large, chaleureux, séduisant. Et le petit grain de beauté niché en dessous de son oeil droit ajoute à son charme. Il se relève ensuite subitement, avant de préparer une portion pour Sacha, son partenaire artistique, et pense même à tracer une latte en forme de « S ». Mais la dose est trop forte. Sacha\* sursaute, perd l'équilibre et pousse un cri d'étonnement et de douleur tout en clignant des yeux à tire-d'aile. En fixant la poudre tombée à terre, Pedro

lance ironiquement : « *Quel gâchis. On devrait la sniffer même de là.* » Alex\* débarque alors dans le salon et se joint au repas. « *Il y a du speed qui te reste au fond de la gorge et il y a du speed qui te prend directement comme celui-ci* », lui explique Sacha d'un air satisfait en lui offrant le billet roulé.

Les narines désormais remplies et le cœur éveillé, ils sont prêts à s'occuper des derniers préparatifs. Dans le salon, à peine meublé et baigné par une faible lueur jaunâtre, trois âmes bouillonnent à l'approche du grand spectacle. Alex s'assied pour ensuite se relever. Ses mouvements sont brusques et agités. Une cigarette à moitié fumée en bouche et un Macbook décoré des symboles du Fuse et de Kontrast sur les genoux, il rappelle le programme de la soirée : « *A 19h il faudra aller chercher Ilias\* à l'hôtel, ensuite on ira au restaurant, et il faudra être à 23h à la salle.* » Face à Pedro et Sacha, qui semblent plutôt portés par un son envoûtant de Jim Choi qui passe en sourdine, il est responsable de la gestion du collectif Bisuun\*. Il est un peu l'ancre qui maintient encore ces âmes d'artistes sur terre. Pourtant, il est jeune. A seulement 22 ans, il jongle entre son travail d'éducateur et celui de manager du groupe.

Ce soir est un grand soir. Ils sont encore à leurs débuts dans le monde méconnu des sous-sols belges, où beaucoup peinent à se faire une place. Car ce mélange envoûtant de jazz, de soul avec des touches de rock ou encore de funk séduit depuis sa naissance, il y a près de 30 ans, à Chicago, la cité venteuse des Etats-Unis. Tant les métrópolis européennes que les petites villes méconnues se sont depuis laissées envahir par les vibrations de la techno, du house, du deep ou de la minimale. Dans une marée d'artistes et de collectifs décidés à conquérir les scènes de l'*underground*, il faut donc se distinguer, se montrer créatif mais aussi professionnel. « *On ne déclare rien, évidemment. C'est chiant, c'est un peu dangereux quand même. Normalement on est censés être sous ASBL. Mais il n'y a aucune avancée là-dessus et tout ce qu'on fait ce sont des contrats en black* », raconte Sacha, affalé dans le canapé qui fait coin. Il tire sur sa cigarette en fronçant ses sourcils touffus. « *Non, en fait, il n'y a même pas de contrat. On se fait juste confiance les uns les autres.* » Il s'arrête, gratte un peu sa barbe dorée et lance avec un sourire un peu coupable: « *En fait on n'a pas essayé de faire bouger les choses à ce niveau-là. Mais bon, déjà dans les milieux artistiques, mais encore plus dans le milieu de la nuit, ça arrange personne d'être déclaré. Et nous on ne remplit même pas les conditions pour avoir un statut artiste. Donc voilà, moi, tant bien que mal, je gratte le chômage. Je paye mon loyer et je survie. Je suis un gars simple, je m'en fous quoi et... Ah putain qu'il est bon ce son!* » Assez bavarde, une petite latte s'impose.

Un téléphone sonne. Et le voilà, ce problème de dernière minute que tous attendaient avec effroi. La table de mixage Xone demandée par Ilias manque à l'appel. L'ambiance devient tendue, les esprits s'échauffent. Alex s'allume une cigarette alors qu'une autre, à peine entamée, fume encore dans un cendrier. Les mains tremblantes, il cherche frénétiquement dans son vieux téléphone un contact, un magasin, quelqu'un qui pour-

rait leur prêter, à la dernière minute, cet instrument haut de gamme. Pedro enlève sa capuche. Il se relève, comme décidé à trouver une solution, mais finit par se préparer une latte. Sacha fait quelques recherches sur le web et passe plusieurs coups de fil. Pourtant, il n'est pas question de faire appel à la concurrence, à d'autres collectifs ou encore à des *djs* qu'ils risquent d'inviter à d'autres soirées. Il faut garder une image de professionnels. Les sons s'enchaînent, les minutes passent. « *Je l'appelle? Je lui dis? Il risque de mal le prendre. Et s'il décide de ne plus jouer? Ca craint. Vraiment* », lance Alex, d'un air défaitiste. Mais un dernier coup de fil passé sans réel espoir finit par les sauver. « *On se fait un petit jus de fruits pressés les gars? C'est bien sain* », propose Sacha, comme pour fêter une victoire.

*J'étais comme dans une chambre avec les sons et je pouvais leur dire à chacun ce qu'il devait faire. Monter, descendre, se taire. - Pedro*

Perdue au milieu d'une forêt, la salle a des airs de hangar abandonné. Le plafond bas et les murs noirs remplis de tâches rajoutent à l'aspect lugubre de cet antre isolé du monde. Le silence absolu est coupé par Ilias qui inspecte l'endroit avec fascination. « *L'ambiance, l'aspect est parfait pour ce qu'on fait* ». A chaque mot, une fumée de cigarette s'échappe, mélangée à une buée épaisse due au froid glacial qui règne dans ce local désert. Âgé d'une trentaine d'années, cet homme aux traits d'adolescent soupire et sourit. « *Je fais ce travail depuis plus de 13 ans. Et j'ai encore du mal à finir les mois. Les 400 euros que je vais recevoir pour ce soir, je les dépenserai demain pour réparer ma caisse. Mais on ne fait pas ça pour l'argent. On le fait par passion, par amour* », raconte-t-il. « *De toute façon, si c'était l'argent la motivation, j'aurais fait dj commercial, r'n'b, tout ça* », lance Sacha de l'autre bout de la pièce pendant qu'il est occupé avec Pedro et Alex à installer l'amplificateur, les deux platines vinyles, les baffles et la fameuse Xone. « *Financièrement...Bah je suis affilié à la FGTB depuis quatre ans.* » Il s'arrête. « *Mais non, plus de quatre ans...Putain. Depuis que j'ai quitté l'unif en fait.* » Subitement, la musique retentit et envahit la pièce. Sacha monte aux platines pour se charger



de la warm-up, cette phase de préparation du public avant le cœur du spectacle. Un public qui, à minuit, se fait encore attendre. Quelques âmes seules dansent déjà au milieu de la piste, d'autres sont posées calmement au bar alors que certaines s'enferment dans les petites toilettes sombres pour une dernière dose.

L'art de Sacha tourne autour de l'enchaînement et la combinaison de sons qu'il passe des heures à chercher, écouter, analyser. Durant la semaine, loin des feux des projecteurs, des jeux de lumière, du speed et des « plombs », le surnom donné à l'ecstasy, il prépare son spectacle. La musique, il y baigne depuis sa plus tendre enfance, quand son père écoutait des sons de Gala, dans les années 90. Avec l'électro, la relation s'est construite lentement. D'abord, c'était une soirée au Fuse. Ensuite quelques sorties au Nouvel an. « *Officiellement, je suis clubbeur à plein temps depuis mes 19 ans* », raconte-t-il en riant. Le coup de foudre l'a frappé en 2007, au festival de Dour, où il a découvert Jus-tice, FormaT ou encore Ed Banger. « *De là, j'ai commencé par essayer de refaire les mêmes enchaînements, les mêmes sets. Et ma carrière a débuté avec un petit contrôleur que des potes m'ont offert. J'ai fini par caler chez moi pour faire de la musique, j'en avais plus rien à foutre des cours.* » Si le métier se découvre chez soi devant un mur, la vraie expérience de dj ne commence que sur scène. Selon le sociologue Morgan Jouvenet, « *l'apprentissage de la technique n'est considéré que comme une base et les séquences les plus importantes de la formation se déroulent lors d'interactions in vivo, interdisant tout espoir à un improbable génie solitaire.* » Le talent et l'expérience se déroulent donc au contact des paires et surtout du public. Parce que toute l'inspiration tire son origine dans l'émotion que la musique suscite. Un dj serait alors une sorte de chaman qui guide son audience vers un voyage mystique. Ce soir, quelques années après avoir découvert ce métier, ce sont des milliers de morceaux qui sont stockées la petite clé noire de Sacha. Il les connaît toutes. Chaque spécificité, chaque beat, chaque rythme. Du matin au soir, il scrute les milliers de sons diffusés sur divers sites pour faire le tri. Surtout, il sait les enchaîner, les faire couler harmonieusement l'une après l'autre. Ses

grands yeux bleus pétillent alors que sa pupille semble valser au rythme de la musique. Du haut de son 1m90, il dirige son public tel un marionnettiste. Les jeux de lumière deviennent plus intenses. La chaleur humaine des nouveaux arrivants réchauffe doucement la pièce qui semble prendre vie petit à petit. Sacha quitte la scène pour laisser place à Pedro.

Devant son pupitre, il s'épanouit, emporté par les rythmiques, les sonorités et les beats qui se mélangent pour former un ensemble harmonieux, à la fois répétitif et surprenant. D'un léger mouvement de tête qui accompagne les martèlements du bass, il se laisse porter par sa musique. Ses cheveux noirs désordonnés lui tombent sur les yeux à chaque geste. Son expression est sérieuse et ferme. Tel un chef d'orchestre, il dirige ses mains d'un bouton à l'autre, il fait tourner un vinyle, il alterne et combine différentes pièces. Il est l'âme même de l'art de Bisuun. Pedro crée. Il entretient une relation intense avec la musique – comme avec les drogues, l'insomnie ou sa manière différente de concevoir le monde. Et ça, depuis ses débuts, à 13 ans. Cette semaine d'ailleurs, il a connu une expérience inoubliable. « *Je n'avais plus dormi depuis trois jours grâce au speed. Je suis entré en communication avec la musique, à un point que je n'avais jamais connu avant. J'étais comme dans une chambre avec les sons et je pouvais leur dire à chacun ce qu'ils devaient faire. Monter, descendre, se taire. Ce n'était pas une hallucination visuelle, mais plutôt de sens.* » Ses yeux sombres pétillent face à ce souvenir. A la question de savoir si cet art va de pair avec la drogue, il s'empresse de dire non. « *Mais je ne sais pas si j'aurais réussi à être dans ces états, à être en communion avec la musique de cette façon. J'ai déjà créé sous pilule. C'était extraordinaire. Et puis maintenant que j'ai pris tant de drogues, ça a modifié mon cerveau. Ça a ouvert des parties de mon cerveau qui resteront ouvertes à jamais. Sans que je prenne quelque chose.* » Selon les chercheurs A. Hennon et S. Maisonneuve, la drogue n'est d'ailleurs qu'un moyen d'accès à des sensations fortes. Elle permet aux individus de se laisser posséder par des forces extérieures, « *de mettre entre parenthèses le contrôle de soi dans le but d'être entraîné hors de soi* ».

La musique est encore légère et envoûtante. Le rythme n'est qu'à 116 battements de cœur par minute, cette mesure utilisée pour exprimer le rythme de la musique. A deux heures, c'est au tour d'Ilias, l'invité de la soirée, de se lancer. Vers trois heures, il est à peine possible de bouger. Un homme habillé d'un pull à capuche gris est pressé contre les énormes baffles qui séparent le *dj* du public. Les yeux fermés et le sourire en coin, il lève ses mains vers le pupitre pour accueillir la musique. Ses mouvements sont répétitifs mais calculés. Une lourde goutte de transpiration lui parcourt le visage blême. Derrière lui, une foule robotisée. Des gens assoiffés voulant s'abreuver de musique. Ils veulent s'approcher, sentir, toucher les sons. « *Viens, on va essayer d'aller devant* », crie une jeune fille coiffée d'un chapeau dans l'oreille de sa copine qui, un peu instable et confuse, la suit en sirotant son verre d'eau. L'eau c'est gratuit. Personne ne semble boire de l'alcool fort. Quelques-uns vont de temps en temps se chercher une bière, mais qu'ils finissent par couper à l'eau. Presque tout le monde chique. Fort. Sous les jeux de lumière, des mâchoires remuantes valsent sur les rythmiques répétitives. Un type plutôt grand, aux cheveux bouclés, est placé à côté du pupitre. Il sort une petite enveloppe blanche qu'il tend au *dj*. Ilias sourit. Tranquillement, il s'abaisse en dessous des platines et se relève en pinçant son nez. Finalement, plutôt que d'offrir un verre, pourquoi pas offrir une latte? L'ambiance est électrique. Le rythme s'accélère, les pupilles se dilatent, les mains se lèvent, les sifflements résonnent, les gestes se déchainent à l'approche du point culminant. Et là, la musique explose. A 126 battements de cœur par minute, la salle s'enflamme. Sur les visages de tous ces gens se lit le sourire, le plaisir dans son état le plus pur. L'expérience est intense. Certains dansent à peine. Ils se balancent en levant parfois une main qu'ils bougent légèrement. Mais l'émotion se voit. Se ressent. Les muscles sont contractés. Les pores dilatés. Les frissons. Les spasmes. La sueur. Une

*Le rythme s'accélère, les pupilles se dilatent, les mains se lèvent, les sifflements résonnent, les gestes se déchainent à l'approche du point culminant. Et là, la musique explose.*

poignée vit l'expérience plus intensément. Leur danse est frénétique. Leurs mouvements fantasques. L'ambiance rappelle la description que Timothy Leary donnait en 1964 de l'expérience psychédélique : « *C'est un voyage dans de nouveaux champs de conscience. Bien sûr, ce n'est pas la drogue qui produit l'expérience transcendante. Elle agit comme une simple clef chimique - elle ouvre l'esprit, libère le système nerveux de ses modèles et structures ordinaires.* » Ce soir, ils se sont échappés. Ils ont pris la poudre...d'escampette. Le son n'est plus ici une simple mélodie qui passe en sourdine pour donner une ambiance. Il s'agit d'une expérience supérieure, différente, hors normes. A tel point que, « *baaigner dans la musique n'est pas qu'une métaphore* », comme Rouget l'observait déjà en 1990.

Plus l'horloge tourne, plus ils s'approprient les lieux. Les cigarettes allumées envahissent la salle. Tous les coins sont devenus une bonne planque pour une nouvelle dose. Le fumoir est imbibé d'une forte odeur de marijuana. D'un coup, la lumière s'allume. Les sorteurs font plusieurs signes au *dj*. Mais la foule râle. Siffle. S'emballe. Ilias veut continuer. Une demi-heure plus tard, le combat entre le public, avide de sensations et de musique, et la sécurité fait encore rage. La peur de la chute est présente. Elle représente ce que Jouvenet décrivait comme le « *passage de l'abandon à la musique à l'expérience du quotidien, plombée par des identités sociales trop pesantes* ». Un dernier beat et la musique s'arrête. La magie retombe. Les vestiaires se vident. Dehors, le soleil tape. Le froid est glacial. Le changement brutal. A l'heure où le monde commence à peine à ouvrir ses yeux, il est temps pour la fête de prendre fin. Ou plutôt de continuer ailleurs. Les cœurs battent encore trop vite. L'ecstasy afflue dans le sang. Les grammes de speed remplissent les poches.

Sacha et Pedro, aux côtés d'une vingtaine d'amis, rejoignent l'appartement de Steven\*. L'endroit est plongé dans une lu-

mière intense qui pénètre par les larges fenêtres du salon. Là, chacun vit son after à sa manière. Dans un coin, une fille aux cheveux rouges danse encore sur un son de deep house. Posé sur une chaise de cuisine, un homme aux cheveux noirs mi-longs, sourit. « *Je vois le monde en couches qui se superposent. Comme un oignon.* » Le LSD fait son effet. Certains sont affalés dans un canapé. Un pétard passe de main en main. D'autres, réunis dans la cuisine, se joignent au jeu proposé par Myriam\*. Grande, fine, ses longs cheveux noirs attachés, elle explique: « *On va faire des doubles doses. Un rail dans chaque narine. Dommage qu'on n'a plus de cocaïne. On aurait fait un rail de coke, un rail de speed* », dit-elle en rigolant. A nouveau, le sourire. L'énergie. Le plaisir. Mais cette fois, moins intenses. L'atmosphère n'y est plus. Du coup, ils parlent. Vite. De tout, de rien. De choses plutôt sérieuses ou d'histoires futiles. Autour de verres de whisky et de cigarettes.

La notion du temps se perd. Samedi soir, ou dimanche, personne ne sait. Finalement, ça n'a pas d'importance. L'un réalise : « *Il faudrait manger, non?* » L'horreur se lit sur les visages. Avec l'ecstasy, la mâchoire s'endort mais surtout, elle se crispe. Les douleurs musculaires du lendemain peuvent être pénibles tout comme les éventuelles plaies internes. Le speed rend la bouche sèche et coupe la faim. Les esprits sont assouvis, mais la musique ne nourrit pas les corps. Des corps trop faibles après des heures de danse, des nuits sans sommeil, des doses de drogue mélangées à l'alcool. « *Une soupe passerait bien en fait* », avoue Myriam. Un groupe décide finalement d'aller au Colruyt. Mais il n'est pas question de manger n'importe quoi. « *On va acheter des légumes et faire une soupe maison. C'est beaucoup plus sain que les soupes en boîte qui contiennent sûrement plein de conneries.* » Myriam va cuisiner. Pendant que les légumes mijotent, un joint circule de main en main, histoire de provoquer l'appétit. Ils se motivent les uns les autres à goûter ne serait-ce qu'une bouchée. Par contre, il n'y a pas assez de vaisselle pour tout le monde. Deux par deux, ils se blottissent les uns contre les

autres devant un petit bol chaud. Certains arrivent même à manger deux portions. Myriam goûte une cuillère puis abandonne. « Je n'aime pas et puis j'ai pas envie. » Les yeux sont rouges et les mouvements lents alors que la musique ne s'entend presque plus.

Pedro, lui, aimerait prendre une douche. Tout le monde d'ailleurs. Mais le risque de faire une chute de tension est trop grand. Affalé dans le canapé, il a l'air affaibli. Dans ses yeux fonceés, la pupille et l'iris semblent avoir fusionné. Subitement, il de-vient agité. Il se met à chanter fort. Il change de voix, de caractère, d'attitude. Un nouveau personnage prend vie. Les autres assistent au spectacle en riant. Mais la blague s'éternise. Comme si ce personnage ne voulait plus le quitter. « Je vais mourir, je vais mourir, je vais décéder, je vais mourir », lance-t-il frénétiquement dans un moment de lucidité. Personne ne réagit. Pedro prend alors place à table. En avant, en arrière. En avant, en arrière. A nouveau, les lignes se tracent. Des minutes, des heures passent. La notion du temps se perd. Et finalement il est temps. Il est temps pour certains de s'immerger dans les files interminables du lundi matin. Il est temps pour d'autres d'ouvrir un journal sur le quai d'une gare. Mais, pour eux, il est enfin temps de terminer le petit déjeuner.

Maria UDRESCU

\*(Les noms des personnes ont été modifiés par souci de confidentialité)



# DES VERS DANS LE BROOKIE

## Ingrédients

Pour le brownie :

- 125 grammes de chocolat noir 70% de cacao
- Deux œufs
- 125 grammes de sucre semoule
- 75 grammes de beurre
- 75 grammes de farine
- 100 grammes de noix de pécan/ de noisettes

Pour le cookie

- 165 grammes de farine
- 1 cuillère à soupe rase de levure chimique
- 135 grammes de sucre de canne
- 20 grammes de beurre salé
- Un œuf
- 100 grammes de pépites de chocolat

## Recette

À la façon de Ragueneau  
Qui jadis livra la recette  
De délicieuses tartelettes  
Dans l'acte deux de Cyrano

Lecteur, laisse-moi te conter  
La manière d'allier  
Le tendre moelleux du brownie  
A l'éclat d'un croquant cookie

Si tu souhaites donner jour  
À cette fine hybridité  
C'est à cent quatre-vingts degrés  
Que tu préchaufferas ton four

Pour le brownie baigne Marie  
Dans l'or d'un beurre ramolli  
Et agrémente sa baignoire  
Du plus sombre chocolat noir

Quand te semble venu le temps  
De ce mélange brun qui fond  
Ôte des flammes ton chaudron  
Et, en fouettant constamment

Brisés-y deux beaux œufs de poule,  
Ajoute le sucre semoule,  
Tamise la farine blanche  
Et l'incorpore à ce mélange

Si un pilon tu ne possèdes

Isole les noix de pécan  
 Car ce n'est que séparément  
 Tu le verras, que ces fruits cèdent

Une à une écrase, concasse  
 Même les noix les plus coriaces  
 Intègre à la préparation  
 L'effet de ta dure pression

Coule dans un moule carré  
 La mixture couleur d'ébène  
 Mais là ne s'achève ta peine  
 Tu n'en es qu'à la moitié

Maintenant il te reste à forger le cookie,  
 Qui tel l'ange dodu sur des nues moelleuses  
 Sur le dos du brownie viendra faire son nid  
 Donnant à ce dessert une allure fameuse  
 Pétris d'abord le beurre, utilise tes mains  
 C'est de ça que dépend toute ta réussite  
 Car tu éviteras, j'insiste sur ce point,  
 Que fondent par après les glorieuses pépites

Sans cesser de pétrir, ajoute peu à peu  
 Le sucre roux, afin qu'on n'en voit plus les grains  
 Marquons un arrêt quand le mélange est crémeux  
 Abonde de savon sur tes poisseuses mains

Romps à présent ton œuf sur le rebord du plat  
 Et pour l'incorporer, fouette à vive allure  
 A ce mélange joins les grains de chocolat,  
 Saupoudre farine et éparpille levure

Si tu es précieux, pour ton plus grand malheur,  
 Une dernière fois tu dois replonger tes menottes  
 Dans la tiédeur collante, entrer avec vigueur  
 Grossièrement la pâte il faut que tu tripotes

Disperse-la enfin sur toute l'épaisseur  
 Que forme le brownie qui tapisse ton plat  
 Enfourne ce duo durant un tiers d'heure  
 Puis laisse refroidir, ne t'impatiente pas

Quand te semble venu l'instant tant espéré  
 De déguster, gourmet, le fruit de ton travail  
 Démoule le brookie qu'en tout petits carrés  
 Sur l'assiette prévue il faut que tu détailles

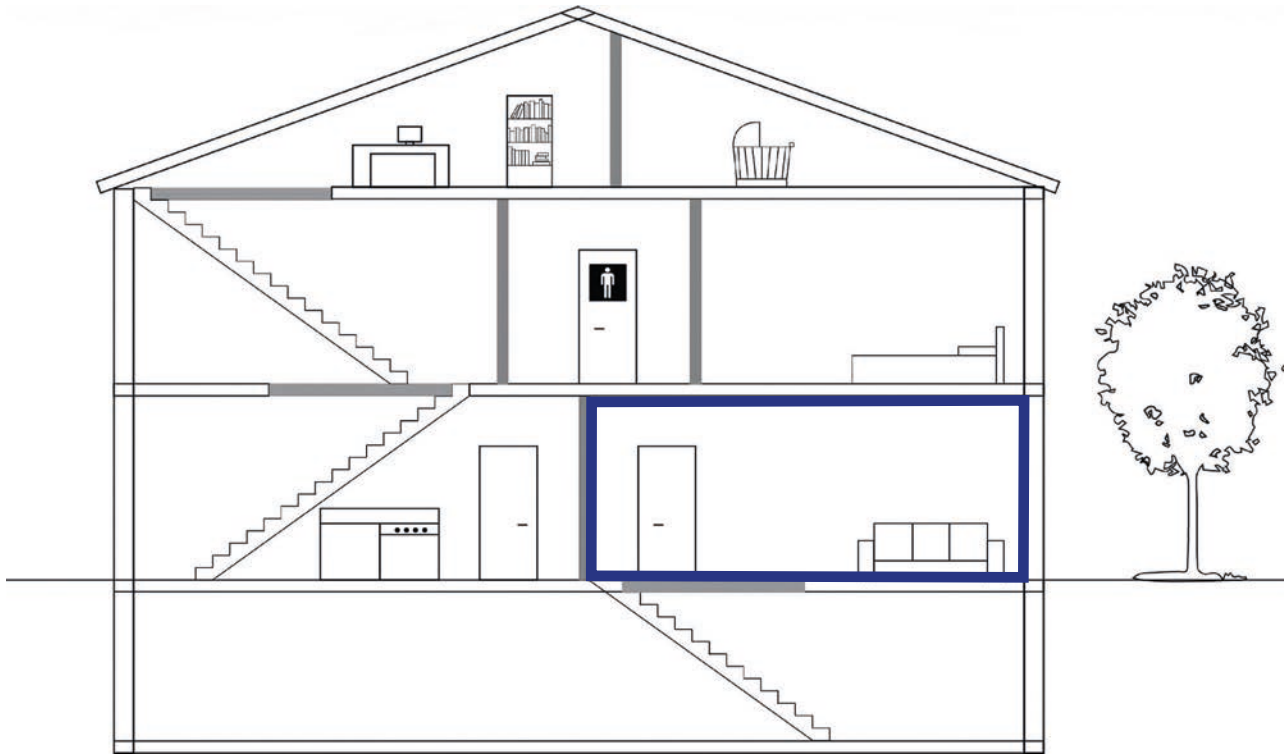
Saisis l'un de ces cubes de l'index et du pouce  
 Lentement porte-le à tes lèvres, apprécie  
 Au moment de croquer, cette hybridité douce  
 Du croustillant cookie et du tendre brownie







# SALON



CINQ RYTHMES, MILLE ET UN TEMPOS  
CULTURE WEB : COMMENT REUSSIR SON FAIL ?



# CINQ RYTHMES, MILLE ET UN TEMPOS

*Fondée à New York dans les années 1970 par une chamane des villes, la danse des cinq rythmes puise ses origines à travers d'anciens rituels chamaniques. Ancrés dans une démarche spirituelle, ses adeptes entrent en transe à travers cinq phases rythmiques distinctes. Une « vague musicale » qui passe de la lente torpeur à la transe vibratoire, exutoire de souffrances et pulsions corporelles. Regards croisés de deux couples membres de « la tribu » bruxelloise, qui s'efforcent d'incarner leur inconscient à travers le mouvement.*

Les dernières lueurs du jour filtrent à travers le feuillage des pins, inondant de lumière la salle de jeux déserte de l'école primaire Wemelweide. Peu à peu, l'obscurité s'installe et fait place à la quiétude ; il n'y a plus âme qui vive dans ce petit recoin cossu de Boisfort. Dans le silence de la nuit, des pieds nus résonnent soudain sur le béton. Anne-Mieke dévale quatre à quatre les escaliers de Wemelweide, son long poncho gonflé par le vent. Poussant l'étroite porte de derrière, elle pénètre enfin dans la pénombre du hall. Les flammes vacillantes des bougies éclairent son chemin. Aucun écolier ne s'attarde dans les couloirs de l'établissement à cette heure tardive, et les silhouettes qui se détachent le long des murs blancs ne portent ni cartable ni uniforme. Sacs en bandoulière et turbans sont plutôt légion parmi les habitués nocturnes des lieux. Petit à petit, leurs ombres prennent forme humaine en se rapprochant de la lumière. Tout au bout du couloir, chandelles et petites lampes à la lumière tamisée ont remplacé les néons. Comme chaque lundi, le gymnase de l'école a été transformé en un vaste terrain de danse.

La respiration d'Anne-Mieke s'apaise. Un large sourire s'étend sur son visage aux traits désormais relâchés. Ses premiers contacts avec la danse des cinq rythmes, elle les a connus à l'âge de 24 ans. Quinze années plus tard, son plaisir est toujours aussi vif qu'au temps des premiers pas sur la piste. A mi-chemin entre pratique chamanique ancestrale et danse contemporaine, la danse des cinq rythmes se veut thérapeutique et ancrée dans une démarche spirituelle. Sa fondatrice, la danseuse New-Yorkaise Gabrielle Roth, se définissait de son vivant comme une chamane des villes. Se déhanchant toute seule au rythme des tam-tam, elle s'évertuait à tracer « un chemin de transformation par le mouvement ». Elaborée dans les années 60, sa fameuse danse consiste à « accéder à son être via l'expression corporelle », au moyen de cinq phases rythmiques : le fluide, le staccato, le chaos, le lyrisme et le stillness. Une « vague musicale » qui passe de la lente torpeur à la transe vibratoire, avant de retomber dans la quiétude.

Happée par le mouvement dans son jeune âge, Anne-Mieke voue beaucoup d'admiration à celle qui fut son mentor.

« Gabrielle Roth a eu des maîtres de pensée et de méditation très ancrés dans l'énergie chamanique, et pour moi, elle est une chamane. C'est clair. Quand elle dansait, elle transmettait des choses impressionnantes. Elle était et elle reste pour moi l'incarnation de la liberté, avec une sagesse énorme ». La grande danseuse s'est éteinte il y a trois ans, mais nombreux sont ses disciples à avoir repris son flambeau de par le monde. Anne-Mieke est l'une de ces 400 enseignants qui ont voué leur existence à l'œuvre de Gabrielle Roth. De son corps trapu, Anne-Mieke dit qu'il est maintenant « un véritable temple d'exploration personnelle, qui m'a rapproché de mon cœur, et me permet régulièrement de sentir l'incroyable abondance de la vie ». En choisissant de vivre à travers les cinq rythmes, elle avoue avoir tourné une page de son existence. « Ma vie a changé, mes relations aussi : c'est à cet instant que j'ai vraiment commencé mon chemin. Qui je suis, qu'est-ce que j'aime... Je l'ai découvert à ce moment-là. Et plus que jamais, je suis ancrée dans mon corps. J'y trouve mes qualités, j'y puise ma force. J'ai appris à être plus proche de mon cœur aussi », ajoute-t-elle malicieusement en posant son regard sur Michel.

Tous deux se sont trouvés il y a neuf ans sur la piste. « Une rencontre belle, et juste, toute en mouvement ». Un mariage et une multitude de danses plus tard, le couple a toujours les cinq rythmes dans la peau. Entre ses propres cours, Anne-Mieke aime participer aux sessions de son mari en tant que simple danseuse. Une échappée corporelle qui lui est devenue difficile depuis la naissance de son premier enfant il y a cinq ans.

Le couple échange un regard complice à peine perceptible. Michel écarte une mèche de ses longs cheveux bruns, puis se replonge dans sa posture impassible. Planqué derrière sa console, il assure l'enchaînement des musiques. La vague

rythmique qu'il tente de créer est pour lui semblable à un accouchement. « Il y a une phase réceptive (la maternité), une phase d'action (les contractions), une phase de lâcher-prise (l'expulsion), une phase lyrique et légère (quand le bébé est là), et une dernière phase de quiétude, en totale connexion à soi et avec ce qui nous entoure. Chaque phase, ou rythme, a des choses essentielles à nous enseigner ».

*De son corps trapu, Anne-Mieke dit qu'il est maintenant « un véritable temple d'exploration personnelle,*

D'abord apprenti chamane au Venezuela, Michel dit avoir été « à l'école des autres cultures ». Son immersion chamanique à l'âge de 18 ans fut pour lui le déclic d'un mode de vie atypique. Il se souvient aussi de sa rencontre avec le chant tzigane. « À 25 ans j'ai croisé des amis, qui revenaient d'un stage approfondi (...). Rien qu'à les voir transformés et enthousiastes, en décrivant pourtant des exercices de respiration qui les avaient mis 'au contact de la mort', j'ai su que c'était pour moi. J'ai beaucoup chanté, pleuré, contacté ma colère et ma joie, et cette époque a été fondatrice ».

Autant d'expériences qui l'ont mené aux cinq rythmes. Après avoir « beaucoup dansé et beaucoup transpiré » en tant qu'élève, il a lui aussi repris le flambeau de Gabrielle Roth onze ans plus tôt. Son mot d'ordre pour l'avenir : « puisse ma vie entière être une danse ». Une danse à travers laquelle Michel entraîne ses élèves. Au son des premiers accords, tous jettent leurs manteaux grisonnants et se mettent en place. Les têtes et les torsos se parent de vêtements aux couleurs chaudes, les cous et poignets de bijoux tribaux. Quelques tatouages fleurissent au creux des omoplates et des reins.

Une musique hindoue fait maintenant vibrer le gymnase. Petit à petit, les danseurs se mettent en mouvement. Leurs ondulations sont fluides et lentes, suivant le rythme des instruments. Chantal ferme les yeux en dodelinant de la tête, laissant sa longue robe verte trainer sous ses pieds. Ses cheveux gris et ses traits marqués par le temps semblent

soudain majestueux ; souriante et sereine, elle irradie. Comme si une dernière part de sa jeunesse, qu'elle aurait précieusement conservée en elle comme l'on conserve un bijou, était soudain entrain d'éclorre. Elle y goûte avec insouciance, à la fois hors du temps et pleinement aux côtés des danseurs.

Son aisance sur la piste masque pourtant une profonde inhibition, dont cette psychologue a eu du mal à se défaire. « Je me souviens que la première fois, j'étais assez mal à l'aise, et d'ailleurs je me suis assise un peu stupidement (rires). Je voyais les autres s'étirer, ramper au sol, je trouvais ça 'space' et je ne m'y voyais pas ». C'est en cherchant un centre de retraite spirituelle sur internet que Chantal a découvert, il y a trois ans, la pratique des cinq rythmes. « Je suis tombée sur un petit laïus qui m'expliquait ce que c'était. ça parlait de lâcher prise par le mouvement. Je me suis dit que ça serait libérateur pour moi ». La sexagénaire imagine alors une simple danse non codifiée, avant de réaliser que la pratique va plus loin. « En fait, l'ambition est bien au-delà de la danse. Il y a une visée spirituelle derrière tout ça, probablement une volonté d'éveiller les consciences à plus de soin et d'écoute de soi, à plus de gratitude envers la Vie avec un grand V ».

L'immense gymnase résonne un instant de la dernière note de musique avant que le silence ne s'installe. Des groupes de deux personnes se forment spontanément. Chantal s'assied en tailleur face à une jeune et nouvelle recrue. Le rituel veut que les deux partenaires confient leurs émotions à l'autre, pour mieux s'y connecter. « Ce que je vais te dire est très intime », prévient la jeune femme en fixant ses pieds nus. « L'émotion que je cherche à extérioriser aujourd'hui, c'est ma jalousie. Je la ressens en ce moment même. Tu vois mon mari, là-bas ? » Interroge-t-elle en désignant du regard un homme dont Chantal n'aperçoit que le crâne dégarni. « Il est assis en face de l'une des plus belles filles de la pièce. Je sais bien que je devrais être au-dessus



de ça, mais... Je suis souvent aux prises avec des accès de jalousie impulsifs, et j'espère en guérir à travers la danse ».

Les deux femmes ont juste le temps de s'incliner l'une devant l'autre que la musique reprend de plus belle. La salle vibre maintenant au rythme des tambours. En quelques minutes, les convulsions parcourent le groupe de danseurs, dont les pulsations rythmiques forment comme des vagues. Les yeux se révulsent, les membres s'agitent en tous sens. Deux danseurs à quatre pattes se frottent l'un contre l'autre comme deux chats. Un autre imite l'éléphant, son bras en guise de trompe mouvante. Quelques uns se meuvent à même le sol, en position de fœtus, agités de convulsions.

La phase du chaos bat son plein.

La transe atteint son paroxysme, puis s'apaise, épouse un rythme plus doux. Les convulsions se font plus espacées ; petit à petit, la salle revient au calme. Les danseurs affluent vers l'autel éphémère dressé par Michel. Ses éléments varient d'un soir à l'autre ; ce lundi, de petits drapeaux bouddhistes rehaussent un amas de bougies et pétales de rose. Les regards convergent vers une plume d'aigle posée au centre. Le gymnase plonge dans le silence, seuls les cœurs battent encore au rythme des percussions. Chacun attrape la main de son voisin, et s'abandonne à une minute de relaxation commune.

Le groupe entame un alors un « cercle de partage ». Au milieu des danseurs assis en tailleur, une bougie et une longue plume d'aigle. Qui veut parler doit prendre la plume. Un jeune homme s'en empare après un instant de flottement. Son crâne est rasé jusqu'aux tempes. Un collier de coquillages orne son cou, et de gros bracelets aux motifs tribaux lui enserrant presque tout l'avant-bras.

Ce n'est pas son ressenti qu'il souhaite partager, mais une chanson. Il entame seul un air d'inspiration bouddhiste, et bientôt tout le monde fredonne avec lui. La mélodie résonne un instant dans le gymnase, puis le silence s'installe à nouveau. Peu de personnes s'expriment. Celles qui s'emparent de la plume manquent de mots pour décrire

ce qu'ils viennent de vivre. La parole se libère, hésitante. C'est finalement au tour d'Anne-Mieke. Elle remercie « la tribu » pour « sa belle énergie, pour toutes ses danses ». La tribu, c'est ainsi que se nomment eux-mêmes les initiés à l'univers des cinq rythmes. Touchés par son discours, ces derniers agitent leurs doigts en l'air. « On fait ça souvent », souffle un habitué aux nouveaux danseurs perplexes. « C'est comme si tu applaudissais, mais c'est plus discret ».

Les mains se joignent à nouveau. Chacun se saisit de la paume de son voisin et l'embrasse du bout des lèvres, « en guise de gratitude ». Les danseurs se lâchent, s'étirent et sirotent une tisane avant de quitter les lieux. Tous ont l'air plutôt paisible, ce qui n'est pas toujours le cas à l'issue d'une séance. « Tout n'est pas que 'hippie', 'cool' et facile, il y a des moments où c'est très dur » confie Anne-Mieke en se remémorant les larmes de certains danseurs. « Les gens traversent des émotions très fortes. Parfois négatives. On travaille beaucoup sur le lâcher-prise, et on sent que c'est douloureux pour certains. Déjà physiquement, par le fait de bouger certaines parties du corps, et puis tous ces nœuds d'émotion qui vont avec. Il y a de sacrés lâcher-prise parfois, des gens rient, pleurent. Mais tout ça est bienvenu. La fatigue, la flemme, la souffrance... Quand on réussit à incarner ces émotions à travers la danse, lâcher-prise devient de l'art. Tu trouves l'expression de ce que tu crois être insurmontable ».

Anne-Mieke est convaincue qu'il y a mille et une manières de ressentir son corps à travers les cinq rythmes. Elle-même a l'habitude d'arriver aux séances avec une question en tête. « Je danse ensuite avec cette question, je n'y pense pas nécessairement mais elle est au fond de moi. A la fin j'y reviens, et une clarté est là. Je l'écoute, et elle m'éclaire. Mais pour chaque personne qui traverse la piste, je vois sa propre manière de se retrouver elle-même ».

Enseignant ou élève, chacun sa vision de l'univers com-

plexe des cinq rythmes. Pour Anne-Mieke, la spiritualité est l'essence même de cette pratique. Elle la perçoit comme « un cadeau » à la fois « physique et thérapeutique », « artistique et chamanique ».

L'enseignante balaye la pièce de ses grands yeux bleus, à la recherche des membres fidèles de sa tribu. Certains viennent à sa rencontre, l'étreignent, prennent des nouvelles de ses enfants. « Merci pour l'énergie de ce soir », la remercie une jeune femme avant de se diriger vers Chantal. « Merci pour ton écoute de tout à l'heure. Tu sais, ma jalousie, c'est peut-être en l'exprimant dans la danse qu'elle finira par me quitter ». Elle repart la mine apaisée, enfourchant son vélo aux côtés de son mari.

Chantal, elle, vide sa tasse de tisane et se lance à la recherche de Fred. Assis devant l'autel, son compagnon semble perdu dans ses pensées. Peut-être songe-t-il à sa prochaine peinture. Informaticien mais artiste dans l'âme, Fred aime à dessiner juste après les cinq rythmes. « Ça stimule l'intuition, la création. En dessinant après la danse, je vois que certaines choses ressortent beaucoup plus librement ». Tous deux saluent le groupe avant de s'engouffrer bras-dessus bras-dessous dans le hall de l'école. Amoureux des cinq rythmes, le couple n'attendra pas lundi prochain pour s'adonner de nouveau à la pratique. Une ou deux fois par semaine, tous deux aiment se donner rendez-vous dans l'intimité de leur salon pour une séance rythmique qui n'appartient qu'à eux. Avec amusement, ils se souviennent du soir où ils avaient accepté de quitter le confort de leur foyer pour danser avec des amis. Ils rient à l'unisson, se revoyant onduler devant un entourage à la fois sceptique et médusé.

« Je pense que ça peut faire peur à des gens, tout ça, commente Chantal. Cet appel à une extrême liberté dans l'expression de soi. Pendant les séances, certains semblent exulter de joie... Mais d'autres ont l'air de vivre des es-

pèces de cauchemar à travers leur danse ! C'est ce que leurs visages et certaines de leurs postures reflètent.

- De plus en plus, tu rentres dans un sacré état! Ajoute Fred en secouant ses longs cheveux bruns. Tu vois d'ailleurs l'état dans lequel peuvent se mettre certaines personnes qui ne vont pas bien. Eux, tu vois qu'ils craquent carrément. En plus, comme tu stimules sans arrêt cet état, plein de choses commencent à sortir et tu deviens beaucoup plus réceptif à toutes tes sensations, à tout ce qui se passe autour... A tout ce côté sensitif qu'on a un peu tendance à perdre dans le monde moderne ».

Tous deux admettent que l'univers des cinq rythmes est atypique. Mais le mot « secte », déjà entendu au détour d'une conversation, les fait franchement rigoler. « Je ne vois vraiment pas en quoi les 5 rythmes peut évoquer quoi que ce soit de sectaire, défend Chantal. Il y a une extrême liberté qui y règne : si tu veux ne rien faire du tout de ce qui t'es proposé, tu peux t'asseoir, t'adosser au mur et ne rien faire. Après, c'est vrai qu'il y a des consignes de travail de groupe où on incite tout le monde à être ensemble : est-ce que ça suffit pour parler de secte ? Je ne crois pas ».

Le samedi soir, à l'heure où les jeunes gens se précipitent en boîte de nuit, Fred et Chantal dansent pieds nus sur la moquette de leur salon. L'informaticien a ressorti ses pastels, et la psychologue sa longue robe verte assortie à l'immense tableau qui trône au-dessus de leurs têtes. Comme chaque samedi soir, tous deux sirotent un grog maison.

La discussion s'oriente autour des membres de « la tribu ». Pour Chantal, certains d'entre eux sont bouddhistes. « C'est visible. Dans leur tenue, dans leurs petites phrases, dans leur manière d'être avec les autres. Mais il y a toute une fourchette de gens de professions et d'univers différents,

nuance-t-elle. Des gens qui certainement se veulent moins matérialistes que d'autres, qui ont plaisir à l'échange, à la rencontre, à la vie dans la nature. Je ne dirais pas que nous avons des chemins de vie similaires. Mais des valeurs et idéologies communes, certainement ». Et de citer l'exemple de deux contrôleurs aériens, puis d'un clown rencontré au détour d'un stage de cinq rythmes en Nouvelle-Zélande. Autant de personnalités atypiques, dont le couple serait probablement passé à côté sans sa rencontre avec l'univers des cinq rythmes.

Sans être bouddhistes eux-mêmes, tous deux en ont adopté la philosophie de vie. Accepter la vieillesse qui s'installe, et vivre dans le souffle de l'instant présent. En tant que psychologue au sein d'une unité de réanimation, Chantal est en contact permanent avec la mort. « On apprend vite à relativiser nos propres problèmes ». De son métier, la sexagénaire en retire un appétit accru pour les plaisirs simples. Et en ce samedi soir, le rituel est toujours le même. Chantal allume les bougies, Fred choisit les musiques. « Celles qui me parlent, qui vont me réveiller moi. Des musiques très rythmées, avec beaucoup de percus car c'est ça qui fait bouger le ventre et les chakras ». Naviguant entre l'univers atypique des bateliers et des artistes, l'informaticien se sent encore porté par l'effet vibratoire de la séance collective.

« Ton corps garde cette vibration en mémoire, cette façon d'aller chercher ta propre danse, d'être sincère ». Son livre de chevet, *Les Quatre Accords Toltèques*, traîne sur une chaise en bois. Intarissable sur le sujet, Fred énumère et détaille ces quatre principes de vie qu'il essaye de faire siens.

Chantal, elle, raconte « l'éveil progressif de l'être par la musique » à travers les cinq rythmes. Elle balaye l'idée de tout dogme religieux... Mais reconnaît qu'il peut être inhérent à une bonne part de danseurs. « Il y en a qui es-

timent que leur corps est traversé par quelque chose dans la danse. Quelque chose qui vient d'un autre monde, qui vient d'autres personnes... Qui vient de très loin et qui les dépasse complètement. Question de vision, ou de grille de lecture. Mais au fond, je crois que chacun vient y chercher un petit peu ce qu'il souhaite... Et il trouve ce qu'il est en mesure d'y trouver lui-même ».

La chaîne hi-fi du salon grésille aux accords d'une musique bouddhiste. Porté par les instruments à vent, Fred saisit Chantal par la taille et l'entraîne avec lui dans le premier des cinq rythmes. Tous deux valsent à leur guise, sans jauger ni juger l'autre. Entre deux enchaînements musicaux, Fred laisse ses pastels courir sur le papier. En contact avec sa créativité, il s'efforce de mettre ses émotions en couleur. Jaune, vert, rose, les teintes s'entremêlent pour donner vie à des formes et visages. Chantal, pourtant moins portée sur le dessin, fait de même. Chacun essaye ensuite de danser le dessin de l'autre. D'incarner l'émotion, de mettre les formes et couleurs en mouvement. La phase du lyrisme s'achève, d'autres instruments à vent annoncent doucement la quiétude. Et tandis que les dernières lueurs du jour ploient sous la flamme vacillante des bougies, le couple se connecte à son propre tempo.

Ariane CARREIRA



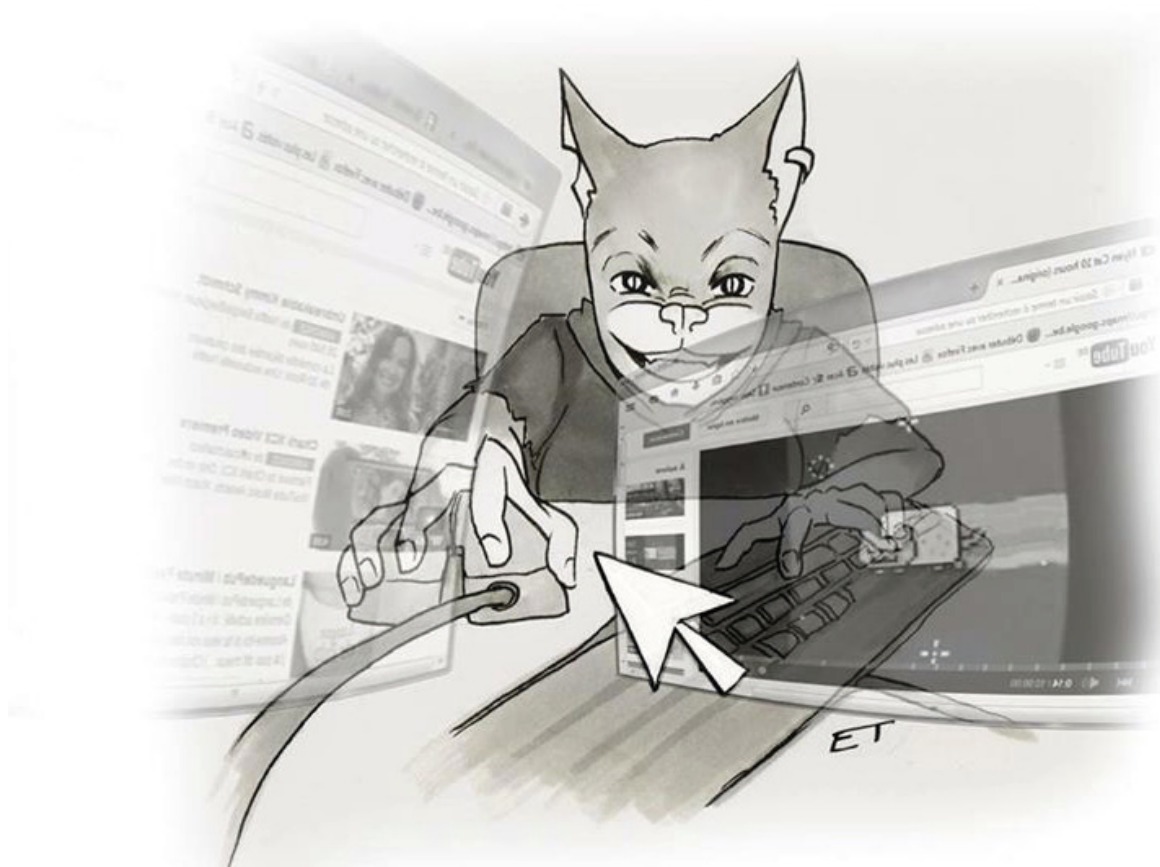




# CULTURE WEB : COMMENT REUSSIR SON FAIL ?

*Vous en avez assez d'entendre toujours les mêmes chansons commerciales à la radio ? Marre de l'émission The Voice, de son jury périmé et de ses chanteurs conventionnels ? Envie d'innovations ? De virtuosité ? De sensationnel, peut-être ? Vous voilà au bon endroit ! Bienvenue sur le web, je serai votre guide. Ensemble, partons à la recherche des stars de demain en explorant les zones d'ombre de cette plateforme, où le mot « talent » peut avoir les acceptions les plus variées.*

Avertissement : la rédaction tient d'avance à présenter ses excuses pour tout dommage occasionné à vos tympans.



En préambule, laissez-moi vous poser une question : croyez-vous bien connaître le web ?

Si, pour vous, il s'agit d'un outil de recherche et d'un merveilleux moyen de communication permettant de rester en contact avec l'autre bout du globe et de prendre des nouvelles de vos amis via les réseaux sociaux, fort bien. Vous vous situez du côté naïf de la force.

En revanche, si vous êtes inscrits sur des forums ou différents sites (*e-Bay*, *Amazon*, *Youtube* ou même, qui sait, *Meetic*), si, quand vous êtes malades, votre premier réflexe est de consulter *Doctissimo* bien avant d'envisager de vous rendre chez un médecin, et si vous êtes capables de zigzaguer entre Jean-Michel qui vous propose de gagner 25 000 euros en deux clics, les liens morts et les onglets pornographiques pour pouvoir regarder votre série en *streaming*, vous n'êtes déjà plus tout à fait des néophytes.

Si, à présent, vous voyez parfaitement où je veux en venir si je dis *meme*, *Thug life* ou *Nyan Cat*, si vous savez précisément à quel moment « *Jackson is fucked up* » et si vous n'avez pas bronché au moment de la fermeture de *MegaUpload* parce qu'il reste les fichiers *torrent*, bienvenue à bord, moussaillons ! Comme moi, vous passez le plus clair de votre temps sur Internet, et le plus souvent pour faire des choses qui n'ont absolument aucun intérêt.

Finie, la télévision : de nos jours, tout passe par le net. Après tout, c'est quand même incroyable de voir tout ce qui se trouve à notre portée en seulement quelques clics. Vous voulez apprendre à résoudre un rubik's cube ? Cherchez un tuto sur *Youtube* ! Vous n'avez pas d'idée de dessert pour le dîner romantique de ce soir ? Interrogez *Marmiton* ! A la bourre pour votre travail à remettre au prof demain aux aurores ? Copiez-collez directement les infos de *Wikipédia* ! (La rédaction décline toute responsabilité en cas de 0/20 ou de procès pour plagiat). Besoin d'un cadeau original ? *Amazon* ! D'une

machine à laver moitié prix ? *e-Bay* ! De planifier un événement sans prises de tête ? *Doodle* ! Et j'en passe.

Internet, c'est le monde à portée de clic, et c'est aussi le théâtre de nombreuses *success stories*. Peut-être avez-vous entendu parler de Norman fait des vidéos ou de Cyprien, de la violoniste rock Lindsey Stirling ou encore du *gamer* complètement fou Pewdiepie ?

Toutes ces personnes, quel que soit leur domaine de prédilection, ont quelque chose en commun : elles ont gagné une certaine reconnaissance via le web, et plus précisément grâce à la plateforme de vidéos *Youtube*, sur laquelle je me focaliserai dans cet article. En effet, l'avantage de ce média est sa totale accessibilité: plus besoin de l'accord d'un producteur, d'un imprésario ou de passer par la télévision pour être vu. Tout le monde peut désormais tenter sa chance, mais seule une poignée d'élus pourra décrocher le jackpot.

En effet, vous l'ignoriez peut-être, mais les *Youtubers* gagnent de l'argent grâce aux publicités présentées avant chaque vidéo (à ne pas confondre avec des placements de produits). Un peu de mathématiques : le chiffre à garder en tête est qu'un *Youtuber* gagne environ l'équivalent d'un euro (1) chaque fois qu'une de ses vidéos est visionnée 1000 fois. Et, bien qu'il poste toutes les semaines ou tous les mois de nouvelles vidéos, ses anciennes continuent à lui rapporter de l'argent. Ainsi, si certains ne gagnent que quelques centaines d'euros, d'autres peuvent amasser l'équivalent d'une dizaine de SMIC par mois. Fascinant, n'est-ce pas, ce que peuvent gagner comme argent des gens comme vous et moi, tout simplement en faisant des vidéos sans sortir de leur chambre? Et je ne parle même pas du niveau mondial, où les plus connus peuvent devenir de jeunes millionnaires (2), ou, dans le cas d'artistes, partir en tournée mondiale.

Vous l'aurez compris, Internet est, pour certains, un véritable tremplin vers le succès, l'argent et la renommée. Cependant,

j'ai décidé de laisser à leur célébrité les chanceux à qui ce système réussit pour m'intéresser à la face immergée de l'iceberg, à savoir aux ratés – ou *fails* – de la toile.

Comme l'espace qui m'est imparti ne me permettra pas d'explorer toutes les merveilles du web, je me concentrerai sur les vidéos musicales. Celles-ci sont d'ailleurs majoritaires sur *Youtube*, et ce pour une raison très simple : contrairement à, par exemple, des sketches qu'on ne regarde qu'une à deux fois avant de s'en lasser, un morceau musical réussi peut donner envie de « violer le bouton *replay* » (comme on dit dans le milieu). En toute logique, c'est donc cette catégorie de vidéos qui comptabilise généralement le plus de vues, permettant à l'artiste qui les met en ligne non seulement de gagner en visibilité et en notoriété, mais aussi d'empocher au passage un véritable pactole. Mais pour un succès, combien d'échecs ?

Dans les pages qui vont suivre, je vais passer en revue quelques ratés musicaux du net. Mais votre participation est indispensable. Il vous faudra, cher lecteur, payer de votre personne : en effet, je mentionnerai, tout au long de l'article, une série de vidéos que je vous invite à visionner, au péril de vos yeux et, surtout, de vos oreilles. Si vous avez un ordinateur à disposition, le plus simple est de taper les mots clés que j'indique sur *Youtube*. Pour les jeunes cool qui possèdent un *Smartphone*, c'est encore plus simple : vous pouvez scanner le QR code pour être directement redirigés vers les vidéos. Je promets à ceux qui prendront la peine de faire cette démarche du rire et de la consternation, de l'inédit - qui devrait peut-être le rester -, mais surtout un fascinant voyage au cœur des limbes d'Internet, dont vous ne ressortirez probablement pas indemnes.

Avant de commencer, vous vous demandez peut-être ce que j'entends par *fail*. Pour les anglophiles, vous aurez reconnu le verbe anglais qui se traduit par « échouer », « manquer » ou encore « rater ». Ce champ lexical de l'échec devrait vous mettre la puce à l'oreille, mais le concept du *fail* est plus complexe qu'il n'y paraît, et pour cause : il se décline en deux catégories, que je me propose d'éclairer ci-dessous

*Pour vous, ignares de la toile que j'ai probablement perdus au deuxième paragraphe, je reprends tous les termes appartenant au jargon du web (en gras) dans un lexique classé par ordre alphabétique, à la fin de l'article.*

### Catégorie 1 : J'aurais voulu être un artiste

Dans cette catégorie, on retrouve des gens comme vous et moi. A la différence près que ceux-ci voudraient se faire connaître dans l'espoir de quitter leur vie quotidienne ennuyeuse et devenir les stars de demain. Ils se lancent donc dans l'aventure du web des étoiles plein les yeux, et tentent de faire le *buzz* grâce à leur vidéo, produite avec amour et une belle énergie. Le problème, c'est que la plupart du temps, à part la famille, les amis, les proches, les proches des proches, et ceux qui, comme moi, passent beaucoup trop de temps sur Internet et finissent par se perdre dans ses recoins les plus improbables, personne ne regarde, et cette fameuse vidéo finit par tomber dans l'oubli. Quelques acharnés recommenceront l'expérience avec de nouvelles créations, mais les plus lucides d'entre eux se contenteront d'enterrer leurs vains espoirs pour revenir à des ambitions de vie plus réalistes.

Dans cette première catégorie, on peut trouver des adolescents pré-pubères, sans doute encouragés par les éloges de leurs parents s'extasiant devant le talent musical (discutable) de leur progéniture. Pleins d'orgueil, les jeunes « prodiges », qui imaginent déjà leur nom brillant au firmament, décident d'en faire profiter le monde entier en tentant leur chance sur le web. Sans moyens, sans voix, mais avec un louable courage, ils reprennent leurs chansons préférées, les illustrent parfois de chorégraphies pour le moins originales, ou gratifient même la toile de compositions personnelles très... personnelles. Mais comme une démonstration vaut mieux qu'un long discours, je vous suggère de vous faire votre propre idée à l'aide des vidéos suivantes :

Mots clés : 20Fingerz – DRUNK IN LOVE



L'expression « chanter comme une casserole » fait office d'euphémisme dans le cas présent. Pire encore, on remarque clairement que cette jeune fille – qui réalise tout son clip sur un fond vert qui ne sera finalement jamais activé, mais on n'est plus à ça près – s'imagine déjà être la prochaine Beyoncé. Raté. Désolée NiceDiva1993, mais j'ai comme l'impression qu'il va falloir repenser ton plan de carrière. Suite à la mauvaise réception de sa vidéo, notre graine de star a préféré la supprimer de sa chaîne *Youtube*, mais c'était sans compter sur un internaute vicieux qui l'avait entre-temps enregistrée et qui ne s'est pas gêné pour la republier dans l'espoir de faire le *buzz*. (Raté aussi. Le karma, sans doute).

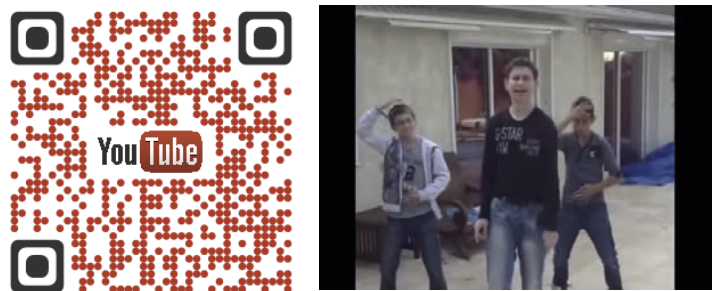
Mots clés : Kevin Prototype - Ton absence m'emprisonne



Outre la voix cristalline et la diction impeccable du chanteur, on remarquera les paroles inspirées, le clip sophistiqué, et le fait qu'il ait désactivé le ratio « **pouces verts** » - « **pouces**

**rouges** », nous donnant ainsi un bon indice quant à la réception de la vidéo.

Mots clés : RnBforEver – Juste pour toi



Il s'agit ici de quelques d'adolescents de 13-14 ans qui ont eu la très mauvaise idée de créer un groupe de musique et qui tentent de limiter les dégâts grâce à *l'autotune*.

Si l'on peut considérer ces « essais » comme des erreurs de jeunesse, ce n'est pas le cas des vidéos qui vont suivre. En effet, il n'y a manifestement pas d'âge pour faire un fail, puisque la toile regorge également de vidéos produites par des adultes majeurs et vaccinés (quoique...) auxquels je ne parviens décidément pas à trouver d'excuses.

Mots clés : Mary-L feat Baston – de toutes les couleurs



Comme je suis patriote, il m'a semblé indispensable de vous présenter notre nouvelle fierté nationale. Applaudissons tous

en chœur Mary – L, ex-conseillère communale de la ville de Charleroi (on comprend tout de suite mieux), hélas reconver-  
tie dans la musique. Entre parenthèses, elle a d'ailleurs repris  
et remixé l'emblématique hymne de Jacques Bertrand de 1960,  
« Pays de Charleroi » :

Mots clés : Mary-L – Pays de Charleroi



Malheureusement, il est loin le temps où Mary-L se prome-  
nait sagement dans les prés verdoyants de Charleroi. Dans  
son nouveau clip, pour notre plus grand plaisir, Mary-L enlève  
une couche et se déhanche en bikini devant un fond vert abs-  
trait, accompagnée d'un rappeur black qui réunit tous les cli-  
chés imaginables. Mais je pense que tout l'art de la chanteuse  
culmine dans les paroles: une composition originale qui nous  
livre un catalogue des plus belles expressions idiomatiques  
françaises relatives aux couleurs. Un petit avant-goût ? Voici  
un exemple de couplet, tout en poésie et en finesse :

*Aaah, tu as le nombril vert ! Peut-être un  
peu... fleur bleue ! Mais là je t'en raconte...  
des vertes et des pas mures ! Heyyy, tu  
suis le fil rouge ? Waaw mais tu me re-  
gardes d'un oeil noooir ! Peut-être peut-  
être, maaaais je fais pas grise mine !*

Bon allez, c'est vrai que je suis mauvaise langue et qu'il y a au  
final derrière cette logorrhée à peu près musicale un message  
antiraciste et un appel à la tolérance. Cela explique peut-être  
pourquoi Mary-L a tout de même quelques fans (carolos ?) de  
la première heure qui la surnomment la nouvelle « Shakira  
française », excusez du peu.

Et si je vous disais que même de grandes sociétés tentent leur  
chance sur Internet ? Car plus les années passent et plus le  
web gagne en légitimité et donc en utilisateurs. Or, là où il  
y a du public potentiellement influençable, il y a également  
de la publicité. Je ne rentrerai pas dans le débat des **cookies**  
capables de scanner notre personnalité et d'insérer subrepti-  
cement dans notre subconscient l'idée qu'un grille-pain qui  
toaste les tartines en forme de smileys est un indispensable de  
la vie de tous les jours. Ce qui m'intéresse ici, ce sont donc les  
publicités réalisées par des entreprises qui ont essayé de faire  
des clips décalés pour toucher la communauté plus jeune pré-  
sente sur Internet. Dans ce but, beaucoup font ce qu'on appelle  
des **lipdubs**, c'est-à-dire des clips de promo chantants sur l'air  
d'une musique pop qui a fait ses preuves. Voici un exemple du  
genre de massacre auquel cela peut aboutir :

Mots clés : SportBuzzBusiness – Décathlon Saint-Dié des Vosges



Bon bon bon bon bon, par où commencer ? Je ne comprends  
tout simplement pas comment ce type de vidéos peut termi-  
ner sur Internet. Quand on y réfléchit, une production pareille  
prend quand même un certain temps à réaliser : il y a un texte

à écrire, une chanson et un concept à choisir, un tournage, un montage,... Sérieusement, lors de toutes ces étapes, aucun des protagonistes n'a réalisé à un seul moment qu'ils fonçaient droit dans le mur ?

Si vous êtes parvenu à regarder la vidéo jusqu'au bout, sans être de grands mélomanes vous aurez constaté comme moi qu'absolument AUCUN des membres du personnel de ce magasin ne sait chanter. Dès lors, pourquoi avoir choisi la musique ? Ils auraient pu faire une publicité classique, une chorégraphie, *un harlem shake*, un *flash mob* ou que sais-je ? Les alternatives étaient multiples, et tout aurait été de toute façon plus réussi que cette abomination sonore.

Un dernier lipdub pour la route :

Mots clés : mtherve - Les vœux du pays de Herve



Dans ce nouveau chef d'œuvre, la maison du Tourisme du Pays de Herve met les petits plats dans les grands en souhaitant leurs meilleurs vœux faisant la promotion de la région sur un tube des *Black Eyed Peas*. Mention spéciale aux déguisements, au diaporama avec transitions façon PowerPoint (en rythme, s'il vous plaît !), à la fausse publicité (c'est parce que vous avez bu trop de cidre que vous voyez des vaches de toutes les couleurs ?) et, bien sûr, au jeu de mots de la fin. Meilleurs m...veuuuh à vous aussi, chers compatriotes.

## Catégorie 2 : Big bad buzz

Cette catégorie regroupe les *fails* qui connaissent un succès paradoxal, aussi appelés *bad buzz*. Alors oui, une vidéo bad buzz a beaucoup de vues, mais ce n'est ni grâce à sa qualité, ni grâce au talent de la personne qui la réalise. En effet, si la vidéo tourne, c'est uniquement parce que les internautes la partagent dans un but de moquerie purement gratuite, aboutissant parfois à des cas de lynchages médiatiques aux proportions souvent démesurées.

Mots clés : Juanolito – Amandine du 38, 333 mille francs cfa



Déjà, avant de commencer, quand un jeune sur Youtube a comme pseudo son prénom suivi de son numéro de département, c'est mal parti. Si vous ne me croyez pas, ceci devrait largement suffire à vous convaincre :

Mots clés : Alex du 76 – Je veux juste brillé (sic)



Pour en revenir au cas d'Amandine, à peine âgée de 18 ans, elle dégage bravement une plume incertaine pour écrire un



rap sur le thème de la pauvreté au Sénégal, s'enregistre devant ce qui semble être l'ordi familial et poste sa vidéo sur *Youtube*. La cause est certes noble, mais les internautes sans pitié s'acharnent : le *bad buzz* prend, et la pauvre Amandine est remise à sa place sans autre forme de procès, à grandes bourrasques de pouces rouges et de commentaires cinglants lui suggérant subtilement de « fermer sa gueule » ou de « mettre fin à ses jours ». Amandine du 38 est depuis lors devenue une des figures emblématiques du *bad buzz* en France. (Est-ce que ça rend bien sur un CV, ce genre d'information ?)

Mots clés : Les enfoirés – Toute la vie



Jusqu'ici, je n'ai abordé que les cas de personnes lambda qui essaient maladroitement de percer sur la toile. Eh bien sachez que personne, pas même les célébrités, n'est à l'abri du *fail*, comme nous le prouve la récente polémique au sujet de la nouvelle chanson des Enfoirés. Ecrite par Jean-Jacques Goldman, ce morceau met en scène deux camps qui s'opposent : d'un côté, on a des jeunes de la génération Y qui se plaignent d'avoir devant eux un futur incertain (chômage, pollution, crise, etc.), compromis à cause des choix de leurs aînés. De l'autre, on retrouve les « vieux » Enfoirés (en ce compris Jean Baptiste Maunier du film *Les Choristes*, 24 ans), qui leur répondent qu'ils n'ont pas à se plaindre parce qu'ils ont toute la vie devant eux, et qu'ils feraient dès lors mieux de se bouger pour en faire quelque chose de constructif. Sortie deux mois avant son arrivée sur la toile et présentée à sept concerts durant la tournée des Enfoirés, la chanson n'avait pas suscité jusque-là

la moindre réaction, mais il ne lui a fallu que quelques heures sur *Youtube* pour devenir un *bad buzz* et le sujet principal de tous les JT du jour. Les internautes l'accusent d'être « réac » et « anti-jeune », mais surtout d'aller à l'encontre même des principes de Coluche.

L'avantage, c'est que ce *buzz*, même négatif, aura au moins permis d'accumuler des vues et de faire progresser les ventes de la chanson, dont les bénéfices seront reversés aux *Restos du Cœur*. Si la vidéo est toujours en ligne aujourd'hui, les commentaires ont néanmoins été désactivés pour tenter de limiter les dégâts.

Bien qu'arrivée au terme de mon parcours, je n'ai présenté ici qu'un aperçu des très nombreuses perles qu'on peut glaner sur Internet. Néanmoins, si celles que j'ai repris ici sont plutôt amusantes, il n'y a parfois qu'un pas entre le rire et le malaise. En effet, certaines prestations peuvent finir par être dérangeantes pour l'internaute compulsif qui est alors amené à s'interroger sur le plaisir (coupable ?) qu'il peut ressentir face à ce genre de vidéos.

Pour conclure, je vous donnerai simplement la recette pour un bon *fail* musical sur Youtube : essayez déjà d'avoir une bonne tête de vainqueur, ça aide. Evitez aussi absolument de prendre des cours de chant, afin de garder une voix aussi authentique que possible. Vous aurez également besoin de matériel, mais pas de panique : la vieille caméra poussiéreuse de papa retrouvée au fond du grenier et un mauvais micro feront parfaitement l'affaire. Les moyens du bord, il n'y a que ça de vrai, et puis la qualité, c'est secondaire après tout. En ce qui concerne les paroles, si vous décidez de faire une composition originale, pas besoin de vous prendre la tête : plus c'est stupide, plus les chances de *fail* augmentent, donc allez-y à fond. Voilà, Il ne me reste plus qu'à disparaître et à vous souhaiter un bon bide. Bonne chance !

Gaëlle DELAYE

## Lexique

- **Amazon** : site d'achats en ligne, nuisible pour la carte visa
- **Auto-tune** : logiciel correcteur de tonalité
- **Bad Buzz** : phénomène de bouche à oreille négatif qui se déroule essentiellement sur Internet
- **Buzz** : l'inverse
- **Cookies** : « témoins de connexion » qui analysent et retiennent vos moindres faits et gestes sur Internet, dans le but de vendre ces informations à des entreprises de publicités. Rassurant n'est-ce pas ?
- **Cyprien** : podcasteur français actif sur Youtube depuis 2007 – presque sept millions d'abonnés et un peu plus de 750 millions de vues
- **Doctissimo** : forum santé qui donne dans 95% des cas l'impression d'avoir le cancer
- **Doodle** : site de planification d'évènements qui aura été indispensable pour la création de ce mook
- **e-Bay** : site de vente aux enchères
- « **It was at this moment Jackson knew... he f\*cked up** » : Voir vidéo ci-dessous (contenu « violent », âmes sensibles s'abstenir)

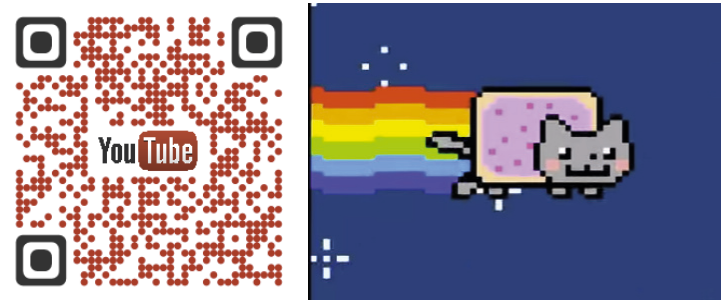
Mots clés : Jackson knew - vine



- **Gamer** : personne qui se filme en train de jouer à des jeux vidéos.
- **Lindsey Stirling** : violoniste dubstep/rock américaine active sur *Youtube* depuis 2007 – six millions d'abonnés, plus de 900 millions de vues

- **Lipdub** : clip promo chantant
- **Marmiton** : site de recettes de cuisine
- **Meetic** : site de rencontres qui, paraît-il, permet de trouver l'amour
- **MegaUpload** : site de téléchargements populaire mais fermé en 2012
- **Meme** : expression internationale tirée du mot français « même », désignant un phénomène repris et décliné en masse sur Internet. Je suppose que certains d'entre vous ne voient pas du tout de quoi je veux parler, pourtant vous en avez tous déjà vus. Les *smileys* (☺) par exemple, sont des memes
- **Norman fait des vidéos** : podcasteur français actif sur *Youtube* depuis 2011 – plus de cinq millions d'abonnés, presque 650 millions de vues
- **Nyan cat** : un chat dans une sorte de tartine qui vole dans la galaxie suivi d'un arc-en-ciel sur une musique débile et répétitive. Ça a l'air bête ? Sans doute, mais toujours est-il que ça a quand même rapporté un beau petit pactole à son créateur. C'est rapidement devenu un meme Internet

Mots clés : Slobs - Nyan Cat (original)



- **Pewdiepie** : le roi de *Youtube*, *gamer* actif depuis 2010 et qui a le plus d'abonnés au monde – 33 millions d'abonnés, près de huit milliards de vues
- **Pouce vert** : équivalent d'un « like » sur facebook
- **Pouce rouge** : l'inverse
- **Streaming** : technique de diffusion et de lecture en ligne et en continu de données multimédias. Les sites de streaming

regorgent de pubs et il est souvent difficile d'accéder à la vidéo désirée

- **Torrent** : protocole de transfert de données pair à pair à travers un réseau informatique. Si comme moi, vous n'avez rien compris à cette définition, en gros il s'agit d'un nouveau type de fichier téléchargeable assez facilement - si du moins on n'a pas peur des virus
- **Thug Life** : expression qui signifie littéralement « vie de voyou ». Par exemple :

Mots clés : Thug Life Cat



- - **Wikipedia** :
  - Définition pour les étudiants : votre meilleur ami dans les études (faites pas genre)
  - Définition pour les profs : l'inverse
- **Youtube** : la plateforme de vidéos la plus connue
- **Youtuber** : **Artiste qui s'est fait connaître via** la plateforme de vidéos Youtube, qui lui permet, s'il est assez connu, de gagner de l'argent.

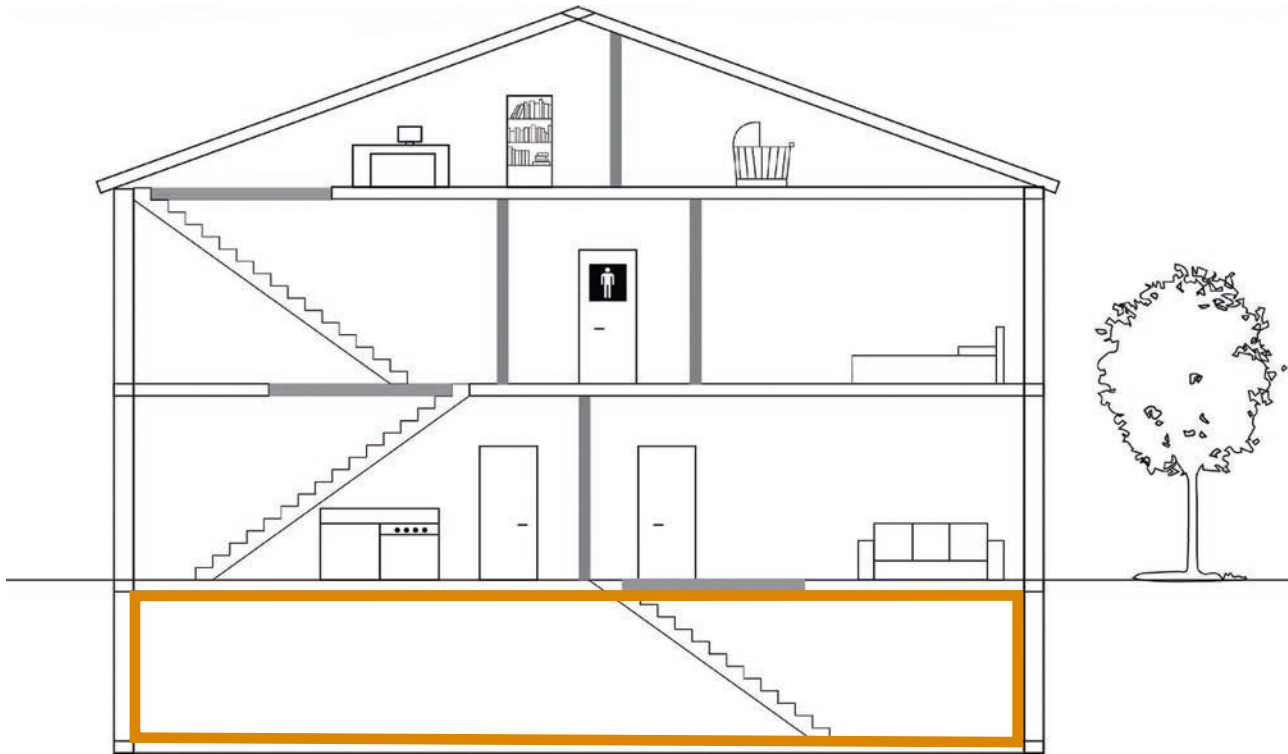
## Notes

(1) Chiffre variable en fonction du moment dans l'année (été/hiver), du pays d'origine du *Youtuber* et de son partenariat avec le site, qui passe un contrat PREMIUM négociable avec les chaînes les plus regardées. Beaucoup de sources se contredisent et le doute plane encore, mais certains *Youtubers* se revendiquent d'une certaine transpa-

rence à ce sujet et avouent gagner beaucoup d'argent.  
<http://web-tech.fr/argent-chaine-youtube/>

(2) C'est par exemple le cas de Pewdiepie, qui dit avoir gagné 4 millions de dollars en 2013.  
<http://www.journaldugamer.com/2014/06/18/devinez-combien-gagne-le-youtuber-avec-le-plus-dabonnes-dans-le-monde/>





## INFORTUNEE CULTURE CINQUANTE NUANCES DE GREY : CA VA FAIRE (PAS) MAL



# INFORTUNE E CULTURE

*Vous êtes-vous déjà demandé comment la troupe de comédiens que vous applaudissiez samedi dernier au théâtre est arrivée là ? Comment une pièce, une chorégraphie ou une composition née dans l'imagination d'un(e) créateur/trice arrive à vos oreilles ou vous en met plein la vue ? Naturellement, cela se fait grâce à beaucoup de travail, peut-être des études artistiques, du talent et de l'envie. On dit souvent que ces gens-là ont de la chance, après tout, ils vivent de leur passion. Mais justement, comment y parviennent-ils ? Et d'ailleurs, en vivent-ils vraiment ? Voici quelques aperçus du parcours du combattant imposé aux rêveurs, aux conteurs d'histoires ou aux pinceurs de cordes qui souhaitent concrétiser leurs folles idées.*

Monter et jouer un spectacle, c'est incontestablement un boulot à plein temps. Il faut des idées, de l'envie, du talent, des comédiens ou des musiciens, une histoire, de la musique, etc. Mais il faut aussi de l'argent ! De quoi payer les comédiens, les musiciens ou les danseurs, sans oublier le metteur en scène, l'éclairagiste, l'ingénieur son, le chauffeur du bus et, dans le meilleur des cas, l'administrateur et l'attaché de presse. Et les costumes, les accessoires, le(s) lieu(x) de répétition et puis ceux de représentation, le transport, la nourriture, le matériel technique et tous les petits détails auxquels on ne pense pas. Pour disposer de cet argent, à moins d'avoir un grand-oncle millionnaire ou de gagner au loto, la solution courante est de se tourner vers les instances compétentes et leurs subventions dédiées à la culture. Mais est-ce aussi simple que cela ?

Aujourd'hui, la culture va mal, ce n'est un secret pour personne. Souvent victime des premiers coups de sabre dans les budgets des gouvernements, crise oblige, elle est de plus en plus exsangue, les poches et l'estomac vides. En Belgique, la culture fédérale est même tout à fait au bord du gouffre, avec une baisse prévue allant jusqu'à 30% du budget alloué aux grandes institutions culturelles du Royaume (l'opéra de La Monnaie, les grands musées bruxellois, la Bibliothèque royale, etc.)

En Belgique francophone (dans l'antre de la Fédération Wallonie-Bruxelles, ou FWB pour les intimes), la situation est un peu moins dramatique – mais cela durera-t-il ? Depuis le début de l'année, une rumeur court, propageant une nouvelle difficile à croire : pour pouvoir maintenir son budget dédié à la culture, la FWB envisagerait le crowdfunding ! Ce terme, un peu barbare pour les anglophobes parmi nous, se traduit en français par « financement participatif ». Dans les grandes lignes, il s'agit de demander à toute personne intéressée (ou qui aurait un portefeuille trop épais) de participer au financement d'un projet. En échange de leur contribution, les donateurs reçoivent souvent de petits cadeaux symboliques (l'album ou le film qu'ils auront aidé à produire, une entrée pour un spectacle, un bisou du metteur en scène).

Le crowdfunding est donc un moyen relativement efficace et plutôt sympathique de concrétiser un projet ambitieux. Les artistes y ont de plus en plus recours de nos jours. Mais un pouvoir public qui demande de l'argent à des entreprises ou à des particuliers afin de mener à bien ses missions visant au bien-être de la population, est-ce un concept révolutionnaire ? Ou n'est-ce pas plutôt ce qu'on appelle de toute éternité... l'impôt ? « *Comment, vous appelez ça l'impôt ? Mais non ! (...) Là je vous parle*

d'une sorte d'impôt minuscule (...), que vous payez seulement si vous voulez ! (...) Avec le crowdfunding, vous payez pour ce que vous aimez ! » ironise Thomas Gunzig, l'écrivain et humoriste belge, lors d'une chronique sur la Première. Mieux vaut en rire ! Il n'empêche que c'est inquiétant.

### L'inspiration face à l'institution

Fatou Traoré, danseuse et chorégraphe franco-malienne venue se poser en Belgique il y a déjà une vingtaine d'années, manie la parole avec douceur et fermeté. Elle sait ce qu'elle veut, et le réalisera quoi qu'il arrive : pour elle, son métier c'est « *rester en mouvement, créer une résistance pacifique par rapport à tout ce qui peut nous agresser, nous asphyxier, rester en contact avec le monde pour ne pas que l'autre devienne un étranger qui nous terrorise. Aujourd'hui, on est manipulés dans le sens de la panique et de la peur. Cela crée de l'isolement, des excuses pour établir un système répressif, policé, isolé où chacun voit le monde par son petit écran.* » Alors, elle reste en mouvement, au sens propre comme au figuré : elle danse, elle voyage, elle crée. Son univers est à la fois éclectique et cohérent, depuis ses expériences de danseuse ou de chorégraphe à son travail mêlant danse et cirque contemporain, en passant par la chorégraphie et mise en scène d'un chœur polyphonique de femmes en mouvement, Patshiva Cie. Son dernier-né, Au Pied du Mur du Temps, est une création très ambitieuse et teintée de douce folie : il s'agit d'un partenariat multiculturel avec une compagnie malienne, GnagamiX. Création complète, mêlant danse et musique live, riche d'une équipe internationale, ce spectacle est déjà programmé dans les théâtres de Liège et de Namur, et une collaboration avec Charleroi Danse se profile – alors même qu'il n'a pas encore été joué et n'a pas obtenu de subventions, les demandes étant en cours à l'heure où ces lignes sont écrites. C'est là que l'on saisit toute l'audace qu'il faut avoir pour se lancer dans de tels projets. Dans ce métier, la sécurité n'est tout simplement pas envisageable : mieux vaut avoir du culot, et une bonne dose de chance. Car arriver à « se vendre » et avoir sa place sur la scène actuelle ne se fait pas en un claquement de doigts.



Après avoir été « *SDF de la culture* » (c'est-à-dire hors du système officiel, sans solliciter ni recevoir de subventions) pendant sept ans, Fatou Traoré se lance donc une nouvelle fois, en 2015, dans le labyrinthe des demandes de financement. Elle affirme qu'« *en tant qu'artiste, l'institution est une réalité incontournable.* » Elle a travaillé avec et sans, mais est bien consciente qu'il est difficile de l'éviter si l'on veut vivre de son art. La nuance importante, c'est que « *l'institution, c'est un outil, ça ne nourrit pas le travail, le désir de création. On travaille avec l'institution, mais pas pour elle.* » Car le danger, c'est finalement de chercher à créer pour répondre aux critères de sélection actuels plutôt que de réaliser ses projets personnels. Fatou explique : « *Parfois ce qui est délicat avec le système de subventions d'institutions, c'est qu'on devient une "machine à créer", un label, on rentre dans un tiroir et il est*



*difficile de s'en détacher si on veut faire autre chose. Comme tout est compartimenté, c'est compliqué d'être danseur ET musicien ET metteur en scène,... On est un peu limité à un seul domaine.*

» Roxane Lefebvre, jeune créatrice, comédienne et danseuse bruxelloise, partage cet avis : « *Un des grands débats, c'est "dans quelle case je rentre ?" car le spectacle vivant mélange souvent des choses différentes* ». Le Service général de la Création Artistique de la FWB se divise en cinq domaines principaux : la danse, le théâtre, le cirque (et arts forains et de la rue), les musiques classique et contemporaine, et les musiques non classiques. En parallèle, on trouve le Service général de l'Audiovisuel et des multimédias, qui finance principalement les productions cinématographiques. Il existe depuis peu un Service pluridisciplinaire et intersectoriel de la culture, censé s'occuper des projets qui sont à la frontière de plusieurs disciplines, mais ce service est beaucoup moins développé, se contentant grosso modo des « restes » des autres.

Roxane Lefebvre a sollicité plusieurs fois des subventions dans le domaine du théâtre pour ses projets personnels. Elle explique : « *C'est super dur. J'ai demandé trois fois de l'aide à la CAPT (voir encart) mais n'ai jamais rien obtenu. D'ailleurs, j'ai fait la troisième demande pour rien car entre-temps les règles avaient changé, et on ne peut désormais solliciter cette aide que deux fois* ». La désignation de cette fameuse aide a même récemment changé, devenant très explicite : on ne parle plus de « subside », mais de « concours ». L'objectif est de sélectionner les meilleurs projets, ceux qui potentiellement auront le plus de succès en salle – mais pas forcément les plus novateurs ou ambitieux. Il n'empêche que l'échec d'un projet à ce concours ne signifie pas sa fin pure et simple, et heureusement ! Certains théâtres sont toujours prêts à accueillir les projets qui leur semblent intéressants. Roxane a par exemple eu la chance de jouer au théâtre des Riches Claires dans le centre de Bruxelles sa création *Leurs Yeux*, une mise en scène d'un texte personnel, qui a obtenu un franc succès lors des représentations.

**CAPT** : le Conseil de l'Aide aux Projets Théâtraux, est une commission de professionnels qui a pour mission de juger de la qualité des projets qui sollicitent une aide financière. Il est composé de 13 membres, dont notamment des experts du domaine (comédiens, metteurs en scène, critiques théâtraux, etc.), des représentants d'institutions culturelles ainsi que des « représentants des tendances idéologiques et philosophiques », c'est-à-dire des membres de partis politiques. Le CAPT est une des quatre instances d'avis existantes en FWB pour le domaine du théâtre (les trois autres étant le Conseil de l'Art Dramatique, le Conseil du Théâtre pour l'Enfance et la Jeunesse, et la Commission du Théâtre Amateur).

Créatrice et interprète, Roxane Lefebvre a aussi eu l'occasion de travailler en tant qu'assistante à la mise en scène sur diverses créations, parfois aux côtés de metteurs en scène prestigieux. Elle explique que même avec de longues années d'expérience, il arrive très régulièrement qu'un metteur en scène se voie refuser des aides financières. Un constat selon elle peu encourageant : « *C'est épuisant de se dire que c'est jamais bon, on a beau avoir travaillé très longtemps, ce n'est jamais vraiment gagné. C'est déprimant pour les jeunes de constater qu'un "vieux" qui a de la bouteille peut se retrouver sur le carreau, sans aucune stabilité ni soutien financier.* »

### Des années de travail en quelques mots

Demander une subvention, c'est apprendre à résumer, à vendre, à rendre attrayant un projet qui peut être le fruit d'une maturation très longue. Souvent, ce qui arrivera tout d'abord entre les mains des commissions chargées de sélectionner les projets, c'est un dossier contenant de nombreuses informations.

Voici, par exemple, un extrait du Vade-Mecum (voir encart) qui indique ce qu'un dossier doit contenir dans le cadre d'une demande de subvention au Conseil de l'Art de la Danse (CAD). Des supports externes peuvent aussi être ajoutés au dossier : extraits vidéo, musique, images, ... Tant que les éléments obligatoires y apparaissent.

La danseuse, le danseur, la ou le chorégraphe qui souhaite obtenir une aide à la création doit introduire auprès du Conseil un dossier de demande comportant au moins les pièces suivantes, accompagnées de la fiche récapitulative (voir page 16) :

1. les raisons de la demande,
2. l'argument de la chorégraphie,
3. les dates et lieux de répétitions,
4. les dates et lieux de la création et de la tournée du spectacle, en précisant les représentations en Communauté française,
5. le curriculum vitae des artistes professionnels qui participent à la création,
6. la liste du personnel artistique, technique et administratif,
7. les noms et adresses des partenaires financiers et des coproducteurs impliqués dans le projet, ainsi qu'une copie du contrat de coproduction (ou au moins de la lettre d'intention) précisant les montants,
8. le budget des dépenses et des recettes relatives à la création et à la tournée du spectacle (selon les modèles en pages 13 à 15),
9. l'estimation du prix de vente du spectacle.

La préparation de ce dossier très complet peut prendre énormément de temps – du temps, cela va sans dire, prélevé dans les moments libres du demandeur de subsides ; autant de temps pendant lequel il lui est impossible d'exercer un travail rémunérateur. Il faut faire des sacrifices ! Ensuite, une fois remis et accepté, ce dossier est soumis à une commission de profes-

sionnels du domaine (à la fois des praticiens et des dirigeants d'institutions culturelles), qui va l'examiner en profondeur et voter pour décider d'octroyer ou non un financement au projet. Cette décision est prise en cercle fermé, mais est ensuite communiquée au demandeur via un compte-rendu complet des délibérations du jury. Globalement, ce fonctionnement prévaut dans tous les domaines de la culture subventionnés par la FWB (théâtre, danse, musique, cinéma, etc.) Le grand inconvénient de cette procédure est qu'elle ne prévoit pas de rencontre entre les artistes et les membres du jury. Les artistes n'ont donc pas l'occasion d'expliquer leurs choix artistiques, de répondre aux éventuelles questions ou d'avoir des conseils et un feedback plus précis sur le projet. Dès lors, la réponse finale peut être fort brutale pour l'artiste, qui n'a pas l'occasion de se défendre ou de se justifier. Heureusement, dans certains cas, un retour négatif du jury peut aussi donner naissance à une nouvelle réflexion plus approfondie, venir nourrir le projet qui en sortira amélioré et pourra éventuellement obtenir la subvention convoitée lors d'un deuxième passage devant la commission.

Rafaella Houlstan Hasaerts, jeune architecte bruxelloise s'étant récemment lancée dans le cinéma, a connu cette situation lors de la réalisation de son premier court-métrage. Ce film, intitulé Mémoires sélectives, est une coréalisation de l'artiste et de sa cousine, l'actrice belge Pauline Etienne. Il a obtenu en 2014 une aide financière de la Commission de Sélection des Films de la FWB. Mais cette aide n'a pas été octroyée immédiatement : une première fois refusé, le projet a été retravaillé en profondeur par

**Vade-Mecum** : officiellement, il s'agit d'un « Recueil contenant des renseignements sur les règles d'un art ou d'une technique à observer ou sur une conduite à suivre et qu'on garde sur soi ou à portée de main pour le consulter » (Trésor de la Langue Française). Ici, c'est un petit guide rédigé par la FWB comprenant toutes les informations utiles concernant la remise d'un dossier pour une demande de subvention.

les deux jeunes femmes avant d'être soumis une nouvelle fois à la commission. Rafaella explique : « On a représenté le projet un an après [le premier refus] et on a mobilisé les résultats de la commission pour avancer dans le travail. On a été super chanceuses et dans notre cas, c'est une étape qui nous a même permis d'affiner le projet artistique. Ce n'est sûrement pas toujours le cas ! [...] C'est une confrontation, il faut te justifier, montrer ce que tu as dans le ventre. Ton projet devient plus fort si tu peux naviguer là-dedans sans te perdre. Il ne faut jamais lâcher ce qui est important, mais il faut se demander pourquoi des gens mettent en cause certains aspects de ton projet ». Et après ce nouveau travail d'approfondissement, leur dossier a finalement été accepté et a obtenu un subside de 42 500 euros. Cette somme a permis de lancer la réalisation du court-métrage. Ce film est une œuvre personnelle pour les deux jeunes réalisatrices : ce sont des tranches de vie familiale, inspirées de leurs propres grands-parents. C'est une histoire « plutôt classique », explique Rafaella, « pas un film expérimental, donc nous rentrions clairement dans les catégories ». Elle explique que l'obtention des subsides vient bien sûr de la solidité du dossier artistique, peut-être de la légitimité de Pauline Etienne comme comédienne, mais aussi probablement de là. Elles avaient l'avantage de rentrer facilement dans les catégories préétablies par la FWB (voir encart) ce qui peut rendre plus aisé l'accès au financement.

Quels types de films la FWB finance-t-elle ?

- Longs métrages de fiction
- Courts-métrages de fiction
- Œuvres télévisuelles unitaires de fiction
- Séries télévisuelles de fiction
- Documentaires de création
- Œuvres expérimentales

Une autre manière de sélectionner des projets est de le faire sur base d'une présentation orale ou d'un court extrait du spectacle. Un modèle de présentation japonais, bien ancré dans la tendance moderne du *zapping*, est très en vogue : il s'agit du Pecha Kucha. C'est une présentation qui dure au total six minutes et

40 secondes, ni plus, ni moins. Pendant ce temps précis défilent exactement 20 images, chacune devant apparaître 20 secondes face au public. Pendant la projection, les présentateurs disposent d'une grande liberté : ils peuvent parler, chanter, danser,... tant que cela rentre dans le temps imparti. Il s'agit donc d'être le plus convaincant possible en un minimum de temps. Dounia Depoorter et Fatou Traoré (respectivement chef de chœur et chorégraphe, menant le projet de « chœur en mouvement » Patshiva Cie) ont vécu plusieurs fois cette expérience. Dounia témoigne : « *Ce sont des opportunités de rencontres incroyables, tu as 6'40 pour faire flasher le public, le principe est génial. C'est comme un speed dating. Tu as un très court temps pour charmer, pour te vendre. (...) Ça remet en question notre mode de fonctionnement habituel : ce n'est pas la manière dont on s'exprime habituellement, on a d'habitude 1h15 pour faire notre spectacle !* ». Un Pecha Kucha au festival d'Avignon a notamment permis aux deux femmes de se faire repérer par Alejandro Jodorowsky, célèbre réalisateur, acteur et auteur franco-chilien.

Ce type d'occasion n'est pas négligeable quand on n'a pas la chance d'obtenir des subventions officielles. La compagnie Patshiva, composée de 29 femmes chanteuses et danseuses, mélange d'amateurs et de professionnels du domaine, a la malchance de ne rentrer dans aucune case. Entre chants du monde, danse contemporaine et théâtre expérimental, le spectacle actuel, intitulé *Là où règne le Chaos des Anges*, a pu être joué grâce à un crowdfunding et à la bonne volonté des participantes. En effet, dans cette compagnie, chacune est bénévole – même celles qui vivent de leur travail artistique. C'est le prix à payer pour pouvoir jouer. Il est donc possible de le faire avec beaucoup d'ambition et de sacrifice de soi, mais est-ce vraiment tenable à long terme ? Dounia Depoorter craint que non : « *C'est une auto-production totale, on y est parvenues et on peut être fières. Mais quelque part c'est rageant de dire ça, car c'est comme prouver qu'on peut y arriver sans aide. Oui, on l'a prouvé, mais comment va-t-on faire pour la suite ?* ». Seul l'avenir le dira.

## Un quotidien précaire

Une autre question épineuse se présente à l'artiste : lorsqu'on tente de vivre de son travail créatif, quel statut légal a-t-on ? En vérité, comme on peut le lire sur le site de la SMart (voir encart), il n'existe pas de véritable statut d'artiste en Belgique : « S'il existe dans la législation sociale, certaines règles spécifiques applicables aux artistes, il n'y a toutefois pas de "statut" spécifique pour les artistes ». En réalité, en Belgique, l'artiste est considéré comme un chômeur à longue durée, avec des conditions spécifiques liées à sa profession. Ce statut est à la fois avantageux et rempli d'inconvénients. L'avantage est que l'artiste touche le chômage tous les mois, à condition qu'il ait un nombre minimum de trois contrats par an dans sa discipline. Cela paraît juste a priori, mais ce n'est pas aussi simple que cela. Quand on est au chômage, on doit prouver régulièrement que l'on cherche de l'emploi. Sauf que quand on est artiste, considéré comme au chômage, ce n'est pas le travail qui manque. Dounia Depoorter explique : « *Pour conserver notre statut d'artiste, nous devons prouver que nous cherchons du travail. Alors que nous sommes en train de répéter, créer, penser à un spectacle, écrire, s'occuper de l'administration liée à tout ça... on serait supposés remettre nos CV, faire des entretiens d'embauche, en bref : rechercher de l'emploi activement ! Régulièrement l'ONEM (1) appelle pour vérifier qu'on recherche de l'emploi, alors qu'en fait on en a...* ».

**SMart** : association professionnelle des métiers de la création en Belgique. Cette organisation a pour objectif d'apporter de l'aide et des outils administratifs, juridiques, fiscaux et financiers aux professionnels du secteur créatif.

Voilà donc, esquissé rapidement, un aperçu du parcours du combattant qui est mené avant l'arrivée d'un spectacle ou d'un film face à son public. Coline Billen, danseuse, chorégraphe et licenciée en anthropologie, fait part de sa révolte vis-à-vis de cette situation : « *La plupart du temps, je suis derrière l'ordinateur ou en train de courir après des subsides pour avoir les moyens de faire mon travail. Je travaille 24 heures sur 24 pour avoir le droit*

*de faire mon travail. Pourquoi, sous prétexte que tu aimes ce que tu fais, n'aurais-tu pas le droit de le faire dans de bonnes conditions ? »*. La jeune femme travaille depuis de nombreuses années avec sa compagnie Transe-en-Danse, avec la volonté d'utiliser la création artistique comme outil pédagogique, notamment dans les écoles au public précaire et multiculturel. « Pour moi, c'est ça le pouvoir et la mission du spectacle vivant : toucher les gens dans quelque chose de profondément humain, qui fait que chacun peut questionner ce qui se passe dans le monde, ce qu'on peut laisser faire ou pas, quel rôle on choisit d'y tenir. Jouer un rôle sur scène est pour moi parallèle à jouer un rôle dans la vie. Je m'attache à transmettre ça dans tous mes ateliers : j'utilise la création artistique comme une métaphore de la construction de la société au quotidien par les citoyens. On est tous acteurs de la pièce de théâtre dans laquelle on vit, et on peut contribuer à changer le monde car on est soi-même responsable du rôle qu'on y joue. Mais cette notion qui semble si cruciale, elle est sans cesse retenue par les conditions à ce point difficiles dans lesquelles nous travaillons ». C'est une ambitieuse mission que celle que la jeune artiste se donne. Mais, hélas, dans la réalité économique actuelle, l'effectuer est loin d'être une tâche aisée. Attirer un peu l'attention sur cette réalité quotidienne des artistes est un autre de ses combats. À l'heure où l'on est habitués à l'information et au divertissement gratuits (gratuité qui, hélas, va rarement de pair avec qualité), il est important d'au moins se rendre compte du coût et de l'investissement réels d'un travail artistique. La crise ne devrait pas servir de prétexte à nos politiques pour programmer l'asphyxie d'un secteur déjà en manque d'air. La culture est une richesse à défendre, et non un bien acquis.

Marine URBAIN

(1) Office National de l'Emploi.

# CINQUANTE NUANCES DE GREY : CA VA FAIRE (PAS) MAL ...

Quand les femmes dérogent aux conventions sociales et littéraires,  
Quand le sadomasochisme devient instrument d'émancipation,  
Quand Cinquante nuances de Grey voudrait vendre du rêve...

« Ce n'est pas seulement une histoire de cul, tout de même ? »

Au risque de vous décevoir, Mlle Steel, c'est bien ce « cul » qui a émoustillé pas moins de 40 millions de lecteurs à travers le monde, dont la majorité était des femmes. Ce sont aussi 650 pages qui ont fait couler beaucoup d'encre, autre que celle de l'auteure, E.L James... En effet, tant parmi les lecteurs que dans le milieu de la presse et de la critique littéraire, la qualité de l'écriture a largement été critiquée : le style a été jugé facile et niais. Mais les plumes et les langues ne se sont pas uniquement agitées pour signaler ce défaut d'écriture. Pourquoi avoir ouvert cette brique si ce n'était pour découvrir les tendances sado-masochistes promises d'un beau, jeune, richissime,... homme d'affaire de 27 ans ? Ces pratiques sexuelles « particulières » ont en effet contribué à la frénésie suscitée par le roman d'E.L James. Et c'est aussi ce qui m'a amenée aujourd'hui à vous parler d'Ana et Christian (appelons-les par leur prénom, ils nous ont été tout de même intimement proches). Je dois avouer avoir ri en découvrant qu'Anastasia était étudiante en lettres et âgée de 21 ans. Son profil est le mien (à quelques différences près...). C'est donc avec le sourire que j'ai commencé ma lecture et une moue fatiguée que je l'ai achevée. L'habit ne fait pas le moine, ni la cravache le sadomasochiste. Vous l'aurez sans doute compris, *Cinquante nuances de Grey* est loin de la pratique littéraire

de l'Eros noir – récit de passions mortifères – telle que décrite dans l'essai d'Alexandra Destais, *l'Eros au féminin* ; cet Eros noir qui connut de nombreux avatars, de Sade en passant par des poètes comme Apollinaire et des écrivaines telles Pauline Réage et Catherine Robbet-Grillet. Aurais-je l'air de rejoindre E.L James s'insurgeant contre l'étiquette pornographique-SM collée à son livre quand elle affirme que son roman est une « histoire d'amour » ? Oui, et je m'attacherai à vous en expliquer les raisons.

Avant toute chose, il faut savoir que l'aventure *Cinquante nuances* trouve son origine dans la fameuse trilogie *Twilight*. Ana et Christian ne sont autres que les alter egos de Bella et Edward, mais en version moins puritaine, ce qui valut l'expulsion de James du site où elle diffusait ses *fanfictions*. Cette dernière, ses deux coquins sous le bras, décida de continuer en créant son propre blog : les internautes furent comblés ! Bientôt repéré, son premier roman sort en format e-book, puis papier. Ainsi, James commençait sa carrière avec un lectorat conquis d'emblée, à savoir les fans de *Twilight*, et Internet et la blogosphère jouèrent un rôle conséquent dans le succès de son roman, le format numérique permettant aux intéressés de s'appropriier l'ouvrage à la réputation sulfureuse à l'abri des regards indiscrets ...

## Le sadomasochisme au féminin : entre plume et bâillon

Tout d'abord, penchons-nous sur le rapport des femmes écrivaines à la littérature érotique, et plus particulièrement à la littérature SM : les femmes ont-elles été nombreuses à se tourner vers ce genre de littérature ? Pour quelles raisons et dans quel contexte ?

Le terme « sadomasochisme » renvoie à deux grands représentants de la littérature érotique noire, à savoir le Marquis de Sade (*Les Cent Vingt Journées de Sodome*) et Leopold von Sacher-Masoch (*La Vénus à la fourrure*), dont les patronymes joints servent à désigner cette « *perversion sexuelle dans laquelle se combinent l'agressivité propre au sadisme et l'attitude de soumission qui caractérise le masochisme* » (Trésor de la Langue Française). Le terme « perversion » est fortement connoté : le sadomasochisme renvoie à des pratiques sexuelles jugées transgressives par la société. En effet, pendant longtemps, les œuvres de Sade furent interdites de publication pour immoralité et, leur valeur littéraire n'étant pas reconnue, jetées aux oubliettes. Ce n'est qu'au tournant du XXe siècle – début d'une libération des sexes et des corps –, que des écrivains et des scientifiques (médecins, psychiatres, etc.) vont s'intéresser de plus près à cette figure littéraire controversée et la sortir de l'ombre. Ainsi, Apollinaire sera le premier à publier quelques textes sadiens prudemment choisis et désignera Sade comme « *l'esprit le plus libre qui ait jamais existé* » (*L'Œuvre du Marquis de Sade*, 1909). A sa suite, les surréalistes s'emparent du « *divin marquis* » et en font la figure de la liberté, voire « *un émancipateur du désir* » (Destais, 2014). Plus tard, Simone de Beauvoir, grande figure du féminisme, s'y intéressera également et, loin de le juger comme un monstre, en fera un autiste dans *Faut-il brûler Sade ?* (1972), un homme troublé qui ne peut communiquer normalement avec autrui. Ainsi, aucune critique féministe contre Sade n'émane de Beauvoir. Mais, comme le fait judicieusement remarquer Destais dans *Eros au féminin*, l'auteure ne se serait-elle pas « *intéressée à Sade afin de racheter l'audace inouïe du Deuxième Sexe* »

*Il fut un temps où l'on considérait que le masochisme était une propension naturelle chez la femme*

(1949), œuvre féministe dans laquelle Beauvoir défend sa thèse d'une femme dominée et aliénée par la culture masculine ?

Si l'érotisme littéraire a longtemps été le privilège de la plume masculine, l'après-deuxième guerre mondiale sera marquée par l'entrée des femmes écrivaines dans ce champ qui était si culturellement bien gardé. Cette période, meurtrie par la violence des conflits, n'en est plus aux plaisirs de l'amour et c'est un érotisme noir qui s'éveille sur le papier, avec un Sade « sorti-du-placard » comme figure de proue. Loin de s'en effrayer, plusieurs femmes s'approprièrent cet érotisme obscur comme elles n'avaient jamais osé le faire, encouragées par le féminisme ambiant. Les années 50 portent en elles les revendications féministes de l'égalité des femmes tant au sein du couple que dans la société.

Pour saisir toute la portée de l'entrée des femmes dans le domaine de la littérature SM, il faut avant tout distinguer sadisme et masochisme, qui renvoient à deux réalités différentes. En effet, tandis que dans l'œuvre sadienne, les femmes ne sont que des victimes, des esclaves non consentantes et mises à mal, le masochisme, quant à lui, rapporte une image de la femme-esclave volontaire et, qui plus est, pourvue de cette fabuleuse force de transformer la douleur en plaisir. C'est bien du côté de ce masochisme consenti, et pour cela dérangeant, que les femmes écrivaines vont faire leur entrée dans le champ de la littérature érotique, lentement mais sûrement. Mais pourquoi investir cet érotisme obscur ? Il fut un temps où l'on considérait que le masochisme était une propension naturelle chez la femme, celle-ci étant réputée n'avoir de fantasme que dans la soumission et la passivité, face à un homme actif autant sexuellement que socialement. Largement, deux idées se forment concernant la tendance masochiste des femmes : les uns (des écrivains tels Céline) pensent que c'est une inclination naturelle, les autres (des féministes telles Beauvoir) mettent en cause la société et les pressions qui résultent de sa construction historiquement patriarcale. Dans les années 50-60, cette idée d'une femme na-

turellement soumise est largement partagée. D'où des ouvrages comme le *Deuxième sexe* qui prône l'image d'une femme active et non soumise. Cinq ans après cette œuvre pionnière, une femme, Pauline Réage, de son vrai nom Dominique Aury, auteure inconnue à l'époque, publie un roman qui fera plus que sensation car il est le premier de son genre : *Histoire d'O* (Pauvert, 1954), récit original par la fusion des codes de l'érotisme noir et de l'amour passionnel, en général absent de ce genre de littérature. L'histoire raconte la soumission volontaire de l'héroïne, O, à son amant, dont elle est éperdument amoureuse. Par un contrat auquel elle consent, la jeune femme va se laisser entraîner toujours plus profondément dans l'univers sadomasochiste avec ce plaisir toujours plus grand d'appartenir à quelqu'un. De cet esclavage consenti, O tire une grande satisfaction, un sentiment de fierté mêlé de sérénité. Elle est amoureuse et rien n'ébranlera ses sentiments. Mais, malgré tout ce qu'elle donne, O se verra délaissée par son amant et, pour éviter une « mort symbolique », celle de l'amour, O choisira de se tuer. La réception de cette œuvre fut mitigée auprès des écrivains : certains, comme François Mauriac, qui ne pouvait concevoir que l'auteur soit une femme au vu des scènes « pornographiques », le trouvèrent des plus répugnants tandis que d'autres, comme Georges Bataille, grande figure de l'Eros noir, furent admiratifs et reconnurent la valeur littéraire de l'œuvre. Encore aujourd'hui, et comme c'est le cas pour les œuvres sadiennes, certains lecteurs d'*Histoire d'O* ne peuvent réprimer une grimace : il peut en effet être difficile de supporter la lecture d'une scène de viol collectif, telle que la subira O lors de son initiation, et d'en tirer autre chose que du dégoût. La littérature SM n'est pas facile à lire, ni à apprécier. Je parle d'expérience. On a toujours l'impression qu'un obstacle est à franchir... Il est aisé de comprendre la réaction de lecteurs choqués par ces mœurs transgressant les normes de la société. Les mêmes réserves se sont exprimées à la sortie de *Cinquante nuances de Grey* : quoi de plus « anormal » qu'une relation sadomasochiste ? La libération sexuelle des années 70 ou la banalisation actuelle du sexe n'ont en rien atténué le scandale que peut provoquer la description de ces pratiques.

*Histoire d'O* est donc le symbole d'une nouvelle ère littéraire, catalysant l'entrée des femmes dans la littérature érotique par le biais de l'Eros noir. A sa sortie, les féministes font entendre leur voix outragée et clament que ce roman n'est autre qu'une apologie de l'esclavage de la femme. Il est vrai que l'héroïne correspond à une figure antiféministe, mais c'est dans l'acte d'écrire qu'il faut relever toute la puissance libératrice (et novatrice) de ce roman : l'expression d'une sexualité féminine pleinement assumée. Car tel est l'enjeu de la littérature érotique (noire) au féminin : recherche, découverte et assumption de sa propre sexualité, de son propre désir et de son propre plaisir. L'affichage de la sexualité féminine a toujours dérangé dans une société patriarcale et dans un monde littéraire largement masculin. Jusqu'à la fin du XXe siècle, l'institution littéraire considérait le sentiment amoureux comme l'apanage de la femme, le sexe seul étant réservé à l'homme, bien que de nombreuses auteures se soient adonnées à littérature érotique. D'où l'existence de collections de romans sentimentaux : pensons à la célèbre série des Harlequin dont les auteurs sont majoritairement des femmes. Selon les normes sociales autant que littéraires, dire sa sexualité (réelle ou imaginaire), la coucher sur papier sans forcément la motiver par l'amour et donner vie à ses fantasmes furent longtemps considérés comme des actes déviants, anormaux s'ils venaient d'une femme. L'idée prégnante était que le plaisir et le désir féminins ne pouvaient exister sans son alter dominant : l'homme, seule part active et volontaire du couple. En outre, était refusée à la femme toute capacité d'intellectualisation de sa sexualité, cadencée par le bon ton et la retenue attachée à son genre. Les femmes seraient donc inaptes à l'érotisme, ce qui explique la difficulté des écrivaines à conquérir ce bastion masculin de la littérature. Mais, grâce à l'Eros noir, les femmes écrivaines brisèrent le mur et le silence de leurs pulsions refoulées.

On rappellera encore une fois le rôle joué par *Histoire d'O*, ouverture à l'extrême, dans ce processus. Peut-être fallait-il passer par là pour faire bouger la ligne de partage entre les genres – au sens sexuel et littéraire ? « *Il est fréquent et presque banal aujourd'hui que les femmes donnent dans l'érotisme, voire qu'elles s'y spécialisent* » affirmait Jeannine Paque, chercheuse à l'ULg s'intéressant à la littérature contemporaine au féminin, dans un numéro

de Textyles consacré aux Ecrivain(e)s (2011). Un tabou a donc été levé. Néanmoins, toutes les écrivaines s'adonnant à l'érotisme ne versent pas nécessairement dans le sadomasochisme. Celui-ci recouvre d'ailleurs des réalités diverses. Par exemple, l'amour peut être intrinsèquement lié à la pratique sexuelle, comme dans *Histoire d'O* – «[...] car rien ne lui serait infligé de force, à quoi elle n'eût consenti d'abord, elle pouvait refuser, rien ne la retenait dans son esclavage, que son amour et son esclavage mêmes » –, ou envisagé séparément, comme dans *La Nuit l'après-midi* de Caroline Lamarche (Spengler, 1995) – une héroïne, désirée, peut-être aimée de son amant mais qui ne quittera jamais femme et enfants, fera un songe qui la poussera à répondre à une petite annonce débouchant par trois fois sur des rapports SM avec un homme qu'elle n'aime pas et qui la dégoûte. En outre, les personnages féminins ne font pas toujours figures de soumises, bien que cela reste une constante, comme a pu le souligner Frédéric Lévêque de la librairie érotique La Musardine (Paris) lors d'un entretien.

Malgré ces variantes, il reste que la dimension sadomasochiste est source d'enjeux réflexifs : dans le roman de Lamarche, l'héroïne ira jusqu'au bout de cette *nuît*, accusant les coups sans amour de l'homme roux qui « *lui rend[ent] cette présence à [elle]-même* ». Ce n'est que dans l'abandon le plus total qu'elle se retrouvera enfin. La perte de soi, caractéristique du SM littéraire, délivre les héroïnes d'elles-mêmes. L'élément du contrat, liant maître/esclave, peut être aussi capital dans la mise en place de la relation sadomasochiste : il est « *fondé sur le lien de réciprocité qui implique le plein consentement de l'esclave* » (Destais, 2014). Or, dans le roman de E.L James, et c'est là le premier indice du retour vers la « normale », Ana ne signera jamais le contrat pourtant imposé par son amant. De plus, là où des romans érotiques SM, tels *L'Image* de Catherine Robbe-Grillet (Minuit, 1956) ou les *Carnets d'une soumise de province* de Caroline Lamarche (Gallimard, 2004), font du contrat une part relevant de l'entente amoureuse, *Cinquante nuances* l'envisage comme une sorte de bouclier juridique au célèbre homme d'affaires, Christian Grey, dont la réputation doit rester aussi immaculée que ses costumes.

En prenant la plume pour écrire leur sexualité (réelle ou fantasmée), les femmes doivent faire face à une réception mitigée,

surtout lorsqu'il s'agit de dépeindre les passions mortifères d'un Eros noir au féminin. Par exemple, *L'Image* (histoire d'une dominatrice qui ne rêve qu'à être dominée), roman contemporain d'*Histoire d'O*, pouvait sembler déplorable en tant que véhicule de cette représentation d'une femme tendant naturellement à la soumission. La littérature SM est-elle émancipatrice ou misogyne ? Le débat reste le même. Cet Eros noir littéraire ne cesse de poser question tant aux femmes qui le pratiquent qu'à celles qui le lisent, les hommes n'étant pas spécialement exclus du débat. Pourrait-on y voir un rapport avec le degré de tolérance de chacun et de sa volonté à comprendre au-delà des objections silencieuses d'une certaine éducation, voire du système ambiant ? Bien plus, l'Eros noir peut-il vraiment être domestiqué et nourrir une littérature de grande consommation ? *Cinquante nuances de Grey* ne semble pas posséder toute la charge explosive d'une *Histoire d'O*, mais permet, à un certain niveau, de nous interroger et de faire (re) surgir la polémique.

### « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants »

Lors d'une interview avec Séverine Olivier, chercheuse à l'ULB, s'intéressant à la littérature populaire et féminine (sa thèse portait sur le roman sentimental), celle-ci énonçait l'idée que nous glissions « *de plus en plus vers une société du politiquement correct* ». François de Smet, docteur en philosophie à l'ULB, rejoignait cette idée en affirmant, dans une chronique de la RTBF, que « *le politiquement correct pren[ait] même des formes oppressantes* ». Après avoir énoncé cette première idée, S. Olivier ajoutait immédiatement : « *c'est comme si c'était étonnant de découvrir sa sexualité* ». Ne reste-t-on pas en effet avec l'impression que les 40 millions de lecteurs furent tour à tour, fascinés, excités, choqués à la sortie du roman d'E.L James, bien que celui-ci ne soit pas le premier de son genre ? De fait, ce n'est pas la première fois qu'une femme avoue sur papier ses fantasmes et que ceux-ci attisent la curiosité sensuelle des lectrices en même temps que la plume des critiques. Et, étrangement, alors que *Cinquante nuances de Grey* ne peut être comparé à *Histoire d'O*, et ce pour la simple raison qu'ils ne relèvent pas du même registre littéraire, les deux romans ont suscité le même sentiment de malaise... Le sexe féminin sous la



plume d'une femme ?! Mais de quel genre relève exactement le roman de James si ce n'est pas de la littérature SM telle que nous la concevons dans *Histoire d'O* ou *L'Image* ?

S. Olivier désigne ce bestseller comme un roman sentimental et populaire tel qu'on en rencontre depuis la fin du XXe siècle, une histoire d'amour faite de stéréotypes, facile à lire et qui plaît, rejoignant la ligne des Harlequin. Ces romans sont écrits majoritairement par des femmes pour des femmes. Les personnages sont simples, typés de manière à ce que les lectrices puissent facilement s'y reconnaître. Ainsi, S. Olivier faisait judicieusement remarquer à propos de *Cinquante nuances*: « *Le stéréotype est ce qui fait fonctionner ce genre de littérature [...] Le personnage masculin est de l'ordre du fantasme, tandis que l'héroïne est de l'ordre du vraisemblable, ce qui permet la projection* ». Grey est aussi stéréotypé qu'avait pu l'être Edward Cullen dans *Twilight*, aussi mystérieux,

intelligent, beau,... qu'il ne m'étonnerait guère que ça morde aussi pour Grey ! Et qui n'aimerait pas être Anastasia, ingénue du sexe, belle à tomber (mais elle ne le sait pas), initiée par un homme, incarnation du vrai mâle ? Je pense que toute femme rêverait de connaître l'orgasme qu'elle a vécu lors de sa première séance de « sexe-vanille »...

À la lecture de cette romance érotique, désignée par S. Olivier sous le terme générique de « romantica », et en regard de celle, par exemple, des *Carnets de Lamarche*, on peut constater qu'il n'y a rien de bien pornographique ici, ni de sadomasochiste. Un livre « culcul » (la praline) bien plus qu'un livre de cul, comme l'ont souligné plusieurs lecteurs et journalistes du journal *Le Soir* ou du magazine *ELLE*. L'histoire d'amour est primordiale dans *Cinquante nuances de Grey* : l'amour est le leitmotiv de l'intrigue et ne dépasse pas le simple fait amoureux. Dans le roman de



Réage, il est vrai que ce sentiment y est aussi essentiel, mais en tant que composante d'une quête spirituelle du don de soi. Dans son mémoire de Master, Noëlle Bastin fait observer que le roman sentimental « accorde le primat à l'histoire » et « se ferme sur une fin heureuse » (La figure de la soumise dans l'œuvre de Caroline Lamarche, 2014) : je ne vous gâche rien en vous révélant le mariage d'Ana et Christian et l'arrivée de leur merveilleux bébé...

L'écriture simple, sans envolée lyrique et peu descriptive dans la caractérisation des lieux et des personnages, laisse alors place aux rapports sexuels. Et parlons-en de ces rapports. Très vite, les médias collèrent au roman l'étiquette de « porno des mamans », en passant par la pornographie simple ou le SM sans nuance... alors que, justement, des nuances, il y en a ! Les six coups de ceinture demandés et subis par Anastasia et qui ponctuent la fin du roman ne sont rien comparés aux séances agrémentées de pinces à lèvres et de cadenas que connaît l'héroïne dans les *Carnets* :

« *Simplement m'allonger sur le dos, jambes écartées, sans autre supplice que des maillons achetés en quincaillerie, deux sur chaque petite lèvre, que vous resserrez en tournant un anneau qui fait vis* »

A la lecture de cet extrait, nous pouvons aussi constater que Lamarche est loin d'emprunter une plume hypocrite pour parler du sexe. Là où l'auteure belge utilise sans périphrases des mots tels « les petites lèvres » ou le « pubis », James se contente d'adverbes et de pronoms pour désigner l'intimité des femmes: « *son doigt s'insinue sous la dentelle et glisse lentement jusque-là* ».

Ainsi, le SM de James est lissé, bien-pensant et judicieusement pensé pour ne pas choquer le lecteur. On ne peut nier la présence d'une certaine violence au sein du récit, mais comme l'observe S. Olivier, cette violence « est justifiée par le passé [trouble] du héros [...] ». Bien plus encore, cette violence est présentée au lecteur par le biais des pensées d'Ana qui va en éprouver du plaisir et d'ailleurs s'en étonner. Le lecteur s'en trouve dès lors rassuré : l'héroïne n'est pas mise à mal. Les relations sadomasochistes entre les deux protagonistes ne sont présentes que pour pimenter

un peu l'histoire qui suit une trame déjà toute définie et non pour porter quelques enjeux réflexifs. Pimenter l'histoire certes, mais aussi la vie sexuelle de certaines lectrices ! Ainsi, Eva Illouz, sociologue israélienne, affirmait lors d'une interview pour Les Inrocks : « On le sait, par l'intermédiaire d'internet, des témoignages, des femmes ont donné ce livre à lire à leur mari afin de raviver leur morne vie sexuelle » (2014). Mais cela n'aurait jamais eu lieu si le SM présenté par E.L James au travers de la relation hétérosexuelle et monogame de ces deux héros n'avait pas été un « SM grand public ». Destais affirmait à ce sujet que ce roman « était l'exemple le plus frappant d'une démocratisation des codes de l'érotisme noir ». Dès lors, l'étiquette de roman SM et/ou pornographique que les médias et autres instances (libraires, lecteurs) ont joyeusement collée au cul du roman pour le discréditer n'a rien fait d'autre que d'augmenter la curiosité du public et les ventes !

*Le SM de James est lissé, bien-pensant et judicieusement pensé pour ne pas choquer le lecteur*

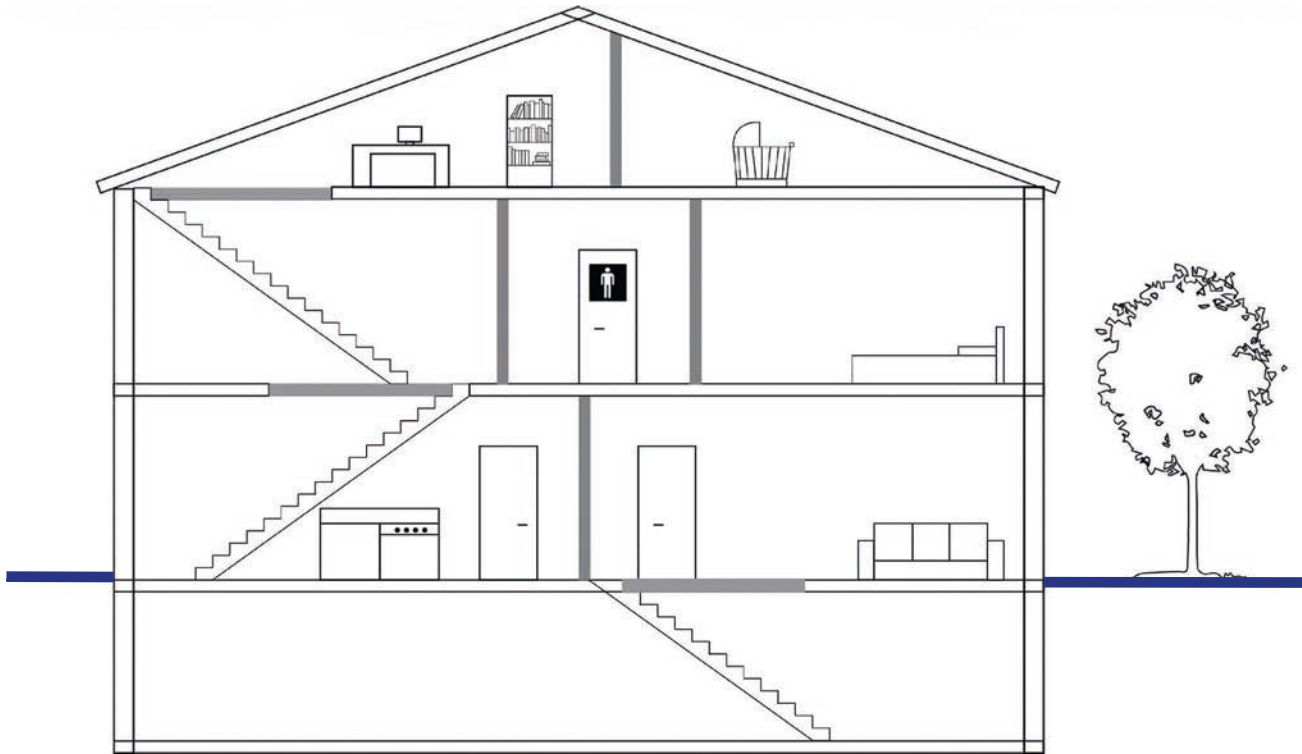
« *À partir du moment où l'on renverse les conventions, les stéréotypes, une série de gens peuvent être choqués et abandonnent plus facilement la lecture. On retourne toujours à la normale dans le roman sentimental, on part d'un élément déviant pour aller vers le conformisme. Du chaos, on revient à un monde utopique. "Cinquante nuances de Grey" est une utopie amoureuse, sexuelle et sociétale* ».

Cette dernière déclaration de S. Olivier rend compte une nouvelle fois du caractère normé du SM de E.L James ; un Eros noir dompté, domestiqué et finalement annihilé au terme de la série. En effet, Ana et Christian ne pousseront pas le « vice » jusqu'à la transgression totale de la norme et, comme deux agneaux, retourneront à la bergerie. Ainsi, *Cinquante nuances de Grey* entretient le convenu là où le véritable érotisme noir passe outre. Après avoir vécu une histoire d'amour corsée mais finalement conventionnelle, le lecteur peut refermer calmement son livre et dormir sur ses deux oreilles. C'est la fin d'un joli conte de fée pour adulte.

Mélanie DE MONTPELLIER







## AUTEURS, EDITEURS ET INTERNET : FRACTURE OUVERTE



# AUTEURS, EDITEURS ET INTERNET : FRACTURE OUVERTE

*Comment ceux qui ont vécu entre le 20ème et le 21ème siècle ont-ils perçu les changements amenés par Internet ? Voici la question que se poseront les générations futures.*

*Nous connaissons une période charnière dans l'histoire de l'humanité et ne nous rendons pourtant que vaguement compte de tous les changements que cela implique. Il s'agit toutefois d'un changement de paradigme important, dans la mesure où des secteurs sont radicalement bouleversés, de manière essentielle. La littérature et l'édition sont de ces domaines qui ne sortiront pas inchangés de cette révolution. Ces dernières années, on a pu entendre à ce sujet différents sons de cloche, qu'il s'agisse du tocsin ou du glas.*

*Avec l'ami Ploum, écrivain et libriste, prenons le temps de faire un petit tour résolument engagé*

Aujourd'hui, en 2015, on ne compte plus que sur les doigts de la main les domaines qui n'ont pas été touchés par l'apparition d'Internet. Cette révolution numérique transforme notre société mille fois plus vite et d'une façon mille fois plus importante que l'invention de l'imprimerie l'a fait à son époque. Déjà, notre rapport à la culture – la manière dont nous produisons et consommons des biens culturels – a changé.

Pourtant, ce changement se déroule dans la continuité de l'esprit de démocratisation de la culture qui a caractérisé l'Histoire depuis la révolution industrielle. Dès cette époque, grâce à l'apparition des presses rotatives, l'impression de livres est en effet devenue massive. Le livre a alors perdu peu à peu son statut d'objet de luxe pour devenir un bien de consommation courant. Au XIXe siècle, les journaux quotidiens connaissent un gigantesque boom (le tirage journalier parisien passe de trente-six mille exemplaires en 1800 à un million en 1870) et diffusent la littérature comme jamais auparavant (avec l'arrivée des romans-feuilletons). Plus tard, au sortir de la seconde guerre mondiale, le monopole de l'impression se fragmente,

avec l'invention de la photocopieuse et sa popularisation. Aujourd'hui, avec le numérique, il suffit qu'un texte se retrouve sur le Net pour que n'importe qui puisse en posséder une copie sur son ordinateur ou sur sa tablette.

Dans cette perspective, la situation actuelle peut également être perçue comme une rupture, puisque le paradigme de diffusion du 21ème siècle est fondamentalement différent de celui du 20ème siècle. Le 20ème siècle a été une ère passive durant laquelle on avait accès aux journaux, aux émissions radio, à la télévision, sans pouvoir y réagir ou presque. Aujourd'hui, voici venir les débuts de l'ère active d'Internet, où chacun peut écrire, émettre et diffuser de l'information avec une facilité croissante (pour ceux, de plus en plus nombreux, qui maîtrisent les multiples outils existants).

En matière de culture, des pratiques fleurissent progressivement sur le Net, de la parodie au remix en passant par la simple réécriture littéraire. Si ces comportements ne sont pas nouveaux (la parodie est déjà décrite dans l'Antiquité par Aristote), elles ont un statut et une portée inédits, dans la me-

sure où le processus devient plus rapide, mais aussi plus facile, presque instinctif. La pratique de la *fanfiction*, par exemple, est propre à notre temps et donne naissance à des œuvres qui se démarquent légèrement de l'œuvre originale (par exemple, *Harry Potter et les méthodes de la rationalité*, qui reprend les aventures du jeune sorcier avec une petite différence : Harry a été adopté par une famille de scientifiques et explore le monde de la magie avec un esprit rationnel) ou totalement (lire *Cinquante nuances de Grey*, dont la relation entre les personnages est basée sur ce que l'on peut trouver dans la saga *Twilight*).

Dans un texte de 2006, l'ingénieur Olivier Cleynen prône l'émergence d'une société *read/write*, en opposition au *read-only*. Ces deux termes sont issus du domaine informatique et désignent respectivement un logiciel ou document modifiable ou non par celui qui le lit. La copie est une composante essentielle du Net : tout texte publié est copié à chaque fois qu'il est lu. C'est une copie à l'identique qui s'affiche sur l'écran du lecteur, et cette copie est à son tour modifiable à souhait (à moins d'user de moyens spécifiques pour empêcher ce processus).

Ploum est un écrivain qui s'est fait connaître en Belgique et en France pour ses prises de position très engagées sur la révolution numérique. En tant qu'écrivain, il diffuse librement ses œuvres en ligne : « *J'ai la conviction que vouloir garder ses droits pour soi est absurde à l'ère du numérique. Il n'y a plus de contrôle possible, c'est une illusion. Il vaut mieux donc accepter cet état de fait et y aller à fond.* »

Dans une certaine mesure, la situation ressemble à celle qui était en vigueur durant le Moyen âge. Même si les méthodes de diffusion sont un million de fois plus rapides, même s'il ne s'agit pas d'une transmission orale, mais numérique, il existe des similitudes frappantes. Par exemple, si l'on reconnaît toujours un droit de paternité à l'auteur pour l'œuvre qu'il a

créée, le droit de propriété est de plus en plus souvent mis à mal. On l'a vu avec le cas des *fanfictions* : l'histoire, les personnages, etc. appartiennent encore à l'auteur au niveau commercial ; mais au niveau intellectuel, ils leur échappent dans une certaine mesure. En 2012, l'univers d'Harry Potter avait donné naissance à 616.493 histoires différentes sur le seul site *fanfiction.net*.

Malgré tout, il est dangereux de s'aventurer sur le chemin de la comparaison, tant nous comprenons peu la situation actuelle. La révolution technologique continue sa course folle. Il y a cinquante ans, il était impossible de prédire tout ce que ce début de 21<sup>ème</sup> siècle nous apporterait. Aujourd'hui, il devient difficile de prévoir ce que sera le futur dans dix ans. Pourtant,

nous pouvons au moins essayer de nous débarrasser des formatages qui nous empêchent de changer avec le monde. Voilà pourquoi, afin de mieux appréhender l'avenir, il faut essayer de comprendre le passé.

### **Brève histoire du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle**

Dans le livre *Le sujet absolu: une confrontation de notre présent aux débats du dix-septième siècle français*, les auteurs, Pierre-Antoine Fabre, Pascale Gruson et Michèle

Leclerc-Olive racontent le malheur des petites-filles de Jean de La Fontaine. En effet, celui-ci avait accordé à la librairie Barbin, qui publiait ses fables, le droit d'édition, après sa mort, l'œuvre pour une durée renouvelable, grâce à des privilèges délivrés par l'État, des autorisations exclusives d'imprimer un ouvrage qui donnaient à l'imprimeur une certaine protection contre les contrefaçons. La situation perdura jusqu'à ce qu'en 1760, 66 ans après le décès du fabuliste, les petites-filles de celui-ci – qui vivaient dans la misère – demandèrent à ce qu'elles puissent exploiter les œuvres de leur grand-père, en accord avec le droit d'hérédité. C'est Diderot qui se chargea de défendre cette cause : dans sa *Lettre sur le commerce de la librairie*, il développe l'idée qu'il existe un « génie » de



l'auteur que le livre exprime. Pourtant, à cette notion de génie, Diderot superpose celle de propriété intellectuelle qui, comme toute propriété, est transmissible à ses héritiers. C'est sur ce syllogisme que se construira le droit d'auteur durant les décennies suivantes, le livre restant un objet double, partagé entre virtuel et matériel.

C'est peu après cette affaire que notre droit d'auteur actuel s'est élaboré. À partir de la Révolution française, son développement prend la forme d'une lutte de pouvoir entre les auteurs et les éditeurs. Ainsi, en 1790, peu après la Révolution, Emmanuel-Joseph Seiyès et Nicolas de Condorcet réfléchissent à un projet de loi qui permettrait de mettre l'accent sur la responsabilité des auteurs par rapport à leurs textes. Dans ce but, ils mettent en place une notion de « propriété limitée » de dix ans. Ce projet, qui vise avant tout à mieux contrôler les écrits des auteurs, est abandonné très rapidement.

Peu après, en 1791, une querelle éclate entre les directeurs de théâtre et les auteurs de pièces dramatiques. Le Chapelier rédige un texte qui donne à l'auteur d'une pièce un droit sur celle-ci qui court jusqu'à cinq ans après sa mort. La loi est adoptée, mais interprétée abusivement par les directeurs, qui considèrent que la loi n'est pas rétroactive. Beaumarchais et Chénier s'emparent de l'affaire et demandent à l'assemblée « dans toute sa sagesse de trouver un moyen de protéger leur propriété et d'empêcher la piraterie » de la part des directeurs de théâtre.

Cette loi est par la suite étendue à toute œuvre littéraire, avec notamment la rédaction d'une « déclaration des droits du génie ». Malgré tout, le droit d'auteur continue d'être l'objet de débats, autour de la nature du droit d'auteur, ses limites et sa durée dans le temps.

Pendant plus d'un siècle, l'idée de la propriété intellectuelle de l'œuvre s'oppose à celle du bien public. Ces deux notions peu compatibles sont confrontées et défendues par de nombreux auteurs durant le XIXe siècle. Par exemple, du côté du génie, Lamartine rédige ce discours du 13 mars 1841 :

« (...) un autre homme dépense sa vie entière, consume ses forces mentales, énerve ses forces physiques dans

*l'oubli de soi-même et de sa famille pour enrichir après lui l'humanité, ou d'un chef-d'œuvre de l'esprit humain, ou d'une de ces idées qui transforme le monde : il meurt à la peine, mais il réussit. Son chef-d'œuvre est né, l'idée est éclos. Le monde intellectuel s'en empare. L'industrie, le commerce les exploitent. Cela devient une richesse tardive, posthume souvent, cela projette des millions dans le travail et dans la circulation ; cela s'exporte comme un produit naturel du sol. Tout le monde y aurait droit, excepté qui l'a créé, et la veuve et les enfants de cet homme, qui mendieraient dans l'indigence à côté de la richesse publique et de fortunes privées, enfantées par le travail ingrat de leur père. Cela ne peut se soutenir devant la conscience, où Dieu a écrit lui-même le code ineffaçable de l'équité »*

Rapporté par A. Bertin, *De la propriété littéraire*. Sa durée, Poitiers, Imprimerie-librairie Lévrier, 1911, p. 11.

À l'opposé, on trouve des noms non moins célèbres, comme celui de Joseph Proudhon, grande figure de l'anarchisme, qui déclare que « l'artiste en publiant son œuvre en fait l'abandon nécessaire et il ne peut plus lui appartenir que son œuvre ne soit pas et le public a un droit acquis à conserver cette œuvre dans son domaine. »

P.-J. Proudhon, *Les Majorats littéraires*, examen d'un projet de loi, E. Dentu, librairie-éditeur, Paris, 1863, 2e éd.

Plus tard encore, c'est au tour de Victor Hugo de s'engager dans le débat :

*« Le livre, comme livre, appartient à l'auteur, mais comme pensée, il appartient — le mot n'est pas trop vaste — au genre humain. Toutes les intelligences y ont droit. Si l'un des deux droits, le droit de l'écrivain et le droit de l'esprit humain, devait être sacrifié, ce serait, certes, le droit de l'écrivain, car l'intérêt public est notre préoccupation unique, et tous, je le déclare, doivent passer avant nous. »*

Victor Hugo, *Discours d'ouverture du Congrès littéraire international*, 7 juin 1878.

Mais c'est finalement au 20ème siècle que le droit d'auteur se fige dans la forme définitive que l'on connaît. Peu avant la seconde guerre mondiale, Jean Zay, figure du Front Populaire, décide de réformer le droit d'auteur et le contrat d'édition. Il fait de l'écrivain un travailleur du texte, et non pas un propriétaire. Malheureusement, les discussions se prolongent et sont interrompues par l'arrivée de la guerre. Sous le régime de Vichy, le projet de loi est abandonné et la réforme se fait sous la pression des maisons d'édition historiques, sans l'avis des auteurs. À mille lieues de l'esprit de la loi proposée par Jean Zay, une loi est votée, profitant aux éditeurs et laissant le paradoxe du génie de l'auteur entier.

En Belgique, la situation suit celle de la France, jusqu'en 1886, date à laquelle apparaît pour la première fois la notion de droit d'auteur, dans un texte juridique belge, lequel voit le jour en même temps, ou presque, que la convention internationale de Berne. Encore aujourd'hui, ces deux textes sont intimement liés, puisqu'en Belgique, un auteur a le droit de faire appel au texte de la convention internationale de Berne s'il juge que la loi belge lui est trop défavorable.

Tandis qu'en France, la loi sur le droit d'auteur est réformée de nombreuses fois, elle reste quasiment inchangée en Belgique jusqu'en 1994. À cette époque, une modification en profondeur a lieu, afin de rendre le droit conforme à la nouvelle situation (apparition du format audiovisuel, des photocopieuses, des enregistreurs, etc.). En effet, les outils technologiques permettant la copie et la transmission d'informations ont commencé à fourmiller, en particulier depuis la seconde guerre mondiale. Récemment, l'eurodéputée Julia Reda a remis un rapport sur le droit d'auteur, dans lequel elle encourage ces démarches énoncées plus haut, comme le remix, dans une volonté affichée de donner plus de pouvoir aux récepteurs des œuvres. Selon Ploum, et plus que jamais *« on en est arrivés à un point où la loi essaie de faire rentrer la réalité dans son cadre. Dans la pratique, elle est simplement censée mettre par écrit un état de fait et régulariser cet état. Mais aujourd'hui, tout change tellement vite que le temps d'écrire une loi, la situation n'est déjà plus la même. »*

*Cela crée une véritable déconnexion entre la sphère politique et la sphère publique. Intellectuellement, les hommes et femmes politiques sont loin de nous. Ils ont un blocage qui devient presque un handicap. En matière de droits d'auteurs, ils ne font que se battre contre des moulins à vent. Par exemple, la lutte contre le piratage a juste été du gaspillage. Tout ce qu'ils ont réussi à faire, c'est subventionner les grosses industries qui brassent déjà énormément d'argent et à mettre en place une propagande qui fait peur aux gens et qui les touche en leur disant «c'était mieux avant».*

*Ce que je vois, c'est qu'en matière de droit d'auteur, la communauté d'Internet est beaucoup plus efficace que toute instance gouvernementale. Si quelqu'un utilise mes écrits en prétendant qu'ils sont les siens, il y a toujours un lecteur qui va venir me le signaler. Et ça se passe cent fois plus vite que s'il avait fallu compter sur une quelconque instance judiciaire. Ceci dit, je m'en fiche qu'on pique mes textes. C'est une façon de les diffuser et mes lecteurs savent que ce sont les miens. Et ça me suffit de savoir qu'ils savent. »* On pourrait parler des bénéfices (ne fut-ce qu'en matière de publicité) du piratage, mais il s'agit là d'un autre débat. Il suffit ici de retenir qu'après tout ce chemin, les hommes et femmes politiques sont dans le déni face à une situation qu'ils ne comprennent pas et dont le fonctionnement est totalement différent de ce qu'ils connaissaient jusqu'à présent.

### Qu'est-ce qu'un auteur ?

Devenir un auteur. Un auteur reconnu de préférence. Voilà encore le rêve de nombreux écrivains de nos jours. Comme s'il y avait un escalier immense dont il faut gravir les marches pour parvenir à son sommet et de là, dispenser sa lumière sur le monde. Aujourd'hui, cette image issue du romantisme reste encore gravée dans les esprits, même si elle est peu à peu remise en question, notamment grâce à cette culture du *read/write* déjà évoquée plus haut.

En outre, l'alphabétisation des populations de l'Europe occidentale est en hausse constante depuis deux siècles. Il n'y a jamais eu autant de personnes non seulement lettrées, mais

aussi diplômées qu'à notre époque. Cette évolution coïncide avec le rapprochement entre la pratique littéraire et le parler du peuple qui a débuté après la Première Guerre mondiale. Que ce soit l'écriture de Céline qui prend aux tripes ou celle de Queneau qui part en quenouille, la littérature se rapproche de l'oralité, donnant l'impression que parler, c'est faire de la littérature.

De plus en plus de gens pensent pouvoir devenir écrivains. D'ailleurs, tout le monde écrit, sur des supports d'une variété immense : e-mails, sms, réseaux sociaux, tchats, forums, etc. Au 21<sup>ème</sup> siècle, la production de textes n'est plus l'apanage des seuls écrivains. Tandis qu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle, la population écrivait très peu (il suffit de jeter un œil aux correspondances des poilus pendant la guerre 14-18), la pratique d'écriture est devenue courante au 21<sup>ème</sup> siècle. De nos jours, il y a sur Internet une masse sans cesse croissante de textes qui sont écrits, avec une valeur littéraire inégale. Pourtant, tous ces textes peuvent servir de base à la création littéraire, la pratique de l'écriture devenant une habitude pour les internautes.

Qu'est-ce qui fait réellement un écrivain ? Selon Ploum, « *un écrivain, c'est quelqu'un qui écrit. J'écris. J'aime écrire. Je suis un écrivain. D'ailleurs, tout le monde est écrivain. Mais non seulement je suis un écrivain, mais en plus, je suis un écrivain qui est lu. C'est mon lecteur qui me donne ma légitimité. En allant par là, on pourrait poser la question de la légitimité des maisons d'édition. Qu'est-ce qui leur donne leur légitimité, à elles ? Si tu leur poses la question, ils vont te dire qu'ils aident les auteurs. Mais alors, pourquoi ce n'est pas les auteurs qui les paient ? Si tu y regardes de près, tu te rends compte que c'est un modèle qui ne peut plus tenir debout.*

*Moi, ma légitimité, je vis avec. Si quelqu'un me dit «Tu n'es pas écrivain», je m'en fous. J'aime bien parfois dire que je suis un «écrivain électronique», sans prétention. »*

Il est vrai que l'image d'un auteur inspiré et génial est apparue très récemment dans l'histoire et se dissipe peu à peu. Ce n'est

qu'à partir du XII<sup>ème</sup> siècle que l'auteur a commencé à s'affirmer et à se manifester derrière le texte qu'il écrit. Avant cette époque, on retrouve sous le terme « auteur » un certain nombre de personnes qui, toutes, participent à la création de l'œuvre.

Dans un article de 1927, Marie-Dominique Chenu, prêtre dominicain français connu pour ses travaux sur la théologie, développe brièvement une idée qui sera reprise pendant les décennies suivantes. Il relève la distinction qui existait chez les commentateurs médiévaux entre les notions d'*auktor* (ou *autor*) et d'*actor*. Pour Chenu, ces deux notions, que l'on traduirait aujourd'hui chacune par le mot « auteur », recouvraient au Moyen âge des réalités sensiblement différentes.

L'*auktor*, c'est celui qui détient l'*auktoritas* (autorité) sur le texte, celui qui en est réellement l'auteur et dont la parole est authentique. On note d'ailleurs un rapprochement, avec l'anglais *author* notamment, entre le mot latin *autor* et le mot grec *authentikós*, qui apporte une dimension de véracité en plus à la définition.

L'*actor*, par contre, est l'auteur physique, celui qui a rédigé la copie du texte, scribe ou compilateur. C'est le fabricant du texte, un artisan qui est chargé de sa réalisation.

Vers la fin du Moyen âge, un texte a donc au moins deux « auteurs » : tout d'abord, celui qui est à l'origine de la démarche intellectuelle ayant permis la mise à l'écrit des idées composant l'œuvre, l'*auktor* ; ensuite, celui qui a rédigé le texte que l'on tient en main, de façon physique, l'*actor*. Pour faire une comparaison, on pourrait dire que l'*auktor* est l'architecte du texte, quand l'*actor* en est le maçon.

Cette distinction entre les différents auteurs d'un texte a été brouillée par l'invention de l'imprimerie. La fabrication du livre se faisant désormais de manière mécanique, l'*actor* disparaît peu à peu. L'*autor* devient quant à lui celui dont la parole dit la vérité, mais aussi celui qui transforme l'idée en œuvre artistique. Sur Internet, la tendance s'inverse. Peu à peu, l'auteur repart dans l'ombre qu'il a quittée il y a longtemps, en ne laissant derrière lui que le souvenir de ce qu'il a été. Certains textes sont diffusés massivement sans que la signature n'ait réellement d'importance.

Chacun peut prendre la plume, même de façon éphémère, pour dire ce qu'il a à dire. Chacun peut utiliser les mots dont il a envie, les sortir de leur contexte afin de mieux se les approprier. Les textes ont, sur Internet, une volonté qui échappe à leurs créateurs. Dans un monde où la diffusion se fait dans tous les sens et à toute heure, il devient impossible de les mettre en cage et les empêcher de s'envoler.

### Qu'est-ce qu'un éditeur ?

Vers le 12<sup>ème</sup> siècle, l'éditeur, lui, est, tout simplement inexistant. Il faut très logiquement attendre l'apparition de l'imprimerie avant de voir apparaître des imprimeurs, qui feront le travail des éditeurs tels qu'on les connaît aujourd'hui. Jusqu'alors, chaque copie faite d'un livre devenait également une œuvre à part entière derrière laquelle se trouvait un auteur différent, lequel donnait une couleur particulière à l'œuvre, en fonction du respect avec lequel le copiste faisait son travail. Par la suite, le métier de copiste disparaîtra peu à peu au profit des nouveaux moyens techniques à disposition. Avec l'apparition du métier d'imprimeur, la reproduction et la diffusion de l'œuvre se feront sans variation d'une copie à l'autre, ce qui mènera à la disparition du métier du copiste.

Avec l'imprimerie, le livre devient rentable. Peu à peu, sous l'influence des imprimeurs, libraires et éditeurs, le livre se transforme en un objet de commerce très lucratif. Mais aujourd'hui, le métier fait beaucoup moins rêver que celui d'écrivain, et pourtant il lui est intrinsèquement lié. Au départ, l'éditeur est chargé de la fabrication en grand nombre et de la diffusion d'un livre. Il est donc logique que le métier apparaisse véritablement avec l'imprimerie.

Mais peu à peu, et tout particulièrement dans l'entre-deux-guerres, deux fonctions reviendront à l'éditeur : premièrement, celle de médiation entre le lecteur et l'auteur ; deuxièmement, celle de « fabrique d'autorité ». Ce glissement s'explique par l'accroissement soudain de lecteurs qu'il faut gérer et l'institutionnalisation des maisons d'édition qui mettent en avant leurs succès passés pour assurer leurs succès futurs. Depuis cette époque, c'est devenu le rôle de l'édi-

teur de consacrer un écrivain comme « auteur ». C'est lui qui décide si un auteur sera publié ou non, s'il aura du succès ou non.

Pourtant, le métier d'éditeur est en voie de disparition. Si l'éditeur garde cette fonction d'organe légitimant, servant de filtre et de garantie concernant la qualité des œuvres qu'il diffuse, son rôle de diffuseur est souvent remis en cause, puisque le Net offre un moyen de diffuser les œuvres des auteurs et de toucher le public.

À terme, le métier d'éditeur subira des transformations radicales, puisque le livre même subit des transformations essentielles. Un texte qui se trouve sur une tablette ou une liseuse, est-ce encore un livre ? Dans l'affirmative, ce même texte sur un site Internet, est-ce encore un livre ? Si ce texte s'actualise en ligne et en direct, est-ce toujours un livre ? Dans tous les cas, est-il encore besoin de passer par un éditeur pour créer un fichier .epub, un blog, un site ?

Ce sont ces questions que de plus en plus de lecteurs et d'écrivains se posent, faisant vaciller les bases sur lesquelles s'est construite l'industrie des maisons d'édition. Quand on parle de la révolution numérique, les éditeurs sont ceux auxquels on pense en premier.

Pour Ploum, c'est parce que « *les maisons d'édition sont des intermédiaires nécessaires à la publication d'un livre, mais dont le rôle est en train de se réduire. Jusqu'à présent, l'édition regroupait la gestion de projet, la réunion d'auteurs, le contrôle de la production de l'auteur, la correction de l'orthographe, mais également le marketing, la diffusion, etc. Cette machine lourde justifiait le processus strict de sélection des auteurs : faire un livre était un investissement de temps et d'argent qu'il fallait amortir. Mais aujourd'hui, la diffusion se réduit et la mise en page est automatisée. Même la correction se crowdsource. On se retrouve dans une situation où passer par le circuit traditionnel devient un obstacle à la diffusion. Si ton but, c'est d'être lu, le format papier n'en vaut plus la peine.* »

Au final, c'est la preuve que la transformation est encore plus profonde que ce que l'on croit, avec des conséquences qui

sont encore difficiles à déterminer avec précision. « *On voit émerger une écriture inscrite dans la durée qui perturbe la perception d'un livre comme objet fini. Moi-même, ça m'arrive de rajouter un ou deux paragraphes à un article, même plusieurs années après la première rédaction.* » L'édition d'un livre définie et figée dans le temps est-elle toujours d'actualité ? Rien n'est moins sûr, dans ce monde en perpétuel changement.

## La culture libre

Les libristes, défenseurs de la culture libre, se situent dans la continuité de ce contexte historique que nous avons retracé. Dans les années 1980, Richard Stallman, cofondateur du système d'exploitation GNU/Linux, met en place la *Free Software Foundation* (Fondation du Logiciel Libre). Par ce moyen, il cherche à libérer les codes sources des logiciels afin d'en améliorer la compréhension et la diffusion. Il s'oppose délibérément à *Microsoft Foundation*, dont les codes sources sont inaccessibles et qui, pendant longtemps, a gardé le monopole sur le monde de l'informatique, préférant fonctionner en circuit fermé avec ses suites de logiciels propriétaires.

Depuis, avec la popularisation d'Internet dans les années 2000, l'idée a essaimé au-delà du seul domaine informatique pour toucher à la culture. Les défenseurs de cette culture libre ont la volonté de changer le paradigme actuel, qui met l'accent sur la commercialisation et la monétisation des œuvres, afin d'en améliorer la diffusion et l'accès au plus grand nombre, sans que cet accès soit conditionné par leur statut social ou économique.

Pour autant, il ne s'agit pas de rendre tout contenu gratuit. Tout processus artistique, dont l'écriture, demande un investissement de temps et d'énergie. Il est donc logique qu'un auteur soit rétribué en fonction de son succès. Traditionnellement, ce sont les éditeurs qui redistribuent une partie de l'argent de la vente des livres aux auteurs, en gardant pour eux une part substantielle. Sur le Net, des expériences sont

menées afin de trouver des solutions alternatives et innovantes qui permettraient de rétribuer les auteurs en se passant de l'intervention des éditeurs.

De son côté, Ploum observe avec un œil attentif les évolutions d'un monde qu'Internet transforme jour après jour. Il fait l'expérience de la littérature numérique au quotidien et essaie de nombreux systèmes de rétribution alternatifs, parfois très efficaces, parfois tirés par les cheveux, dans un esprit curieux et ouvert aux nouveaux systèmes mis en place. Il a ainsi testé au fil des ans les transactions par virement, par PayPal ou en Bitcoins.

Le problème de la plupart des moyens de paiement sur le Net (PayPal ou Visa) concerne leur caractère privé (et donc soumis à un contrôle central) et peu pratique (démarches longues et parfois pénibles pour faire un versement).

On ne connaît pas bien l'origine du BitCoin, mais il a été créé pour répondre à ces deux écueils. Il s'agit d'une monnaie virtuelle et cryptée qui permet de faire des paiements sécurisés et rapides d'un compte à un autre. Chaque bitcoin qui existe est généré via un algorithme qui rend chaque nouveau bitcoin plus difficile à fabriquer que le précédent. Depuis quelques années, cette monnaie virtuelle intéresse un nombre croissant de personnes, à cause de ses caractéristiques financières particulières.

À côté de ces moyens de paiement, on trouve également Flattr. Créé par Peter Sunde, cofondateur du site The Pirate Bay, cet outil permet de faire des micropaiements et de répartir un certain montant entre différents contenus visités et « flattrés » sur le mois. Par exemple, si l'on décide de dépenser 10€ mensuellement et que l'on flattre 20 contenus (littérature, musique, vidéo, etc.), chaque contenu recevra 0,50€. Lancé en 2010, le procédé se fait connaître petit à petit, même s'il doit se départir de la réputation sulfureuse de son père, figure importante du piratage, et qu'il reste utilisé par une communauté relativement restreinte.

*L'édition d'un livre définie et figée dans le temps est-elle toujours d'actualité ? Rien n'est moins sûr, dans ce monde en perpétuel changement.*

Puis, il y a également Carrot, l'exemple parfait de ce qui se fait en matière d'expériences bizarres sur Internet. Cette plateforme met l'accent sur la diffusion et sur le récepteur. À chaque nouvel utilisateur, quelques euros sont donnés, afin que celui-ci puisse rétribuer un artiste qui lui plaît. Par la suite, chaque nouvelle rétribution sera répartie entre l'auteur et la première personne ayant rétribué l'artiste, celui-ci ayant contribué à sa découverte. L'initiative est très récente et peut-être vouée à l'échec, mais le principe même est intéressant et attire des curieux avides de nouvelles solutions.

Un cran plus loin que Flattr, ChangeTip donne la possibilité aux internautes de tiper n'importe quel contenu en versant sur la page du contenu un certain montant en BitCoin. Customisable et ludique, l'application n'en est qu'à ces débuts, mais mérite que l'on garde un œil dessus.

Et dans un registre sensiblement différent, il y a Tipeee, qui assure un revenu plus stable dans la durée. À l'instar de son équivalent anglophone Patreon qui connaît déjà un franc succès depuis quelques années, Tipeee est une plateforme francophone qui revisite la notion de mécénat en le rendant participatif. Au contraire des plateformes de financement participatif (KickStarter, Ulule, KissKissBankBank, etc.) qui permettent à une audience internaute de financer le projet d'un artiste, cette plateforme permet de financer l'artiste sur une base mensuelle.

Pour l'instant, on retrouve essentiellement des vidéastes sur cette plateforme. Cela s'explique sans doute par le rythme de parution des vidéos (généralement mensuelle) et par le prix du matériel utilisé. Pour ce qui est de l'écriture par contre, les conditions de production et de diffusion sont relativement différentes, ce qui explique que peu d'écrivains se trouvent sur cette plateforme.

Ploum a testé toutes ces alternatives. Il a décidé depuis longtemps de passer au prix libre, laissant le choix aux lecteurs de la valeur de ce qu'il écrit « Les lecteurs qui veulent payer pour ce que j'écris peuvent le faire par

de nombreux moyens, par virement, via PayPal, Flattr, Bitcoin, etc. Sans tenir de comptes précis, je reçois entre 100€ et 400€ par mois, en fonction de ma productivité, un peu, mais surtout du hasard. Il y a peu, j'ai reçu 5€ d'un lecteur pour un article que j'ai écrit il y a deux ans. Au final, je n'ai pas envie d'en faire ma seule source de revenus, parce que ça me mettrait trop de contraintes. C'est une façon pour moi de ne pas me retrouver à me forcer pour écrire et perdre ma liberté. »

La question du financement reste encore sans réponse satisfaisante pour l'instant. Malgré tout, il y a ces dernières années un foisonnement d'idées pour trouver des solutions au problème de ce qu'on appelle « la mort des auteurs » et qui n'est qu'un renouveau dans une forme qui sera sans doute fondamentalement différente.

## Conclusion

La révolution numérique amène bien un changement de paradigme. À terme, les maisons d'édition telles que nous les connaissons vont sans doute disparaître. Les pratiques des lecteurs changent déjà et vont continuer de changer, se dirigeant vers une consommation littéraire plus facile. Après la littérature de masse, il n'est pas impossible d'imaginer une consommation plus réfléchie de la littérature. Imaginons un monde où chaque écrivain touche quelques milliers de lecteurs tous les mois, dans une consommation de proximité. Avec le système de micropaiements, un millier de lecteurs pourrait suffire à rendre l'écrivain indépendant économiquement. Le scénario n'est pas si invraisemblable.

Pour que cela puisse arriver un jour, il va falloir réformer les lois qui datent d'une autre époque et qui privilégient un rapport économique à la culture. Le début de ce 21ème siècle sera sans doute marqué par le bras de fer qui a lieu entre ces deux mondes opposés. Déjà, les symptômes de cette lutte se font visibles : le monde de l'édition traite les internautes de voleurs. C'est à cette accusation que répondait le 24 mai 2011 Jérémie Zimmermann, figure impor-

tante de la Quadrature du Net (association défendant la neutralité du Net), lors de la première journée du forum e-G8 : « *Dans l'environnement numérique, (...) à chaque fois que vous lisez, vous copiez. L'acte de lecture et l'acte de copie sont indissociables. Lorsque vous essayez à tout prix de décourager la copie, vous allez inévitablement décourager, empêcher la lecture, le partage et l'accès à la culture.* » Et de conclure : « *On n'est pas des voleurs.* »

Les internautes mettent au point des pratiques de consommation et de partage de la culture qui sont inédites et qui tranchent par rapport aux pratiques traditionnelles. Cette fracture est liée à l'irruption soudaine de l'Internet dans nos vies. Pourtant, ces pratiques sont devenues naturelles

pour nous, enfants du Net. Pour l'instant, impossible de dire quel ordre naîtra de ce chaos, mais nul doute qu'il s'agira d'un monde qui vaudra la peine d'être lu.

Alexis GOFFIN (aka Alexis IDS).

Interview avec Ploum réalisée le 18 mars 2015 au café L'Altérez-vous, à Louvain-la-Neuve.

Pour lire les histoires de Ploum : <http://ploum.net>



# LA REDACTION



Quentin Mortier - Laura Costan - Élisabeth Vangansbek - Sofia Douieb -  
Julien Brasseur - Gul-Linda Germain - Lise Ménéalque -  
Mélanie de Montpellier - Maria Udrescu - Ariane Carreira - Alexis Goffin

Marine Urbain - Coraline Walravens - Charlotte Gillis - Gaëlle Delaye



# AVEC LA PARTICIPATION DE

Lucie Donnet - Photographe  
Emilie Miloé - Illustratrice (Rubriques)  
Wladyslaw Quinet - Graphiste ULB  
Timothée Raimbeaux - Illustrateur (Plan)  
Émeline Tasson - Illustratrice (Mascotte)

# EDITRICES RESPONSABLES

Laurence Brogniez  
Florence Le Cam  
Nadia Nahjari  
Sabrina Parent  
Marie-Christine Pollet



C'ÉTAIT

# SQUAT